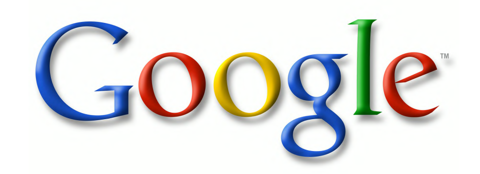
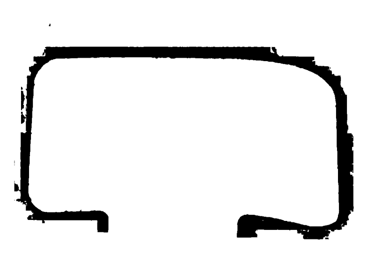
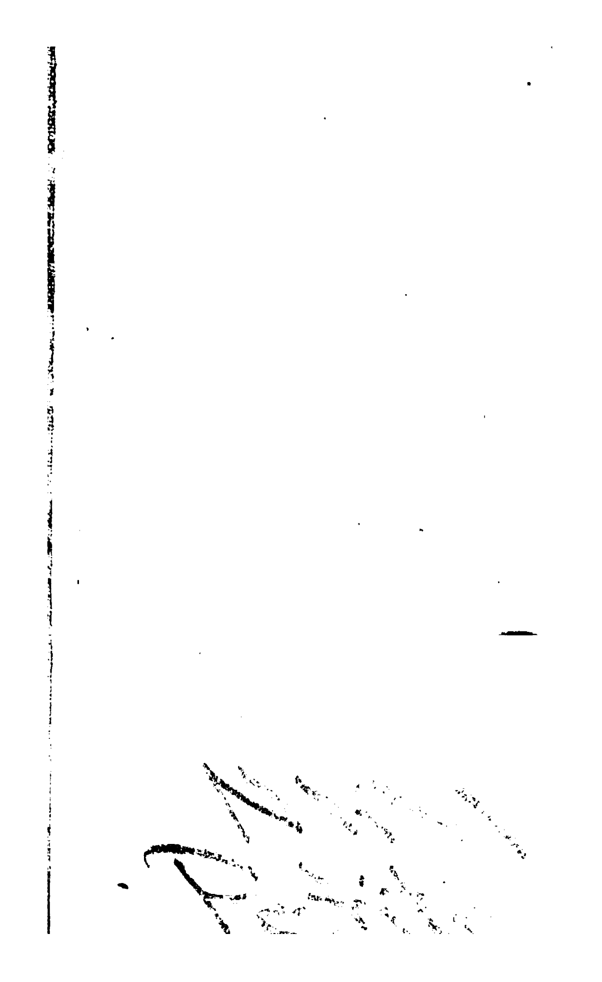
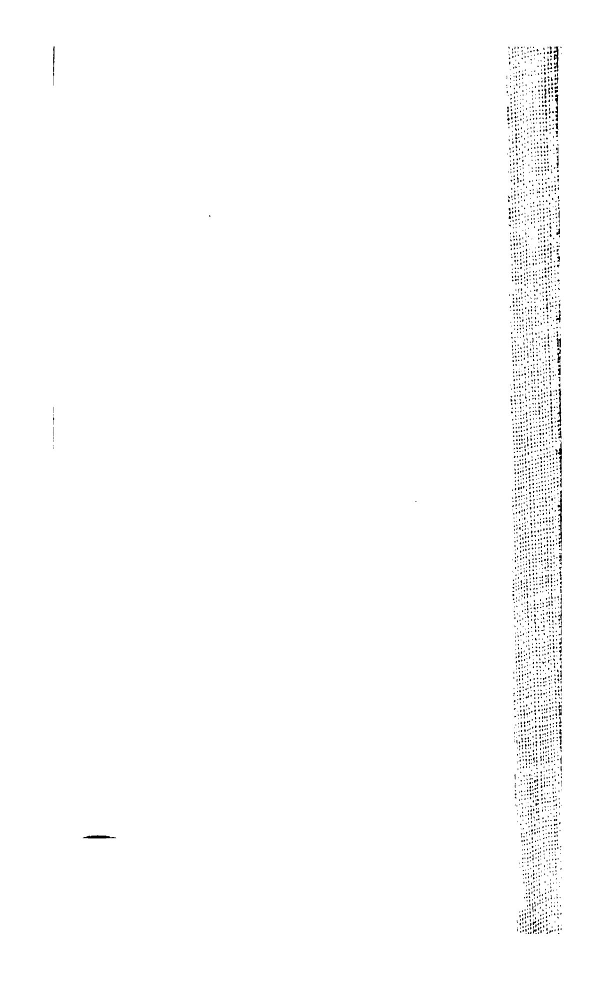








On peut souscrire chez BÉLIN, Libraire, rue S. Jacques.

Et chez BRUNET, Libraire, rue de Marivaux, Place du Théatre Italien.

PETITE BIBLIOTHEQUE DES THÉATRES,

CONTENANT un Recueil des meilleures Pieces du Théatre François, Tragique, Comique, Lyrique et Bouffon, depuis l'origine des Spectacles en France, jusqu'à nos jours.

A PARIS,
Au Bureau, rue des Moulins, butte Saint-Roch, n°. 11, où l'on souscrit.

M. DCC. LXXXVI.

Avec Approbation, et Privilége du Roi.

CHEF-D'ŒUVRES
DE
BOURSAULT.



A PARIS,
Au Bureau de la Petite Bibliotheque des Théatres, rue des Moulins, butte S. Roch, n°. 11.

M. DCC. LXXXVI.

VIE DE BOURSAULT.

EDME BOURSAULT, de l'une des premieres familles de Mussy-l'Évêque, en Bourgogne, naquit en cette ville au commencement d'Octobre 1638. Son pere qui n'avoit pas reçu d'autre éducation que celle des armes, après avoir passé sa jeunesse au service, s'étoit trouvé passablement riche; mais il aimoit tellement le plaisir qu'il dissipoit tout son bien à se satisfaire, et qu'il ne crut pas en devoir rien sacrifier pour l'élever mieux qu'il ne l'avoit été lui-même. BOURSAULT ne fit donc aucune étude, et lorsqu'il vint à Paris, à l'âge de treize ans, il ne connoissoit encore que le langage Bourguignon; c'est-à-dire qu'il ne parloit que très-grossiérement François.

Les Auteurs des *Annales Poëtiques* observent, fort judicieusement, que cette profonde igno-

rance de BOURSAULT, quand on connoît les Ouvrages qu'il a produits, suppose un bien heureux naturel. En effet, il sut, en peu de mois, se tirer de lui-même de cette barbarie, et il parvint, en moins de deux ans, à se rendre la langue Françoise si familiere, à en pénétrer si bien toutes les beautés et toutes les délicatesses, qu'il se mit en état d'écrire de maniere à ne rien laisser soupçonner de son défaut d'études.

Il s'exerça fort jeune à la Poésie, et il nous apprend dans une de ses Lettres à des Barreaux, que c'étoit à ce Poëte, qui lui trouva d'heureuses dispositions, qu'il dut ses progrès en cet Art; où il débuta par des Comédies, des Fables, des Lettres mêlées de vers et de prose, et quelques Pieces fugitives. Il obtint une place de Secrétaire des Commandemens de la Duchesse d'Angoulême, veuve d'un fils naturel du Roi Charles IX, et il se maria ensuite. Il eut trois enfans de son mariage, deux fils et une fille, qui se fit Religieuse. L'aîné des fils entra aux Théatins, et obtint une réputation par son talent pour la chaire. Il a mis au-devant des Œuvres de son pere un Avertissement duquel nous ti-

rons la plupart des faits que nous rapportons ici. Le second fils de BOURSAULT prit le parti des armes, et parvint au grade de Capitaine d'Infanterie. Il se maria, et sa postérité subsiste encore.

Pendant son service auprès de la Duchesse d'Angoulême, quelqu'un proposa à BOURSAULT de faire une *Gazette, en vers burlesques*, et il l'entreprit. Louis XIV, à qui on la montra, la trouva si agréable qu'il lui ordonna de la continuer, et de la lui apporter toutes les semaines; et, pour l'en récompenser, il lui accorda une pension de deux mille livres, avec *bouche à Cour*. Cette feuille, qui ne paroissoit que manuscrite, réussissoit beaucoup. Elle n'a jamais été imprimée, et elle fut suspendue par une cause assez singuliere.

Une semaine que BOURSAULT avoit disette de nouvelles plaisantes, il s'en plaignit à la table du Duc de Guise, chez lequel il mangeoit souvent. Ce Prince lui proposa de mettre en vers une anecdote récente, qu'il crut devoir amuser le Roi et toute la Cour. C'étoit une aventure arrivée, tout auprès de l'Hôtel de Guise,

chez une Brodeuse renommée, où les Capucins du Marais avoient fait broder un Saint François d'Assise, leur fondateur. Le Pere Sacristain, allant voir où en étoit l'ouvrage, et y regardant travailler, s'étoit endormi sur le métier, et s'étoit laissé tomber la face sur celle du Saint. La Brodeuse, qui en étoit justement au menton, avoit imaginé de profiter d'une occasion aussi favorable qu'inattendue pour le décorer d'une barbe aussi vénérable que naturelle, et elle avoit su coudre adroitement celle du Sacristain au menton du bienheureux. Lorsque le Religieux s'étoit réveillé, il n'avoit pas été peu surpris de se trouver retenu par ce qu'il avoit de plus cher, et identifié ainsi à son illustre patron. Un débat assez vif s'étoit élevé entre l'ouvriere et le Religieux, pour décider auquel de celui-ci ou du Saint demeureroit la barbe. Le Capucin y tenoit de trop près pour consentir à la perdre, et la Brodeuse la trouvoit si belle que, désespérant d'en pouvoir former une semblable, elle ne vouloit pas renoncer à en enrichir son ouvrage. Cependant le bienheureux fut obligé pour cette fois de céder à son disciple. Cette

historiette parut à BOURSAULT fort propre à être versifiée, et il en égaya sa Gazette. Le Roi en rit beaucoup, ainsi que toute la Cour. La Reine même, quoique très-dévote, n'y trouva d'abord rien que de plaisant, et n'en fut point scandalisée ; mais le Cordelier Espagnol son confesseur, qui n'entendoit pas raillerie, excité par les Capucins, lui en fit un scrupule, et l'engagea à demander au Roi vengeance de l'outrage fait à tout l'Ordre Séraphique, dans la personne de son Pere Sacristain. Le Roi, fort jeune encore, n'étoit pas trop disposé à punir une espiéglerie qui l'avoit diverti : il fit, au contraire, tous ses efforts pour calmer la Reine à cet égard ; mais, la voyant inflexible, il lui abandonna la *burlesque Gazette* et son Auteur, et elle ordonna au Chancelier Séguier de retirer la permission qu'on avoit accordée à BOURSAULT, et de l'envoyer à la Bastille. Le Chancelier aimoit BOURSAULT et l'honoroit particuliérement de ses bontés. Heureusement, il ne trouva pas le délit aussi grand que la colere de la Reine étoit active, et il eut l'attention, en se soumettant aux ordres de cette pieuse Princesse, d'observer

à l'Officier qu'il chargeoit des siens, de laisser au prétendu coupable, en allant les exécuter, le tems nécessaire pour pouvoir écrire au Roi et à quelques-uns de ses autres Protecteurs.

BOURSAULT, enchanté du succès de sa Gazette, et ne s'attendant gueres aux suites qu'il alloit avoir, donnoit un déjeûné à quelques jeunes gens de sa connoissance lorsque l'Officier, qui, par hasard, étoit aussi de ses amis, vint lui apporter les ordres du Ministre. Cette visite ne prit rien du tout sur sa bonne humeur. Il fit mettre l'Officier à table, et sans perdre son tems à s'affliger de ce qui lui arrivoit, il profita, au contraire, très-gaiement, de celui qu'on vouloit bien lui laisser pour écrire une Lettre en vers au Prince de Condé, son Protecteur déclaré :

« Grand Prince, on me traite d'impie (lui disoit-il);
» Et d'un hardi faiseur de vers, (*)
» Qui de ses traits malins perça tout l'univers,
» On veut que je sois la copie.

(*) Le Poëte Théophile Viaud.

» Les gens de bien sont ébaudis
» De voir les Saints du Paradis
» Déchaînés contre le Parnasse ;
» Car, auguste sang de nos Rois,
» C'étoit autrefois Saint-Ignace,
» Et c'est aujourd'hui Saint-François.
» . . . . &c. »

Cette Épître fut fort utile à son Auteur ; car le Prince alla, sur le champ, trouver le Roi, et il en obtint la révocation de l'ordre d'envoyer le Poëte à la Bastille ; mais, pour ne pas trop contrarier la Reine, qui vouloit absolument qu'il fût puni, la défense de continuer la *Gazette burlesque* subsista, et l'on suspendit la pension qui y avoit été affectée.

BOURSAULT s'occupa alors d'ouvrages de différens genres, même de sujets de dévotion, tels que les *Litanies de la Vierge*, sur chaque verset desquelles il composa une strophe, « où à toutes les graces de la Poésie il a joint la piété et l'onction, » dit son fils, le Théatin, dans l'Avertissement de ses Œuvres.

Il publia, sans se faire connoître pour en être l'Auteur, un Recueil de *Lettres de respect*,

d'obligation et d'amour, adressées à *Babet*, avec les réponses de *Babet*. Elles firent grand plaisir, sur-tout ces dernieres, qui inspirerent à la Comtesse de La Suze ce joli Madrigal :

« Babet, qui que tu sois, que tes Lettres sont belles !
» Que, pour toucher les cœurs, elles ont de pouvoir !
» Ce sont des beautés naturelles
» Qu'on ne se lasse point de voir.
» Les naïvetés enchantées
» Qu'avec tant d'enjoûment ton amour a dictées
» Ont d'inimitables appas.
» Quand Tircis, insensible aux accens de ma lyre,
» Pour ne pas m'écouter portoit ailleurs ses pas,
» Que ne te connoissois-je, hélas !
» Tu m'aurois appris à lui dire
» Ce que je ne lui disois pas ! »

BOURSAULT donna encore quelques Pieces de Théatre, quelques petites *Nouvelles historiques*, telles qu'*Artémise et Poliante*, *le Marquis de Chavigny*, *le Prince de Condé*; et, sous le voile de l'anonyme, un Roman, en deux volumes, intitulé, *Ne pas croire ce que l'on voit*, et « qui est si divertissant et d'un style si enjoué, qu'on l'a long-tems attribué à Scarron ; ce

qui est en faire un grand éloge, » dit le Pere Boursault.

En 1671, le Roi engagea BOURSAULT à travailler à quelqu'Ouvrage plus sérieux et plus utile, pour servir à l'éducation du Dauphin. Encouragé par cette glorieuse invitation, il composa son livre intitulé, *La véritable étude des Souverains*, « Ouvrage écrit avec autant de feu que de jugement, dit encore le Pere Boursault, et qui est plein, d'un bout à l'autre, d'exemples illustres et nécessaires, tant aux jeunes Princes qu'on instruit, qu'aux grands Hommes qui sont chargés d'une instruction si précieuse. Le Roi en fut si content, qu'il se fit lire plusieurs fois ce traité d'éducation qui l'instruisoit en l'amusant; et il en crut l'Auteur si capable de contribuer à former la jeunesse d'un grand Prince qu'il lui fit l'honneur de le nommer sous-Précepteur du Dauphin. Le seul défaut de latinité ne permit pas à BOURSAULT de profiter d'une grace si flatteuse; et, au désespoir d'être obligé à avouer son malheur, autant que son ignorance, il se vit remplacé par un homme d'un mérite supérieur et d'une vaste érudition,

le fameux Huet, depuis Évêque d'Avranches. »

Pour dédommager BOURSAULT, on lui rendit la permission de faire sa feuille périodique, en vers burlesques, mais toujours manuscrite, et il recommença à la distribuer une fois chaque mois, sous le titre de *La Muse enjouée*, *servant à l'amusement et à l'instruction de M. le Dauphin.* Il profita encore bien peu de tems de ce nouvel avantage, car ayant mis dans sa feuille quelques traits vifs contre le Roi d'Angleterre, on crut, par politique, devoir les désavouer, et la feuille burlesque fut de nouveau suspendue.

Nous étions alors en guerre avec l'Angleterre, et elle venoit de faire frapper une médaille sur laquelle étoient d'un côté Louis XIV, entouré de ces mots, *Ludovicus Magnus*, et de l'autre côté le Roi d'Angleterre avec cette inscription, *Guillelmus Maximus*. BOURSAULT avoit plaisanté sur ces inscriptions, et l'article de sa *Muse enjouée* finissoit par ces vers :

« . . . .
» Et quand Louis est grand par de grandes vertus,
» Si Guillaume est très-grand, c'est par de très-grands
crimes. »

On

On commençoit à parler de paix. Louis XIV, ne voulant pas qu'on pût nous réprocher cette apostrophe, retira la permission de la *Muse enjouée*, « en faisant dire avec bonté, à l'Auteur, par le Chancelier Boucherat, que ce n'étoit par aucun mécontentement qu'on eût de lui; mais par des raisons supérieures, et qui lui étoient étrangeres, » observe le Pere Boursault.

Quelques personnes auxquelles il étoit de toute impossibilité à BOURSAULT de rien refuser; l'avoient obligé, malgré lui, à faire une critique de *L'Ecole des Femmes*; et il avoit donné sa petite Comédie du *Portrait du Peintre*. Moliere, beaucoup trop sensible à ces petites querelles, s'en étoit vivement vengé, dans son *Impromptu de Versailles*; mais ce ne fut pas le seul, ni le plus fâcheux désagrément que BOURSAULT eût à essuyer à cette occasion. Despréaux l'avoit placé dans sa septieme satyre, croyant devoir partager le ressentiment de son ami Moliere. BOURSAULT voulut, à son tour, se venger de Despréaux, et il fit une Comédie, intitulée, *La Satyre des Satyres*. Despréaux, l'ayant appris, eut assez de crédit pour obtenir un Arrêt du Parlement qui

défendit de la jouer. Cependant BOURSAULT l'imprima, avec une Préface, « aussi vive que judicieuse, sur la licence de nommer, sans retenue, des gens d'esprit et d'honneur, dit son fils. Despréaux, qui s'attendoit à un libelle diffamatoire, fut touché de la modération d'un Poëte justement irrité, et qui avoit assez de génie pour faire valoir son ressentiment; et il a dit, plusieurs fois, que BOURSAULT étoit le seul qu'il se repentoit d'avoir attaqué, et que la Préface de sa Comédie étoit l'écrit le plus judicieux de tous ceux qui avoient paru contre ses satyres. »

Cette assertion du Pere Boursault se trouve confirmée par un passage d'une Lettre de Despréaux à Brossette, et dont ce dernier a inséré un fragment dans ses Commentaires sur la neuvieme Épître de ce Poëte.

« Quelques années ensuite, ajoute le Pere Boursault; c'est-à-dire, en 1685, Despréaux étant allé aux eaux de Bourbon, pour une extinction de voix, et y étant resté beaucoup plus de tems qu'il ne l'avoit espéré, BOURSAULT, qui avoit obtenu la place de Receveur des Tailles

de Mont-Luçon, en Bourbonnois, et qui y étoit alors, apprît par un de leurs amis communs que son Censeur étoit dans son voisinage, et qu'il y manquoit d'argent. Il n'hésita pas un seul moment à l'aller trouver à Bourbon, pour lui offrir toutes sortes de services dans une Province où son emploi le mettoit assez en crédit ; et, pour effectuer ses offres, il commença par lui porter une bourse de deux cents louis. Despréaux fut si surpris, et en même-tems si touché d'une générosité qu'il avoit si peu méritée, que rappelant toute l'estime qu'il ne pouvoit refuser à un homme dont il s'étoit, de gaieté de cœur et sans sujet, fait un ennemi, il se réconcilia sincérement, et lia avec lui une étroite et tendre amitié, qui a duré toute leur vie, avec autant de fidélité que de justice de part et d'autre. Ils s'en sont donnés dans leurs Ouvrages de mutuelles preuves, BOURSAULT ayant dans ses Lettres rendu publiquement hommage au mérite de Despréaux, et celui-ci dans les éditions qu'il a fait faire de ses Œuvres, depuis leur réconciliation, en ayant ôté le nom de BOURSAULT, auquel il a substitué les noms de Pradon, ou de Perrault,

selon qu'il en avoit besoin pour la mesure ou pour la rime. Ce trait qui fait honneur à ces deux Poëtes, prouve que BOURSAULT n'étoit pas moins recommandable par les qualités du cœur que par celles de l'esprit; et tous ceux qui l'ont connu publient qu'il n'avoit pas moins de droiture et de probité que d'agrément et de mérite. »

Cette anecdote, sur la réconciliation de ces deux Poëtes, est encore confirmée par Brossette, dans ses Commentaires sur la septieme Satyre de Despréaux.

BOURSAULT perdit sa place de Receveur des Tailles de Mont-Luçon. Il nous dit, dans une de ses Lettres, qu'*il fut révoqué, n'étant pas assez méchant*; et il revint à Paris. « Il n'étoit qu'à l'âge de soixante-trois ans, dit encore son fils, et jouissoit de toute la force de son esprit et de sa santé, lorsqu'il fut attaqué d'une colique si violente, qu'elle lui noua les intestins. On lui fit subir l'opération, et il n'y survécut que huit jours, pendant lesquels il donna à sa famille les marques les plus édifiantes de courage, de patience, de résignation et de piété. »

Il avoit toujours eu un grand fonds de religion, ainsi que le prouve l'excellente morale qu'il a répandue dans tous ses Ouvrages; et, pour tranquilliser sa conscience, il avoit demandé à son ami, le Pere Caffaro, des éclaircissement sur la Comédie, desirant savoir si l'on pouvoit sans scrupule se livrer à ce genre de travail. Ce savant Théatin, cédant aux importunités de l'amitié, lui avoit écrit une très-longue Lettre, où en recherchant les opinions différentes des Peres de l'Église sur la Comédie, il en produit un plus grand nombre de favorables que de contraires. Cette Lettre est imprimée au commencement du premier volume des Œuvres Dramatiques de BOURSAULT.

« Il voulut, par la confiance et l'estime qu'il avoit pour son fils le Théatin, nous dit ce fils lui-même, se confesser à lui à la mort, et que ce fût un fils si cher qui lui fermât les yeux; ce qui arriva le 15 Septembre 1701. Il mourut très-regretté du public et de ses amis, et fut enterré dans l'Église des Théatins de Paris. »

« Il avoit été en commerce et en liaison d'amitié avec tous les beaux esprits de son tems, qui le

chérissoient pour la douceur et la bonté de ses mœurs, autant qu'ils l'estimoient pour la vivacité et la délicatesse de son génie. Le grand Corneille l'appeloit son fils, et l'honoroit de ses avis et de son approbation, dans tout ce que, jeune encore, il faisoit paroître sur la scene. Thomas Corneille, qui a écrit avec tant d'érudition, et dont le mérite n'a eu pour ombre que d'avoir un frere plus grand que lui, aimoit aussi tendrement BOURSAULT, et vouloit absolument qu'il demandât à être de l'Académie Françoise; et sur ce qu'il lui alléguoit toujours son ignorance, et lui demandoit, de bonne-foi, ce que feroit l'Académie d'un sujet ignare et non lettré, qui ne savoit ni latin, ni grec? *Il n'est pas question d'une Académie grecque ou latine*, répondoit Thomas Corneille; *mais d'une Académie Françoise, eh! qui sait mieux le françois que vous?* »

« Les Ducs de Saint-Aignan et d'Aumont, Pelisson, Charpentier, Ménage, Quinault, Segrais, les deux Tallemont, le frere et la sœur Scudéry, Mesdames de La Suze et de Villedieu avoient toujours eu pour BOURSAULT

une amitié particuliere ; et Richelet, si connu par ses Dictionnaires et quelques autres Ouvrages, ayant su du Chevalier Edelinck, fameux Graveur, qu'il alloit travailler au portrait de BOURSAULT, lui envoya ces vers obligeans pour mettre au bas. »

« Voiture, Sarrazin, La Fontaine, Moliere,
» Dont la Parque inflexible a fini la carriere,
» Poëtes accomplis, Orateurs excellens,
» L'homme à qui ce portrait ressemble,
» Sans étude, lui seul, a les divers talens
» Qu'avec tant de savoir vous aviez tous ensemble. »

CATALOGUE DES PIECES DE BOURSAULT.

LE Médecin volant, Comédie en un acte en vers, représentée à l'Hôtel de Bourgogne en 1661; imprimée à Paris en 1665, et dans les Œuvres de l'Auteur.

Cette Piece est imitée d'une très-ancienne Comédie Italienne en trois actes, intitulée, *Arlechino Medico volante*; et voici à peu près l'Extrait qu'en donnent les freres Parfaict, dans leur *Histoire du Théatre François*, et l'Auteur du *Dictionnaire Dramatique*.

Lucrece, amante de Cléon et fille de Fernand, voudroit qu'on la mariât, et feint d'être malade, parce que son pere ne songe pas à la pourvoir, et qu'elle espere que cela l'y déterminera. Crispin, valet de Cléon, tire parti de cette feinte, à la sollicitation de son maître, qui lui apprend que Fernand est allé chercher un Médecin pour sa fille; et, prenant lui-même l'habit de Docteur, il se présente au pere de la fausse malade, et entre-

prend de la guérir, en dépit du véritable Médecin Cantéas, demandé par le pere. Toute la recette de Crispin consiste à faire changer d'appartement à Lucrece, parce que celui qu'elle occupoit, étant sur le derriere, se trouvoit peu favorable au projet qu'a Cléon de l'enlever; et il amuse ensuite le vieillard, en paroissant à ses yeux, tantôt Médecin, et tantôt un frere de ce Médecin, chassé par lui, pour quelqu'étourderie. Pendant ce tems-là, Cléon enleve Lucrece; et Philipin, valet de Fernand, découvre à son maître les fourberies de Crispin, qui a sauté plusieurs fois d'une fénêtre à l'autre, pour entrer chez Fernand et pour en sortir, avec ou sans sa robe de Médecin. C'est là ce qui donne le titre à la Piece. Cléon amene Lucrece à son pere, qui, après ce qui vient de se passer, se trouve trop heureux de les unir, et Crispin épouse Lise, suivante de Lucrece.

Le Mort vivant, Comédie en trois actes en vers, représentée à l'Hôtel de Bourgogne, en 1662; dédiée au Duc de Guise, et imprimée à Paris la même année, chez Nicolas Pépingué, *in*-12, et dans les Œuvres de l'Auteur.

« Cette Comédie, tirée comme la précédente d'une Farce Italienne, intitulée, *Il Moro vivo* est le jeu d'une imagination folle, où l'on remarque à la fois et la jeunesse de Boursault, et le goût étranger qui régnoit alors au Théatre; mais qui laisse entrevoir du talent pour un genre de comique qui n'est plus de

mode, » dit l'Auteur du *Dictionnaire Dramatique*.

Stéphanie, jeune, belle et riche a été élevée par le vieux Ferdinand Bourgeois de Séville, et dont elle se croit la fille. Elle est également étonnée d'apprendre qu'il n'est point son pere et de s'entendre faire une déclaration d'amour par ce vieillard. Pareils aveux dans la bouche d'un amant suranné sont toujours plaisans et ridicules; et Boursault a su tirer parti de cette situation. A peine Ferdinand a-t-il achevé sa déclaration que le jeune et beau Lazarille, fils de Henriquez de Gallas, de Tolede, lui demande Stéphanie en mariage. Fabrice, ami de Lazarille, vient aussi se mettre sur les rangs. Il apprend qu'il a deux rivaux, et quels ils sont; mais croyant n'avoir à redouter que Lazarille, il entreprend de l'éloigner de Séville, et lui fait donner d'abord la fausse nouvelle de la mort de son pere, et du desir qu'a sa mere de le revoir auprès d'elle à Tolede. Il lui persuade ensuite que l'Ambassadeur d'Afrique est amoureux de Stéphanie, et il fait travestir son valet Gusman en Ambassadeur pour soutenir cette feinte. Le prétendu Ambassadeur paroît, et charge Lazarille d'être l'interprête de son amour auprès de Stéphanie. Lazarille, par respect, n'ose refuser cet emploi, quoiqu'il en enrage; mais les bouffonneries grossieres de Gusman lui font perdre toute considération, et il se détermine à se défaire de lui, s'il persiste à être son rival. Gusman, redevenu valet, entend cette résolution, et ne veut plus aider son maître à éconduire Lazarille. Mais Fabrice l'encourage de nouveau. Il lui fait jouer le rôle de l'esprit

d'Henriquez de Galas, mort, et l'envoie la nuit à l'hôtellerie où loge Lazarille pour lui ordonner de se rendre à Tolede, et d'y acquitter des dettes qu'il y a laissées en mourant. Cependant Henriquez s'est véritablement rendu à Séville, et dans cette même hôtellerie. Il vient reconnoître Stéphanie pour sa fille, et, par conséquent, pour la sœur de Lazarille. L'hôtellerie, se trouvant pleine, on a précisément logé Henriquez dans la chambre de Lazarille, et Gusman, allant pour faire le revenant, se trouve pris par le pere qu'il contrefait, et le fils qu'il veut tromper. Mais Fabrice, au lever du jour, vient dans cette hôtellerie se faire connoître à Lazarille pour son rival. Ferdinand, qu'a fait avertir Henriquez, amene Stéphanie; et Lazarille, voyant sa sœur en elle, la cede volontiers à Fabrice, avec le consentement d'Henriquez, ce qui désole le vieux Ferdinand, parce qu'il avoit toujours conservé l'espoir de l'épouser.

Le Portrait du Peintre, ou la Contre-Critique de l'*Ecole des Femmes*, Comédie en un acte, en vers, représentée à l'Hôtel de Bourgogne, en 1663, dédiée à S. A. S. Monseigneur le Duc; imprimée à Paris la même année, avec un Avis au Lecteur, chez Jean Guignard, *in*-12, et dans les Œuvres de l'Auteur.

« On prétend que Boursault crut se reconnoître dans le portrait de *Lisidas* de la *Critique de l'Ecole des Femmes*,

et que, pour s'en venger, il composa cette Comédie, » disent les freres Parfaict.

Nous avons rapporté, dans la Vie de Boursault, d'après son fils, le Théatin, et nous le répétons encore ici, d'après le Pere Niceron, que ce fut, malgré lui, qu'on l'engagea à faire cette Critique de l'*Ecole des Femmes*.

« A l'imitation de *La Critique de l'Ecole des Femmes*, de Moliere, Boursault n'a mis aucune intrigue dans sa Piece, disent encore les freres Parfaict. C'est purement une conversation entre différentes personnes, et cette conversation rassemble toutes les Critiques que les ennemis de Moliere faisoient courir dans le monde contre sa Comédie de l'*Ecole des Femmes*. Mais, selon la judicieuse observation de l'Auteur des *Mémoires sur la Vie et les Ouvrages de Moliere*, Boursault alla trop loin en supposant une clef connue de l'*Ecole des Femmes*, qui indiquoit les originaux copiés d'après nature. »

Boursault répond, dans son Avis au Lecteur, placé à la tête de son *Portrait du Peintre*, au reproche que Moliere lui fait, dans l'*Impromptu de Versailles*, de n'être pas l'Auteur de cette Critique; et il se glorifie de ce qu'il l'attribue à plusieurs bons Auteurs, que Moliere dit être jaloux de ses succès.

Les Cadenats, ou le Jaloux endormi, Comédie en un acte, en vers, représentée au Théatre de Guénégaud, en 1663, dédiée au Comte

Comte de Saulx, et imprimée à Paris, la même année, chez Jean Guignard, *in*-12, et dans les Œuvres de l'Auteur.

Spadarille, Gouverneur de Toulon, a épousé une jeune personne, nommée Olympie, dont il est fort jaloux, et qu'il enferme dans son appartement, sous six cadenats. Cléandre, amant aimé d'Olympie, dès avant son mariage, et autorisé par son pere, Alcidor, qui se repent de ne lui avoir pas donné la préférence sur Spadarille, trouve le moyen de pratiquer une ouverture à la ruelle du lit d'Olympie, et de la faire sortir, dans le dessein de l'emmener hors de Toulon, et de l'épouser, dès qu'on aura rompu le mariage, que l'excessive jalousie de l'époux rend susceptible de divorce. Mais ce départ de Toulon ne peut avoir lieu sans une permission du Gouverneur, à qui Cléandre présente Olympie, sous le nom d'Aspasie. Spadarille croit reconnoître sa femme dans cette prétendue Aspasie; et il va chez lui pour voir s'il y trouvera Olympie. Celle-ci se glisse aussi-tôt par l'ouverture cachée, et se retrouve dans sa chambre, avant que son mari y soit entré. Elle en ressort ensuite, et Spadarille, persuadé que ce n'est pas sa femme, donne la permission de départ à Cléandre, en admirant la ressemblance qu'il y a entre Olympie et Aspasie, et il laisse partir sa femme avec son amant. Alcidor, qui a été présent à tout ceci, fait rentrer Spadarille, et l'enferme dans sa maison, en lui apprenant qu'il vient de soustraire sa fille à la cruelle jalousie dont elle étoit victime.

Le Gouverneur se désole, et renonce pour jamais aux femmes, qu'il maudit de tout son cœur.

« Cette Comédie est du plus bas Comique, et digne par le sujet et le dialogue de passer aux Acteurs du Préau de la Foire. Boursault y a rassemblé tout le mauvais goût qui régnoit de son tems, » disent les freres Parfaict et l'Auteur du *Dictionnaire Dramatique.*

Les Nicandres, freres jumeaux, ou les Menteurs qui ne mentent point, Comédie en cinq actes en vers, représentée à l'Hôtel de Bourgogne, en 1664, dédiée à M. d'Hervart, Contrôleur-Général des Finances ; imprimée à Paris la même année, chez Nicolas Pépingué, *in* 12, et dans les Œuvres de l'Auteur.

« C'est la Comédie des *Ménechmes* de Plaute, habillée à la françoise, déja par Rotrou, et depuis par Regnard, beaucoup mieux que par Boursault, disent les freres Parfaict et l'Auteur du *Dictionnaire Dramatique.* Boursault, en empruntant ce sujet à l'Auteur Latin, l'a absolument défiguré, par les incidens dont il l'a rempli, et les basses plaisanteries que débitent la plupart de ses personnages. Les deux Nicandres ont juré de ne prendre d'engagement que d'un consentement réciproque, ou après la mort de l'un des deux. Cependant, ils se trouvent engagés chacun dans une intrigue d'amour, l'un à Paris, l'autre à Lyon. Ils se cherchent mutuellement et ne se retrouvent que dans la prison où

les peres de leurs maîtresses les ont fait renfermer, et d'où ils sortent enfin pour conclure leurs mariages. »

« Cette Piece ayant paru trop longue à l'Auteur, il la réduisit à trois actes, et en ôta tout ce qui lui parut de moins intéressant et de superflu. Elle en étoit plus vive, plus comique et plus du goût du public, dit le Pere Boursault, dans l'Avertissement qu'il a mis au-devant des Œuvres Dramatiques de notre Poëte; mais quelques recherches qu'on ait faites pour la trouver en trois actes, on n'a pu recouvrer que la premiere édition, tous les exemplaires de la seconde ayant été bientôt enlevés, ce qui a forcé à la donner dans le recueil des Œuvres telle qu'elle a paru d'abord, et par conséquent moins bonne qu'elle ne l'a été, sans doute, après sa correction. »

Les yeux de Philis changés en astres, Pastorale en trois actes, en vers, représentée à l'Hôtel de Bourgogne, en 1665, dédiée au Marquis de Castelnau; imprimée, la même année, avec un Avis au Lecteur, chez Jean Guignard, *in-12*, et dans les Œuvres de l'Auteur.

« Cette Pastorale, au jugement des freres Parfaict, est le plus passable Ouvrage que Boursault eût donné jusqu'alors au Théatre. Le Poëme de l'Abbé de Cérisy, sous le même titre, et fort estimé de son tems, en a fourni le sujet, ajoutent-ils, avec l'Auteur du *Dictionnaire Dramatique.* »

« Philis, Bergere de Délos, préfere Daphnis, Berger

de Calcis, à Apollon. Ce Dieu, pour s'en venger, empoisonne l'eau d'une fontaine où les deux amans doivent aller boire. Daphnis y trouve la mort, et Philis, enlevée par les vents, rejoint son Berger dans l'Olympe. Jupiter les unit, et change en astres les yeux de la Bergere. La tendre et naïve expression de la nature éclate dans le caractere des deux amans. On auroit dû ménager avec plus d'économie les peintures, les descriptions et tous les ornemens que l'Abbé de Cérisy pouvoit employer dans son Poëme; mais qui ne conviennent pas également dans un Ouvrage Dramatique. Ces beautés de détail, malgré leur profusion, ne laissent pourtant pas d'être toujours agréables. »

Boursault dit, dans son Avis au Lecteur, qu'il a été « obligé à donner à Philis un frere, qu'il appelle Lisis, et à Daphnis une sœur, qu'il appelle Carite, pour suppléer à la stérilité du sujet; et que leurs amours ne servent pas d'un petit ornement à la Piece, » qu'il termine par leur union sur la terre, quand Jupiter a annoncé celle des deux principaux amans dans le Ciel. Il a aussi introduit dans sa Piece Diane qui vient chasser avec ses Nymphes, et que son frere prie de le seconder dans ses amours pour Philis, ainsi que le fait Mercure, tandis que l'Amour et Jupiter protégent Daphnis. Ce concours de Dieux, et une troupe de Bergers, parens et amis de Philis et de Daphnis, forment un spectacle brillant; mais d'un genre plus propre au Théatre Lyrique qu'à celui qui doit être exclusivement consacré à Melpomene et à Thalie.

La Satyre des Satyres, Comédie en un acte, en vers, non représentée; mais dédiée au Prince de Soubise, et imprimée avec une Préface, à Paris, en 1669, chez Gabriel Quinet, *in*-12, et dans les Œuvres de l'Auteur.

Nous avons dit dans la Vie de Boursault ce qui l'engagea à faire cette Piece, qui n'est encore autre chose, comme son *Portrait du Peintre,* qu'une conversation entre quelques personnes du grand monde, telles qu'un Marquis, un Chevalier, une Marquise et deux autres femmes, avec Boursault lui-même, et dans laquelle on critique un grand nombre de vers des Ouvrages de Despréaux.

La Princesse de Clêves, Tragédie en cinq actes, en vers, avec un Prologue; représentée au Théatre de Guénégaud, le 20 Décembre 1670; non imprimée.

Cette Tragédie n'eut que deux représentations, après lesquelles l'Auteur la retira. Il nous apprend, dans une de ses Lettres, adressée à une Dame de ses amies, qu'étonné que l'on n'ait pas encore songé à mettre sur la scene d'autres sujets Tragiques que des sujets Grecs et Romains, il a voulu essayer à en traiter un plus moderne. « Je ne vois rien, dit-il, dans notre langue de plus agréable que le petit Roman de *La Princesse de Clêves.* Les noms des personnages qui le composent sont doux à l'oreille et faciles à mettre en vers, l'intrigue

intéresse le Lecteur, depuis le commencement jusqu'à la fin, et le cœur prend part à tous les mouvemens qui se succedent l'un à l'autre. J'en fis une Piece de Théatre dont j'espérois un si grand succès que c'étoit le fonds le plus liquide que j'eusse pour le payement de mes créanciers, qui tomberent de leur haut quand ils apprirent la chûte de mon Ouvrage. Faites-moi la grace, Madame, de ne point trembler pour eux, je les satisfis l'année suivante; et comme *La Princesse de Cléves* n'avoit paru que deux ou trois fois, on s'en souvint si peu un an après que, sous le nom de *Germanicus*, elle eut un succès considérable. J'avois pris cependant toutes les précautions possibles pour faire réussir *La Princesse de Cléves*; et, persuadé qu'il est dangereux d'exposer de trop grandes nouveautés, je croyois qu'un Prologue que je fis pour préparer les Auditeurs à ce qu'ils alloient voir me les rendroit favorables; mais leurs oreilles ne purent s'accommoder de ce qu'elles n'avoient pas coutume d'entendre, et le Prologue attira plus d'applaudissemens que la Piece.»

Germanicus, Tragédie en cinq actes, en vers, représentée au Théatre de Guénégaud, en 1671; dédiée au Cardinal de Bonzi, et imprimée, avec un Avis au Lecteur, à Paris, en 1694, chez Jean Guignard, *in-12*, et dans les Œuvres de l'Auteur.

Germanicus, neveu de l'Empereur Tibere, ayant appris, pendant son absence que, son oncle lui ôte Agrippine, qu'il aime, et dont il est aimé, et qu'il

la donne à son fils Drusus, qui aime Livie, sa sœur, il quitte l'armée et revient à Rome pour s'opposer à cette violence. Agrippine instruite par l'un des deux freres Pison, duquel elle est aimée aussi, que l'Empereur l'a choisi pour assassiner Germanicus, elle l'en avertit et l'exhorte à fuir. Mais l'autre Pison, jaloux de la gloire de Germanicus, et voulant plaire à l'Empereur, se hâte d'exécuter l'ordre donné à son frere, qu'il rencontre dans l'obscurité, sortant de l'appartement de Germanicus, et il le frappe d'un poignard, croyant frapper ce Prince. Le peuple qui chérit Germanicus se révolte au bruit de cet attentat, que l'Empereur se voit contraint à désavouer; et pour faire cesser tous les troubles, il consent à unir Agrippine à Germanicus et Drusus à Livie.

« Cette Tragédie mit mal ensemble les deux premiers hommes de notre tems, pour la Poésie, dit Boursault dans son avis au Lecteur. Je parle du célebre M. Corneille et de l'illustre M. Racine, qui disputoient tous deux de mérite et qui ne trouvent personne qui en dispute avec eux. M. Corneille parla si avantageusement de cet ouvrage à l'Académie qu'il lui échappa de dire qu'il ne lui manquoit que le nom de M. Racine pour être achevé, dont M. Racine s'étant offensé, ils en vinrent à des paroles piquantes; et, depuis ce moment-là, ils ont toujours vécu, non pas sans estime l'un pour l'autre, cela étoit impossible, mais sans amitié. Je cite cet endroit avec plaisir parce qu'il m'est extrêmement glorieux. Trouver *Germanicus* digne d'un aussi grand nom que celui de M. Racine,

c'est, en peu de mots, en dire beaucoup de bien; et que ce témoignage ait été rendu par un homme aussi fameux que M. Corneille, c'est le plus grand honneur que je puisse recevoir. Le Lecteur jugera, s'il lui plaît, qui des deux eut le plus de raison, l'un de dire ce qu'il dit, ou l'autre de s'en offenser. »

« S'il est échappé à Corneille de dire ce que Boursault rapporte, au sujet de la Tragédie de *Germanicus*, observent fort judicieusement les freres Parfaict, il faut croire que l'envie de mortifier Racine fut des plus marquées, car rien ne peut soutenir le jugement que ce grand Poéte a porté de cette Piece, soit qu'on en considere le plan, la conduite, la peinture des personnages, et la versification. Ainsi il n'est pas étonnant que Racine se soit cru avili par une comparaison si odieuse. »

* Le Mercure Galant, ou la Comédie sans titre, Comédie en cinq actes, en vers, représentée au Théatre de Guénégaud, le 5 Mars 1683, dédiée au Duc de Saint-Aignan, et imprimée, avec un Avis au Lecteur, à Paris, la même année, chez Thomas Guillain, *in*-12, et dans les Œuvres de l'Auteur.

Marie Stuart, Reine d'Écosse, Tragédie en cinq actes, en vers, représentée au Théatre de Guénégaud, le 7 Décembre 1683; dédiée au

Duc de Saint-Aignan, et imprimée, avec un Avis au Lecteur, à Paris, la même année, *in-12*, et dans les Œuvres de l'Auteur.

Marie Stuart est aimée du Duc de Norfolc, autrefois Favori et premier Ministre d'Élisabeth, Reine d'Angleterre. Mais le Comte de Morray, frere naturel de la Reine d'Écosse, dévoré d'ambition, projette d'épouser Élizabeth, et de réunir ces deux couronnes sur sa tête. Pour y parvenir, il détruit la faveur de Norfolc, dans l'esprit d'Élisabeth, et il seme le faux bruit d'une conspiration de la Reine d'Écosse contre la Reine d'Angleterre. Celle-ci, autant excitée par la jalousie que par le desir de soutenir ses droits au trône, fait assembler les Pairs de son Royaume, qui condamnent Norfolc et Marie à la mort. Cet Arrêt s'exécute. Mais le Comte de Neucastel, protégé du Duc qu'il a trahi, pour plaire à Morray, avoue à Élizabeth que Marie étoit innocente, et que le Duc n'a agi que pour la délivrer de son injuste poursuite. Élisabeth, confondue, accable Morray de reproches. Il avoue tout, et même le meurtre du Roi, dernier époux de sa sœur, ainsi que le projet de faire périr le fils de cette malheureuse Reine, après elle, afin de régner seul, sur l'Écosse et l'Angleterre; mais pour se soustraire au supplice qu'il voit bien ne pouvoir pas éviter, il se poignarde, aux yeux d'Élisabeth, qui déplore la foiblesse qu'elle a eue d'en croire ce monstre et de sacrifier, par ses conseils, le Duc de Norfolc et la Reine d'Écosse.

« Marie Stuart, par le malheur qui semble être attaché à ce nom, ne fut pas reçue avec de grands applaudissemens, dit le Pere Boursault, dans son Avertissement placé au devant des Œuvres Dramatiques de notre Auteur. Les vers en sont toutefois fort beaux et les sentimens très-nobles; mais elle ne fut pas du goût du Public, qui respecte plus les sujets que l'antiquité a consacrés que les faits qui sont plus récens, et que l'Histoire moderne familiarise trop avec nous, en les rapprochant de notre âge. »

« Pitoyable raisonnement, répondent à cela les freres Parfaict, avec assez de justice. Le Comte *d'Essex*, de T. Corneille, et le Bajazet de Racine ne sont-ils pas de l'Histoire moderne? *Marie Stuart* tomba, parce que cette Tragédie ne valoit rien. Malgré son mauvais succès son Auteur ne laissa pas d'en retirer un profit assez considérable. Voici comment ce rare événement arriva, continuent les freres Parfaict. C'est Boursault qui parle dans une Lettre qu'il a adressée à l'Évêque de Langres. »

« Feu M. le Duc de St. Aignan étoit un des Seigneurs de la Cour qui joignoit le plus d'agrémens aux graces qu'il pouvoit faire. Je le sais par moi-même. Par reconnoissance de la protection qu'il m'avoit accordée je lui dédiai ma Tragédie de *Marie Stuart*. Il la reçut de la maniere du monde la plus obligeante, me dit que ce seroit désormais le livre de sa bibliotheque qu'il aimeroit le plus, et me pria de ne pas trouver mauvais que, pour s'acquitter foiblement de l'obligation qu'il m'avoit, il me fît un présent de cent louis. *C'est*

moi, Monseigneur, lui dis-je, qui suis au désespoir de m'acquitter si mal des graces dont je vous suis redevable. Il n'est pas juste que vous achetiez si chérement un hommage si peu digne de vous; et l'Ouvrage que je prends la liberté de vous offrir est trop payé par la bonté que vous avez de le recevoir. M. de St. Aignan, qui parloit aussi bien qu'homme de France, m'ayant répondu tout ce que la plus délicate honnêteté peut faire dire: *Je vois bien ce que c'est*, ajouta-t-il, *Vous ne me croyez pas assez riche pour vous donner cent louis tout d'un coup. Eh! bien, puisque vous voulez avoir la complaisance de vous accommoder à ma fortune, souffrez, au moins, que je vous en donne vingt présentement, et que je continue, de mois en mois, jusqu'à ce que je sois quitte.* Quoi que je pusse dire, et quoique je pusse faire, quelque honte même que je pusse avoir de voir payer mon Ouvrage plus qu'il ne valoit, je fus contraint à recevoir vingt louis avant que de sortir. Ce que vous trouverez de beau, Monseigneur, c'est l'exactitude de M. de St. Aignan pour le reste. Pendant quatre mois, il ne manqua pas le premier, ou, tout au plus tard, le second jour, de m'envoyer un Gentilhomme avec vingt louis et vingt honnêtetés dont il les accompagnoit; et quand je fus le remercier, ce fut lui qui me remercia lui-même. »

Le sujet de Marie Stuart avoit déja été traité avant Boursault, en *1639*, par Regnault, dont la Piece ne réussit point; et il le fut encore depuis, par un Anonyme, en 171[illegible], avec aussi peu de succès.

La Fête de la Seine, Divertissement en un acte, en vers et en musique, représenté chez la Duchesse de Brunswick, à Anieres, en 1690; imprimé à Paris la même année, *in-12*, et dans les Œuvres de l'Auteur.

L'Océan et Thétis rassemblent dans cette Piece les Fleuves du Gange, du Nil, du Danube et du Pactole pour fêter la Seine et Louis XIV, qui régne sur elle. Les Tritons, les Néréïdes, les Amours, les Jeux et les Plaisirs se réunissent aux Fleuves, et célébrent avec eux les louanges de ce Monarque. C'est tout ce qui forme ce petit Opéra, qui, sans doute, n'eut d'autre succès que celui du moment où il parut.

* Les Fables d'Ésope, ou Ésope à la Ville, Comédie en cinq actes, en vers, précédée d'un Prologue, représentée au Théatre François le 18 Janvier 1690; dédiée au Duc d'Aumont, et imprimée avec une Préface, à Paris, la même année, chez Théodore Girard, *in-12*, et dans les Œuvres de l'Auteur.

Phaéton, Comédie Héroïque, en cinq actes, en vers libres, représentée au Théatre François le 28 Décembre 1691; dédiée aux Comédiens François, et imprimée, à Paris, en 1693, chez Jean

Jean Guignard, *in*-12, et dans les Œuvres de l'Auteur.

« Cette Comédie fut mal accueillie du Public, disent les freres Parfaict, elle ne méritoit pas un sort plus favorable, quoique l'Auteur et son fils, le Théatin, aient crié à l'injustice. Le premier dans son Épitre dédicatoire aux Comédiens, où il a inséré une fable, imitée de Phédre, intitulée, *La Prévention*, et où il tâche à prouver que c'est lui qui a empêché qu'on trouvât sa Piece bonne ; le second dans son Avertissement mis au-devant des Œuvres Dramatiques de son pere, où il s'exprime ainsi. « Boursault avoit travaillé son *Phaëton* avec plaisir, et il s'en promettoit encore plus d'honneur que ne lui en avoit fait son *Esope* ; mais les Comédiens l'ayant trop vanté, avant de le réprésenter, se croyant trop assurés du succès que leur promettoit cette Piece et ayant refusé toutes les autres qui leur furent offertes, une cabale d'Auteurs piqués la décria si fort dans le Public qu'on en étoit dégoûté presqu'avant de l'avoir vue, et qu'on y portoit un esprit mal intentionné, ou prévenu. Ce n'étoit pas, disoit-on, que l'Ouvrage ne fût plein de beautés. On convenoit aisément que tout y pétilloit d'esprit ; mais on se plaignoit que cet esprit y fût répandu avec plus de profusion que de choix, plus de vivacité que d'ordre. »

Boursault rappele aux Comédiens, dans son Épître dédicatoire, que *lorsqu'il leur lut sa Piece elle leur donna*

tant de plaisir qu'il en reçut les plus grands applaudissemens; que *depuis le Jugement tumultueux que le Public en a porté, il l'a montrée à des gens qui sont sur la cime du Parnasse et ne voient qu'Apollon au dessus d'eux, et qu'ils ont été du même sentiment que les Comédiens.*

« Comme je sortois un jour de la Comédie, continue-t-il, un de vos gardes me donna un billet cacheté, où quelqu'un assez généreux pour me consoler d'une disgrace qu'il crut apparemment que je ne méritois pas, avoit eu la bonté de mettre ces quatre vers :

« Plus je vois ton ouvrage et plus j'en suis avide.
» C'est ainsi qu'au tems ancien
» Écrivoient le galant Ovide
» Et l'ingénieux Lucien. »

« Je ne sais à qui je suis redevable de cette grace; mais, à qui que ce soit, j'y dois être assez sensible pour ne pas garder un silence ingrat dans une conjoncture où tout l'honneur est pour celui qui m'en a voulu faire. »

« Ces quatre vers sont de Thomas Corneille, ajoutent les freres Parfaict. Mais malgré les éloges donnés à la Comédie de *Phaëton* nous osons assurer qu'elle est du dernier médiocre. Le plan est à peu-près semblable à celui de l'Opéra de Quinault ; et même cette Piece pourroit passer pour une espece de Parodie de cette Tragédie Lyrique. (Voyez le troisieme volume de nos Opéra.) Tout le changement que Boursault y a fait, c'est d'introduire Momus, qui

est le plus mauvais plaisant et le plus grand verbiageur que l'on puisse citer. Ainsi loin de regarder la chute de cette Comédie comme un effet de la mauvaise humeur du Public, ou d'une cabale d'Auteurs, on doit plutôt être étonné qu'un si foible ouvrage ait eu neuf réprésentations. »

Les Mots à la mode, Comédie en un acte, en vers, représentée au Théâtre François le 19 Août 1694; dédiée à M. de Lomellini, Envoyé de Genes, et imprimée, avec un Avis au Lecteur, à Paris, la même année, chez Jean Guignard, *in*-12, et dans les Œuvres de l'Auteur.

« Un petit Livre, intitulé, *les Mots à la mode*, qui a toute la réputation qu'il mérite, m'inspira la pensée de faire cette Piece, » dit Boursault, dans son Avis au Lecteur.

Les principaux Personnages de cette Comédie sont des Bourgeois qui veulent passer pour nobles, et qui emploient dans leurs discours des mots nouveaux, aussi bisarres que peu honnêtes, ce qui en fait faire de fausses interprétations, très-défavorables à ceux qui s'en servent.

« Cette Piece fut reçue avec beaucoup d'applaudissement et de plaisir, dans le tems que les ridicules qu'elle frondoit étoient en vogue. C'est une des jolies bagatelles qui aient paru sur la scene, » au jugement de Léris, dans son *Dictionnaire des Théatres de Paris*, et à celui du pere Boursault, dans l'Avertis-

sement des Œuvres Dramatiques de notre Auteur, qui termine ainsi son Avis au Lecteur des *Mots à la Mode.*

« Le grand défaut de cette petite Comédie est que les Auditeurs ne l'ont pas trouvée assez longue, ce qui m'a fait ajouter à l'impression plusieurs vers, qui n'ont pas été dits sur le Théatre ; et qui, à ce que je crois, donneront une nouvelle satisfaction à ceux qui ont trouvé du plaisir à la voir réprésenter. »

Méléagre, Tragédie Lyrique, en cinq actes, en vers, avec Prologue, non représentée, précédée d'un Argument, et imprimée à Paris en 1694, chez Jean Guignard, *in*-12, et dans les Œuvres de l'Auteur.

Ce fut Madame de Maintenon qui ordonna à Boursault de composer les paroles de cet Opéra, dont elle lui indiqua le sujet, et qu'elle projettoit, en secret, de faire réprésenter dans son château, devant Louis XIV. « Boursault l'exécuta, avec autant de promptitude que de génie et de délicatesse, dit son fils, le Théatin. Ce projet n'ayant pu être si secret qu'il ne transpirât à la Cour, Madame de Maintenon, n'espérant plus lui donner le mérite de la surprise, ne voulut plus que Lully en mît les paroles en musique, ni qu'on en entendît parler. »

Le Prologue est formé par le Destin, les Parques, Thémis, Minerve, Mercure, les Amours, les Graces, les Jeux et les Plaisirs, qui se réunissent tous pour

chanter les louanges de Louis XIV, et occuper ses loisirs.

Voici l'argument de la Tragédie.

« Ce Sujet est tout entier dans le huitieme livre des Métamorphoses d'Ovide. Althée, femme d'Œnée, Roi de Calydon, au moment de la naissance de Méléagre, son fils, aperçut les Parques qui décidoient de la durée de sa vie; et leur ayant demandé si le cours en seroit long, elles lui répondirent qu'elle ne dureroit ni plus, ni moins qu'un tison qui brûloit alors, dont cette mere fut si touchée qu'elle se saisit promptement de ce tison fatal, l'éteignit et le conserva précieusement. Il arriva dans la suite du tems qu'Œnée, pere de Méléagre, ayant rendu graces à tous les Dieux d'une récolte abondante, oublia uniquement Diane. Cette Déesse fut si offensée de ce mépris qu'elle envoya un Sanglier horrible sur les terres de Calydon, qui pendant assez long-tems, y fit de si grands ravages que toute la Grèce assembla ce qu'elle avoit de plus vaillans Princes pour délivrer ce malheureux pays d'un monstre si dangereux. Atalante, fille de Jasius, Roi d'Arcadie, et qui n'avoit rien des foiblesses de son sexe, fut de la partie, et même ce fut elle qui blessa la premiere le sanglier. Méléagre, qui en étoit éperduement amoureux, ayant achevé de tuer le monstre, lui en présenta la dépouille; mais Agénor et Toxée, tous deux oncles de Méléagre, et freres d'Althée, en furent si jaloux qu'ils la lui ôterent. Leur insolence ne demeura pas sans punition. Méleagre, outré de l'affront qu'ils avoient fait à sa maîtresse, les tua tous deux; et

Althée étoit au Temple, où elle remercioit les Dieux de la victoire de son fils, lorsqu'on lui apprit la mort de ses deux freres. Elle changea à l'instant ses vœux en imprécations, et s'abandonna toute entiere à la rage qui la possedoit. Il ne lui importe à quel prix elle apaise les mânes de ses freres, et son fils, coupable de leur mort, est un monstre à ses yeux plus effroyable que celui qu'il a vaincu. Elle n'hésita point sur le parti qu'elle avoit à prendre. Le tison qu'elle avoit en son pouvoir lui offrit de quoi satisfaire sa vengeance; et, après plusieurs combats, qu'elle ne put refuser à la nature, elle abandonna aux flammes ce tison funeste, où étoit attachée la vie de son fils, qui diminuoit à mesure qu'il se consumoit, et qui finit entiérement lorsqu'il n'en resta plus aucune étincelle. »

Le sujet de Méléagre a été traité plusieurs autres fois, par Pierre de Boussy, en 1582, Jean Boissin de Gallardon, en 1617, Alexandre Hardi, en 1624, Benserade, en 1640, le Médecin Collet, en 1643, la Grange Chancel, en 1699 et Joliveau, en 1709.

* Ésope à la Cour, Comédie Héroïque, en cinq actes, en vers, avec un Prologue, Ouvrage posthume, représenté au Théatre François le 16 Décembre 1701; dédié à la Duchesse de Villequier par la veuve de l'Auteur, et imprimé avec un Avis au Lecteur, à Paris, l'année suivante, chez François le Breton, *in*-12, et dans les Œuvres de l'Auteur.

LE MERCURE GALANT, OU LA COMÉDIE SANS TITRE,

COMÉDIE, EN CINQ ACTES, EN VERS,

PAR BOURSAULT.



A PARIS,

Au Bureau de la Petite Bibliotheque des Théatres, rue des Moulins, butte S. Roch, n°. 11.

M. DCC. LXXXVI.

A MONSEIGNEUR,

MONSEIGNEUR LE DUC DE SAINT-AIGNAN,

PAIR DE FRANCE, CHEVALIER DES ORDRES DU ROI, PREMIER GENTILHOMME DE LA CHAMBRE DE SA MAJESTÉ, &c.

MONSEIGNEUR,

Je vous ai des obligations de tant de manieres, que je ne puis m'empêcher de vous en rendre graces en toutes sortes de genres. J'avoue que la Comédie sans titre *es une offrande bien indigne de l'illustre nom qui fait le titre de cette Lettre; mais,* MONSEIGNEUR*, quand je me gendarmerai contre la*

nature de ce qu'elle ne m'a pas donné d'assez beaux talens pour faire quelque chose de proportionné à ce que vous êtes, il n'en sera désormais ni plus, ni moins. Vous êtes naturellement si grand, et moi naturellement si petit, que vous ne pouvez assez vous abaisser pour moi, ni moi assez me hausser pour vous. Je le sais, je me le suis dit; mais, MONSEIGNEUR, mon zele l'a emporté sur tout ce que je sais et sur tout ce que j'ai pu me dire, et j'ai cru ne vous en pouvoir donner de plus grandes marques qu'en vous dédiant ce que j'ai fait de moins mauvais. Comme la Piece que je vous consacre à peu de ressemblance avec toutes celles qui jusqu'ici ont été représentées, je voudrois que l'Épître que je prends la liberté de vous faire ne ressemblât à aucune de toutes celles qu'on vous a faites, et je ne sais qu'un moyen pour y réussir; c'est, MONSEIGNEUR, de ne vous point donner de louanges, quoique ce soit l'ornement des Lettres dédicatoires, et qu'il y ait peu d'hommes dans le monde à qui l'on en

puisse donner plus légitimement qu'à vous. Eh ! que vous dirois-je que ne vous aient dit des plumes plus délicates que la mienne, et par conséquent plus délicatement que je ne vous le dirois ? Puis-je parler de l'illustre sang dont vous sortez plus avantageusement que toutes les Histoires que l'on a faites ? et n'est-ce pas là que les fréquentes défaites des ennemis de l'État sont autant d'éloges pour vos ayeux ? Quelques grands Hommes qu'ils ayent été, seroit-ce apprendre quelque chose au siecle où nous vivons de dire que vous êtes encore plus grand Homme qu'eux ? et pourrois-je en parlant de votre valeur lui donner autant d'éclat que lui en ont donné vos actions ? Ne seroit-ce pas des répétitions usées de parler de la fidélité inviolable que vous avez toujours eue pour le Roi ? et, quand j'oserois me le promettre, qu'en pourrois-je dire qui ne fût au-dessous, non-seulement des preuves que vous en avez données, mais encore de ce que le Roi en croit lui-même ? Enfin, Monseigneur, quand je

dirois que tout le cours de votre vie est un exemple continuel de générosité, qu'on ne vous est pas moins redevable de la maniere obligeante dont vous accordez une grace que de la grace que vous accordez, et qu'à l'imitation du plus honnête homme de l'antiquité, personne n'est jamais sorti mécontent d'auprès de vous, à qui le dirois-je qui n'en soit convaincu par expérience, ou qui n'en soit instruit par la voix publique? Non, MONSEIGNEUR, *non, je ne puis me résoudre à vous louer, puisque vos louanges sont dans la bouche de tout le monde, et que tous ceux à qui l'on vante vos vertus enchérissent sur ce qu'ils entendent dire. Je souhaiterois même qu'on n'eût jamais fini de Lettre comme je vais finir celle-ci, pour avoir l'honneur de vous assurer le premier qu'on ne peut être avec un respect plus grand que celui que j'ai pour vous,*

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,
BOURSAULT.

AU LECTEUR.

MON dessein, en faisant cette Piece de Théatre, n'a pas été de donner aucune atteinte à un livre que son débit justifie assez ; mais seulement de satyriser un nombre de gens de différens caracteres, qui prétendent être en droit d'occuper dans le *Mercure Galant* la place qu'y pourroient légitimement tenir des personnes d'un véritable mérite. Je croirois avoir rendu un service important à son Auteur, et même à ceux dont je veux parler, si j'avois fait des portraits assez ressemblans pour épargner à l'un la peine d'écouter tant de sottises, et aux autres la honte de les dire. Des personnes, qui ont autant de probité que d'esprit, pourroient rendre témoignage que je les ai consultées, moins pour les prier de me donner des lumieres sur mon Ouvrage que pour savoir s'il y avoit apparence que je pusse faire tort à quelqu'un ; et s'il m'étoit resté quelque scrupule sur ce sujet, peut-être n'y auroit-il eu aucun espoir de succès qui m'eût obligé à mettre cette Comédie au jour.

Je ne prendrai pas tant de soin à justifier ma Piece que ma conduite. Je dirai seulement qu'il y a long-tems qu'on n'en a représenté dont on soit sorti avec plus de satisfaction que de celle-ci ; et qu'on n'a point eu de peine à faire grace aux défauts qui y sont, en faveur des beautés qu'on y a trouvées. M. Poisson, que je priai de la mettre sous son nom, pour quelques raisons que j'avois, et qui ont cessé, eut assez de scrupule pour ne vouloir être que l'économe d'un bien dont je lui avois abandonné la propriété. Quand il eut assuré le succès de cet Ouvrage, il cessa d'en vouloir être l'Auteur ; et le refus qu'il fit d'accepter une réputation qui ne lui appartenoit pas, mérite que ma reconnoissance ajoute ce témoignage à celle qu'il s'est acquise.

J'oubliois à dire que l'Énigme qui est à la fin du cinquieme acte n'est point de ma façon ; mais dans le dessein que j'avois de critiquer les Énigmes, qui d'ordinaire cachent des sottises, sous de pompeuses paroles, je crus ne pouvoir faire un meilleur choix, pour en montrer tout le ridicule, qu'en jettant les yeux sur celle-là.

SUJET DU MERCURE GALANT.

M. de Boisluisant, qui a conçu beaucoup d'estime pour Licidas, Auteur du *Mercure Galant*, sans l'avoir jamais vu, prétend lui faire épouser sa fille Cécile; mais elle est aimée d'Oronte, cousin-germain de l'Auteur du Mercure, et elle répond à son amour. Afin de donner le change à son pere, Cécile engage Oronte à se faire passer pour son cousin, qui est absent, et qui l'a prié de se charger de son emploi pendant quelques jours. Oronte se présente donc à M. de Boisluisant, chez Licidas, comme le véritable Auteur du Mercure, et ne détruit point les dispositions où il est de faire Licidas son gendre; tout concourt, au contraire, à confirmer M. de Boisluisant dans la bonne opinion qu'il a de l'Auteur du Mercure, et à accélérer le mariage de Cécile avec Oronte. Celui-ci a

aussi une cousine, nommée Claire, prête à être mariée à un M. de la Motte, qui, au moment de conclure, se dédit sur de pusillanimes craintes des suites du mariage. Le prétendu Auteur du Mercure donne audience à un grand nombre d'originaux, de toute espece, qui desirent obtenir de la célébrité par des articles en leur faveur, publiés dans ce Journal.

JUGEMENS ET ANECDOTES

SUR

LE MERCURE GALANT.

« Une Piece qui fit grand bruit et qui eut un succès surprenant, ce fut la *Comédie sans titre*, autrement *Le Mercure Galant*, que son Auteur jugea à propos de donner sous le nom de Raimond Poisson, dit le Théatin Boursault, dans l'Avertissement des Œuvres Dramatiques de son pere. M. de Visé, Auteur du Mercure, en porta ses plaintes à la Cour, qui le renvoya à M. de la Reinie, Lieutenant-Général de Police. Ce Magistrat s'étant fait apporter cette Comédie, la trouva trop belle pour la supprimer, et se contenta d'ordonner, pour apaiser de Visé, qu'on ne l'intituleroit plus *Le Mercure Galant*, mais *La Comédie sans titre*. C'est la satyre la plus agréable et la plus ingénieuse qui ait

paru depuis Moliere, sur le Théatre François, où, sans attaquer directement le Mercure, ni son Auteur, on se contente de produire quantité de sots et de ridicules qui viennent y demander place, ou apporter leurs Ouvrages. C'est d'un bout à l'autre un badinage si vif et si divertissant, qu'on ne pouvoit se lasser de la voir. »

Cette Piece eut dix-huit représentations de suite, dans sa nouveauté, mais ne fut reprise que soixante-six ans après; c'est-à-dire, en 1753, lors du début du célebre Préville. On la réduisit alors à quatre actes, en supprimant plusieurs scenes épisodiques, que nous avons rétablies ici, et marquées de guillemets.

Cet excellent Acteur, dont la retraite afflige en ce moment-ci toutes les classes de Spectateurs, mais sur-tout les gens d'un goût sûr, les amateurs du vrai bon Comique, après avoir débuté, avec un brillant succès, par le rôle de Crispin du *Légataire universel*, en Septembre 1753, fit remettre *Le Mercure Galant*, dans lequel il joua les six principaux rôles épisodiques de M. Boniface Chrétien, M. de la Motte, M. Brigandeau, la Rissole, le Marquis et

l'Abbé

l'Abbé Beaugénie. Il fit tant de plaisir à la Cour et à la Ville qu'il fut reçu dès le mois d'Octobre suivant ; et, pendant trente-trois ans de suite, c'est-à-dire jusqu'à la clôture de 1786, qu'il vient de se retirer, il a fait les délices de cette Capitale, et particuliérement des connoisseurs, dans une infinité de rôles de différens genres, même dans ceux qui ne sont pas de l'emploi qu'on appelle des *Comiques*.

Les Auteurs du nouveau Journal, intitulé, *Costumes des grands Théâtres de Paris*, qui ont fait graver cet Acteur dans le rôle de *Crispin*, et ont mis ces vers au bas du portrait :

« Instruisant la raison, par des vérités folles,
» Sage et gai, tour-à-tour, j'ai rempli tous les rôles,
» Et fait tant de métiers, d'après le naturel
» Que je puis m'appeler un homme universel,

disent dans leur notice : « c'étoient une maniere naïve et spirituelle, une action naturelle et animée, une juste mesure dans tous les mouvemens, une physionomie sur laquelle toutes les impressions agréables ou frappantes se reproduisoient, tour-à-tour, avec une mobilité sans égale, qui lui facilitoient tant de moyens de plaire à tous

les esprits et dans toutes les situations. Il ajoutoit aux richesses du genre qu'il avoit adopté une étonnante variété d'images et de caracteres. Ses talens, en cette partie, ne peuvent être appréciés que par ceux qui ont suivi toutes les représentations où il a joué ; car chaque jour c'étoit, pour ainsi dire, un nouveau Comédien, qui surpassoit celui de la veille. »

Fatouville avoit donné en 1682, à l'ancien Théatre Italien, une Comédie, intitulée, *Arlequin Mercure Galant*, en trois actes en prose, mélée de François et d'Italien, et qui se trouve dans le premier volume du Théatre de Ghérardi ; mais avec laquelle celle de Boursault n'a rien de commun, si ce n'est que le Journal portant le titre de *Mercure Galant* a fourni l'idée de toutes les deux. Fatouville l'a pris comme messager des nouvelles des différentes nations, et Boursault comme le dépôt des annonces d'objets souvent futiles.

LE MERCURE GALANT,

OU

LA COMÉDIE SANS TITRE,

COMÉDIE,

EN CINQ ACTES, EN VERS,

PAR BOURSAULT;

Représentée au Théatre François, le 5 Mars 1679.

PERSONNAGES.

ORONTE, Gentilhomme, cousin de l'Auteur du Mercure Galant, et amant de Cécile.
M. DE BOISLUISANT, pere de Cécile.
CÉCILE, maîtresse d'Oronte.
MERLIN, valet d'Oronte.
LISETTE, suivante de Cécile.
M. MICHAUT.
Madame GUILLEMOT.
LONGUEMAIN, Receveur des Gabelles.
BONIFACE, Imprimeur.
M. DE LAMOTTE, amant de Claire.
CLAIRE, maîtresse de M. de Lamotte.
DU MESNIL, Professeur de Langues
M. BRIGANDEAU, Procureur du Châtelet.
M. SANGSUE, Procureur de la Cour.
DUPONT, Empyrique.
Madame DE CALVILLE, veuve.
LE MARQUIS.
ORIANTE, } Sœurs, qui ont appris l'art de se
ÉLISE, } taire.
BEAUGENIE, Poëte.
LA RISSOLE, Soldat.
DEUX LAQUAIS.

La Scene est dans la maison de l'Auteur du Mercure Galant.

LE MERCURE GALANT, OU LA COMÉDIE SANS TITRE, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ORONTE, MERLIN.

ORONTE.

CÉCILE est arrivée?

MERLIN.

Oui, la chose est certaine.

ORONTE.

Et tu dis qu'elle loge? ....

MERLIN.

A l'hôtel de Touraine,
Je vous l'ai déja dit cinq ou six fois.

ORONTE.

Hélas !
« Redis-le moi sans cesse, et ne t'en lasse pas.
» Quoi que tu puisses faire il seroit impossible
» De me rien annoncer qui me soit plus sensible.
T'a-t-elle vu ?

MERLIN.

Vraiment, tout comme je vous voi.

ORONTE.

T'a-t-elle parlé ?

MERLIN.

Non.

ORONTE.

Tout de bon ?

MERLIN.

Non, ma foi !
Car depuis le Pont-Neuf, où je l'ai rencontrée,
Jusqu'à ce que chez elle elle ait été rentrée,
Son pere, encor galant, la tenant par la main,
Un mot qu'elle m'eût dit trahissoit son dessein.
Sa langue s'est contrainte, et je n'ai rien su d'elle ;
Mais ses yeux plus hardis jouoient de la prunelle.
Et, si de leur jargon je suis bon truchement,

Ils s'expliquoient pour vous intelligiblement. (*)
» Elle est grosse....

ORONTE.

Elle est grosse ! Une vertu si pure,
» Recevoir d'un coquin cette mortelle injure !
» Cécile grosse ! Ah ! traître ! un mensonge si noir....

MERLIN.

» Tout doux ! Monsieur ; j'entends grosse de vous revoir.
» Cécile est toute jeune, et je la crois fidelle ;
» Mais mon expression est aussi pure qu'elle.
» On dit gros de vous voir, gros de boire avec vous.

ORONTE.

» Que ne me parlois-tu, sans me mettre en courroux ?
» Grosse m'assassinoit, la suite me console.

MERLIN.

» Vous m'avez dans la bouche arrêté la parole.
» Dire, Cécile est grosse, et ne pas achever,
» Je sais bien que d'abord cela donne à rêver,
» Que sur cette matiere une équivoque blesse,
» Et qu'enfin la plus sage est sujette à foiblesse.

ORONTE.

Elle ne t'a rien dit pour me redire ?

ORONTE.

(*) « Quand de ce que l'on aime on a l'ame occupée,
» Merlin, une parole est bientôt échappée.
» Elle ne t'a rien dit... &c.

MERLIN.

Non.

ORONTE.

Que son indifférence a de cruauté !

MERLIN.

Bon !

Si vous n'étiez aimé comme vous devez l'être,
M'auroit-elle jetté ceci de sa fenêtre ?

ORONTE.

Qu'est-ce ?

MERLIN.

Un quadruple.

ORONTE.

A toi !

MERLIN.

C'est la premiere fois.
Encor suis-je trompé, car il n'est pas de poids.
Je serai bien heureux si j'en ai trois pistoles.

ORONTE.

Tiens, ne perds point de tems en de vaines paroles :
Prends ces quatre louis, et me fais ce présent.

MERLIN, *après avoir pris les quatre louis.*

Pour vous le refuser je suis trop complaisant :
Je vous l'offre.

ORONTE.

Il suffit qu'il soit de ce que j'aime ;
(Prenant le quadruple.)
Il m'est cher.... Juste ciel ! ma surprise est extrême !
Un louis pese plus que ce quadruple-là.
Cécile avoit sa vue en te jettant cela,
« Avec autant d'esprit que j'en trouve à Cécile,

» Un objet si charmant ne fait rien d'inutile;
» Et puisque son desir est de me rendre heureux....
(*Pesant le quadruple dans sa main.*)
» Ah, Merlin ! je me trompe ou ce quadruple est creux.
Je ne me trompe point, il est creux; oui, sans doute,
(*Faisant sonner le quadruple à l'oreille de Merlin.*)
Et je crois qu'il enferme un billet.... Tiens, écoute.

MERLIN.

Oui, j'entends remuer quelque chose.

ORONTE.

Ah ! Merlin,
Qu'elle a d'esprit!

MERLIN.

D'accord; mais il est bien malin.
« C'est en savoir beaucoup, à son âge.

ORONTE.

Elle charme.
» Son esprit me ravit, sa beauté me désarme;
» Le ciel en la formant épuisa ses trésors;
» Elle a l'ame, Merlin, belle comme le corps:
Plus on la considere, et plus on y découvre....

MERLIN.

Voyez, sans perdre tems, comment sa pièce s'ouvre;
La chose est curieuse à savoir.

ORONTE, *y regardant.*

C'est par-là.
Justement, j'aperçois son billet; le voilà.
(*Il lit.*)
« J'arrivai hier au soir à Paris, avec mon pere, qui est
» plus entêté que jamais de l'Auteur du Mercure Galant.
» Il ne trouve point de mérite égal au sien. Si vous avez

» fait ce que je vous ai mandé par ma derniere Lettre ;
» nos affaires sont dans le meilleur état du monde. »

(*Après avoir lu.*)

Jusqu'ici pour mes feux tout est de bon augure.
Je suis cousin-germain de l'Auteur du Mercure ;
« Et, pour contribuer au succès de mes vœux,
» Il en use sans doute en parent généreux.
» Quel zele plus ardent peut-on faire paroître ?
» De son logis entier il me laisse le maître.
Déjà depuis trois jours, sans avoir son talent,
Je passe pour l'Auteur du Mercure Galant ;
Et selon l'apparence, il me sera facile
De plaire, sous ce nom, au pere de Cécile.
Jamais rien, à mon sens, ne fut mieux inventé.

MERLIN.

Oui, pour vous ; mais pour moi, j'en suis fort dégoûté.

ORONTE.

La raison ?

MERLIN.

Croyez-vous ma cervelle assez bonne
Pour résister long-tems à l'emploi qu'on me donne ?
Tant que dure le jour, j'ai la plume à la main ;
Je sers de secrétaire à tout le genre humain,
Fable, histoire, aventure, énigme, idyle, églogue,
Epigramme, sonnet, madrigal, dialogue,
Nôces, concerts, cadeaux, fêtes, bals, enjoûmens,
Soupirs, larmes, clameurs, trépas, enterremens ;
Enfin, quoi que ce soit que l'on nomme nouvelle,
Vous m'en faites garder un registre fidele.
Je me tue, en un mot, puisque vous le voulez.

ORONTE.

Crois-moi, cinq ou six jours sont bientôt écoulés.
Tu sais que Licidas, pour me rendre service,
Me fait de sa fortune un entier sacrifice :
A son propre intérêt il préfere le mien ;
Et je serois ingrat de négliger le sien.
Je te l'ai déjà dit, une de mes surprises,
C'est de voir tant de gens dire tant de sottises.
Lidicas est le seul, délicat comme il est,
Qui puisse, avec tant d'art, démêler ce qui plaît.
« Depuis deux ou trois jours que je le représente,
» Je ne vois que des foux d'espece différente :
» L'un qui veut qu'on l'imprime, et n'a point d'autre but,
» Croit que hors du Mercure il n'est point de salut.
» L'autre dans la musique ayant quelque science,
» Croit de celle du Roi mériter l'intendance :
» Celui-ci, d'une énigme ayant trouvé le mot,
» Se croit un grand génie, et souvent n'est qu'un sot;
» Cet autre, d'un sonnet ayant donné les rimes,
» Croit tenir un haut rang chez les esprits sublimes ;
» Enfin, pour être fou, j'entends fou confirmé,
» A l'envi l'un de l'autre on veut être imprimé.
As-tu chez le Libraire appris quelques nouvelles ?

MERLIN.

Oui, Monsieur.

ORONTE.

Et de qui ?

MERLIN.

D'un commis des Gabelles,

Qui, n'ayant pas trouvé ses profits assez grands,
A fait un petit vol de deux cents mille francs.
Qui pourroit de sa route avoir un sûr Mémoire,
Auroit, pour droit d'avis, mille louis pour boire.
(Il donne un papier à Oronte.)
Voyez.

ORONTE.

Mille louis? c'est un homme perdu!

MERLIN.

Plût à Dieu les avoir, et qu'il fût bien pendu!

ORONTE, *apercevant encore quelque chose dans la main de Merlin.*

Cela, qu'est-ce?

MERLIN.

Un portrait d'une jeune Duchesse,
Qui se fait distinguer par sa délicatesse.
Un pli qui, par hasard, est resté dans ses draps,
Lui semble un guet-à-pens pour lui meurtrir les bras.
Il n'est point de repas qui pour elle ait des charmes,
Si l'on met de travers l'écusson de ses armes:
Qui lui porte un bouillon trop doux ou trop salé,
D'auprès de sa personne est sûr d'être exilé;
Et même elle refuse, étant fort enrhumée,
De prendre un lavement lorsqu'il sent la fumée...
Mais, chut! un gentilhomme entre ici.

SCENE II.

M. MICHAUT, ORONTE, MERLIN.

M. MICHAUT.

SERVITEUR.
N'êtes-vous pas l'Auteur du Mercure ?

ORONTE.

Oui Monsieur....
(*A Merlin.*)
Laisse-nous.

(*Merlin sort.*)

SCENE III.

ORONTE, M. MICHAUT.

M. MICHAUT.

LE Mercure est une bonne chose !
On y trouve de tout, fable, histoire, vers, prose,
Sieges, combats, procès, mort, mariage, amour,
Nouvelles de Province, et nouvelles de Cour....
Jamais livre à mon gré ne fut plus nécessaire.

ORONTE.

Je suis ravi, Monsieur, qu'il ait l'heur de vous plaire.
Je ne le cele point, j'ai toujours souhaité

Les applaudissemens des gens de qualité.
Je ne puis exprimer le plaisir que je goûte....

M. MICHAUT.

Vous trouvez donc, Monsieur, que j'ai l'air grand ?

ORONTE.

Sans doute.
Vous êtes fort bien fait, on ne peut l'être mieux.

M. MICHAUT.

Pourriez-vous, en payant, me faire des ayeux ?

ORONTE.

Des ayeux ?

M. MICHAUT.

Ecoutez: je parle avec franchise.
J'aime depuis six mois une jeune marquise,
Belle, bien faite, noble, et, graces à mes soins,
Si j'ai beaucoup d'amour, elle n'en a pas moins.
Ses parens, dont le moindre est Baron, ou Vicomte,
Délicats sur l'honneur, sensibles à la honte,
Consultés tous ensemble, ont approuvé mes feux,
Pourvu que mes parens soient aussi nobles qu'eux;
Et je viens vous trouver pour ennoblir ma race.

ORONTE.

Moi, Monsieur? et comment voulez-vous que je fasse ?
A moins d'avoir un titre et solide et constant,
Puis-je....

M. MICHAUT.

Bon ! tous les jours vous en faites autant.
Tout vous devient possible, étant ce que vous êtes.
Vos Mercures sont pleins de nobles que vous faites,
De noms si biscornus, s'il faut dire cela,

Qu'on

Qu'on ne peut être noble & porter ces noms-là.
Ne me refusez pas ce que je vous demande ;
De toutes les rigueurs ce seroit la plus grande,
Et mon hymen rompu me feroit enrager.

ORONTE.

Je voudrois fort, Monsieur, vous pouvoir obliger.
Je puis à la noblesse ajouter quelque lustre,
Et rappeler de loin une famille illustre ;
Mais dans tous mes écrits, jamais aucun appas
Ne m'a fait ennoblir ce qui ne l'étoit pas.
N'entrevoyez-vous point dans toute votre race
De gloire ou de valeur quelque légere trace ?
Aucun de vos ayeux ne s'est-il signalé ?

M. MICHAUT.

Ma foi ! mon pere est mort sans m'en avoir parlé ;
Et de tous mes ayeux, puisqu'il ne faut rien taire,
Je n'en ai point connu par-delà mon grand-pere.

ORONTE.

Qu'étoit-il ? avoit-il quelque grade ?

M. MICHAUT.

Entre nous,
Feu mon grand-pere étoit Mousquetaire à genoux.

ORONTE.

Quelle charge est cela ?

M. MICHAUT.

C'est ce que le vulgaire,
En langage commun, appelle Apothicaire.

ORONTE.

Fi !

M. MICHAUT.

Dépend-il de nous d'être de qualité ?

Quand on m'a voulu faire, ai-je été consulté ?
Sans savoir ce qu'il fait, le hasard nous fait naître ;
Et ne demande point ce que nous voulons être.
Mon pere fut d'un cran plus noble que le sien ;
Il se fit Médecin, gagna beaucoup de bien,
N'eut que moi seul d'enfans, et, passant mon attente,
Me laissa par sa mort cinq mille écus de rente.
Comme Paris est grand, j'ai changé de quartier :
Je me fais par mes gens appeler Chevalier ;
La maison que j'occupe a beaucoup d'apparence,
Et personne à présent ne sait plus ma naissance.
Faites-moi Gentilhomme, il n'est rien plus aisé.

ORONTE.

Je voudrois le pouvoir, j'y serois disposé ;
Mais le Roi, qui peut tout, auroit peine à le faire.
Le pere Médecin, l'ayeul Apothicaire,
Le bisayeul peut-être encor moins que cela :
Qui diable seroit noble à descendre de là ?
Pour remplir vos desirs, il faut faire un prodige ;
Je ne puis.

M. MICHAUT.

Greffez-moi sur quelque vieille tige :
Cherchez quelque Maison dont le nom soit péri ;
Ajoutez une branche à quelque arbre pourri ;
Enfin, pour m'obliger, inventez quelque fable,
Et ce qui n'est pas vrai, rendez-le vraisemblable.
Un homme comme vous doit-il être en défaut ?

ORONTE.

Et comment, s'il vous plaît, vous nommez-vous ?

M. MICHAUT.

Michaut.

ORONTE.

Ce nom-là n'est point noble assurément.

M. MICHAUT.

Qu'importe?

ORONTE.

Michaut! un gentilhomme avoir nom de la sorte!
Cela ne se peut pas, vous dis-je.

M. MICHAUT.

Pourquoi non?
Croyez-vous qu'à la Cour chacun ait son vrai nom?
De tant de grands Seigneurs dont le mérite brille,
Combien ont abjuré le nom de leur famille!
Si les morts revenoient, ou d'en haut ou d'en bas,
Les peres et les fils ne se connoîtroient pas.
Le Seigneur d'une Terre un peu considérable,
En préfere le nom à son nom véritable;
Ce nom, de pere en fils, se perpétue à tort,
Et cinquante ans après on ne sait d'où l'on sort.
Je n'excroquerai point vos soins, ni vos paroles;
J'ai certain diamant de quatre-vingt pistoles....

ORONTE.

Je vous l'ai déja dit, Monsieur, aucun appas
Ne me fera jamais dire ce qui n'est pas.

M. MICHAUT.

Parbleu! tant pis pour vous d'être si formaliste:
Adieu. Je vais chercher un généalogiste,
Qui pour quelques louis que je lui donnerai,
Me fera sur le champ venir d'où je voudrai.

(*Il sort.*)

SCENE IV.

ORONTE, *seul.*

QUI jamais de noblesse a vu source moins pure ? (*)
» Médecin ! . . . .

SCENE V.

Mad. GUILLEMOT, ORONTE, JASMIN.

Madame GUILLEMOT.

EST-CE vous qui faites le Mercure,
» Monsieur ?

ORONTE.

Oui, Madame.

Madame GUILLEMOT.

Oui ? l'aveu m'en semble bon.

(*) » Tel est le foible, hélas ! de l'humaine nature :
» On veut sans mériter, un titre qu'on poursuit. . . .

Scene VII du second Acte.

MERLIN.

» Monsieur, voici Cécile... &c.

ORONTE.

» En avez-vous besoin, Madame ?

Madame GUILLEMOT.

Qui, moi ? Non.

» A moins d'être d'un goût insipide et malade,
» Peut-on s'accommoder d'une chose si fade ?

ORONTE.

» Ah ! ah ! voici d'un style un peu rude.

Madame GUILLEMOT.

Pour vous,

» Quelque rude qu'il soit, il est encor trop doux.

ORONTE.

» Je crois qu'avec raison vous êtes en colere ;
» Mais je ne sais par où je vous ai pu déplaire.
» Je m'examine en vain, et vous m'embarrassez.

Madame GUILLEMOT.

» Regardez mon habit, il vous en dit assez.
» Ne l'entendez-vous pas ?

ORONTE.

Non, je vous le confesse.

Madame GUILLEMOT.

» O Ciel ! que vous avez l'intelligence épaisse !
» Puisqu'il faut avec vous ne rien dissimuler,
» On dit que c'est de moi dont vous vouliez parler,
» Quand certaine bourgeoise, à qui la mode est douce,
» Pour être en cramoisi, fit défaire une housse.

ORONTE.

» De vous ?

Madame GUILLEMOT.

J'en défis une, et ne m'en cache pas.

» J'avois un lit fort ample et d'un beau taffetas :
» A force d'être large, il étoit incommode,
» Et le tapissier Bon le remit à la mode.
» Par les soins que je pris, j'eus de reste un rideau ;
» Le cramoisi régnant, j'en fis faire un manteau :
» Voilà la vérité comme elle est dans sa source ;
» Et non que mon mari m'ait refusé sa bourse.
» Pour le mot de bourgeoise, un peut trop répété,
» Les bourgeois de ma sorte ont de la qualité.
» Quand vous voudrez écrire ajustez mieux vos contes ;
» Et sachez que je suis Auditrice des Comptes.

ORONTE.

» Quand je fis cet article, il le faut avouer,
» Mon unique dessein étoit de me jouer :
» Je ne présumois pas, en contant cette fable,
» Quelle dût par vos soins devenir véritable.
» Loin de vous en blâmer, j'admire votre esprit,
» De trouver un manteau dans un rideau de lit ;
» Et j'ai quelque chagrin de voir que cela vienne
» De votre invention plutôt que de la mienne.
» Jamais dans ses desseins on n'a mieux réussi ;
» Vous êtes à la mode, et votre lit aussi.
» C'est un avantage...,

Madame GUILLEMOT.

Oui ; mais ce qui me courrouce ;
» On sait que mon habit est d'une vieille housse :
» Que ce soit par hasard, ou par malignité,
» Votre indiscret Mercure a dit la vérité.
» J'entends à chaque pas la basse bourgeoisie
» Qui me nomme, en raillant, la housse cramoisie ;

» Et par tout mon quartier la canaille se plaint
» Que je prends des couleurs qui font sortir le teint.
» Il est vrai, le gros rouge est une couleur sombre
» Qui détache le clair par le secours de l'ombre.
» Qu'on en ait un manteau, sans ornemens dessus,
» Pour peu que l'on soit blanche, on le paroît bien plus ?
» C'est un fard innocent, sans pommade, ni drogue ;
» Et voilà la raison qui l'a tant mis en vogue.

ORONTE.

» Redites-moi, de grace, un certain mot choisi,
» Qui vous est échappé, pour dire cramoisi ?

Madame GUILLEMOT.

» Du gros rouge.

ORONTE.

A mon sens, il a beaucoup de grace ;
» Jamais le mot de gros ne fut mieux à sa place ;
» Il charme.

Madame GUILLEMOT.

Il m'est venu sans affectation.

ORONTE.

» Votre esprit est fertile en belle invention.
» J'ai de votre mérite une idée assez haute
» Pour me faire un plaisir de réparer ma faute.
(*A Jasmin.*)
» Le nom de Madame est ?

Madame GUILLEMOT, *à Jasmin.*

Parlez donc, petit sot !

JASMIN.

» Monsieur, Madame a nom, Madame Guillemot.

ORONTE.

» C'est assez : vous verrez dans le premier Mercure
» Que j'aurai de la housse adouci l'aventure.
» Si le mot de bourgeoise aigrit votre courroux,
» Je mettrai tout au long, par estime pour vous,
» En bon Historien, qui ne fait point de contes,
» Madame Guillemot, Auditrice des Comptes.

Madame GUILLEMOT.

» Y ferez-vous entrer mon éloge ?

ORONTE.

Oui, vraiment.

Madame GUILLEMOT.

» Louez-moi, je vous prie, imperceptiblement.
» J'ai pour la flatterie une haine invincible :
» Si louer sans flatter vous paroît impossible,
» J'aime mieux vous donner, si vous le souhaitez,
» Un mémoire où seront mes bonnes qualités.
» J'ai de la modestie, et me rendrai justice.

(*Voyant qu'Oronte la veut reconduire.*)

» Adieu.... Ne bougez.

ORONTE, *insistant.*

Moi, Madame l'Auditrice !

Madame GUILLEMOT.

» De grace !...

ORONTE.

Je prétends, pour finir tous débats,
» Jusqu'à votre carosse accompagner vos pas.

Madame GUILLEMOT, *à Jasmin.*

» Voyez si mon carosse est venu me reprendre.

(*A Oronte.*)

» J'avois quelques parens qu'il est allé descendre.

(*A Jasmin.*)
» Voyez donc promptement si Lafleur est là-bas,
» Mon cocher.

JASMIN.

Je suis sûr de ne le trouver pas,
» Madame.

Madame GUILLEMOT.

Le fripon craint d'aller dans la rue.
» Si je vous !....

JASMIN.

C'est à pied que vous êtes venue.

Madame GUILLEMOT.

(*A Oronte, l'engageant à rester.*)
» Ah, coquin !.... Ne bougez, pour raison.

ORONTE.

J'obéis.

Madame GUILLEMOT, *à Jasmin, en s'en allant.*
» Oh ! vous aurez le fouet en entrant au logis,
» Petit gueux !

JASMIN.

Qu'ai-je fait ?

Madame GUILLEMOT.

Comment ! petite rosse !
» Sans vous, on auroit cru que j'avois un carosse.
» Je vous ferai sentir ce que pesent mes coups !

JASMIN.

» Dame ! je ne sais pas si bien mentir que vous.
(*Madame Guillemot et Jasmin sortent.*)

SCENE VI.

ORONTE, *seul.*

» MADAME l'Auditrice est enfin apaisée.
» La louange à propos rend toute chose aisée. . . .
» Allons fermer la porte, et jusqu'après dîné,
» Passons quelques momens sans être importuné.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ORONTE, MERLIN.

MERLIN.

(*On heurte rudement à la porte.*)

» QUI diable est l'animal qui heurte de la sorte

ORONTE.

» Ouvre, sans hésiter, et l'une et l'autre porte.

MERLIN.

(*On redouble.*)

» Je voudrois qu'en heurtant il se rompît les bras.

SCENE II.

LISETTE, MERLIN, ORONTE.

LISETTE.

» EST-CE ici le logis de Monsieur Licidas?

MERLIN, *à Oronte.*

» Ah! Monsieur, c'est Lisette, ou bien j'ai la berlue.

ORONTE, *à Lisette.*

» Lisette, quel bonheur? viens que je te salue.

(*Il l'embrasse.*)

» Comment te portes-tu, ma pauvre enfant?

LISETTE.

Fort bien,

» Monsieur?

MERLIN, *voulant l'embrasser aussi, et en étant repoussé.*

Je suis ravi.... Comment! je n'aurai rien?

» Tu reviendras des champs sans me baiser?

LISETTE.

Ta bouche

» Doit avoir du respect pour ce que Monsieur touche.

MERLIN.

» Patience! à ton tour tu verras ma fierté!

ORONTE, *à Lisette.*

» Cécile est revenue en parfaite santé?

» Pour elle mon ardeur va jusques à l'extrême.

LISETTE.

» Et la sienne pour vous est presque tout de même.
» Monsieur de Boisluisant, qui brûle de vous voir,
» L'a déja disposée à faire son devoir.
» On ne voit rien d'égal, c'est moi qui vous le jure,
» A son entêtement pour l'Auteur du Mercure:
» S'il peut l'avoir pour gendre, il sera trop content;
» Le fils d'un Duc et Pair ne lui plairoit pas tant.
» Il ne voit qu'en lui seul un mérite qui brille,
» Et tout autre lui semble indigne de sa fille.
» Il va dans un moment vous l'amener ici.
» Cécile de frayeur en a le cœur transi:
» Elle craint, et sa crainte est assez raisonnable,

» Qu'elle

» Qu'elle ne soit offerte à l'Auteur véritable ?
» Et de Monsieur son pere ayant loué le choix,
» Pour oser se dédire elle eût manqué de voix.
» Pour détourner un coup à ses vœux si contraire,
» J'ai cherché ce logis de Libraire en Libraire.
» Enfin, Monsieur Blageard, qu'on a fait à dessein
» Trop petit pour un homme et trop grand pour un nain,
» Avec civilité m'en a donné l'adresse;
» Et par le zele ardent que j'ai pour ma maître,
» A vous trouver chez vous n'ayant pas réussi,
» Je me suis hasardée à venir jusqu'ici.
» Avant qu'à vous y voir elle-même s'expose,
» Apprenez-moi, Monsieur, comment va toute chose?

ORONTE.

» Tout va comme Cécile à peu-près l'a voulu:
» De ce logis entier je suis maître absolu.
» La plus tendre amitié qu'inspire la nature,
» M'unit étroitement à l'Auteur du Mercure:
» Nous portons même nom, avons mêmes ayeux,
» Et son pere et le mien étoient freres.

LISETTE.

Tant mieux.

» Pour faire le contrat qui vous est nécessaire,
» A point nommé, Monsieur, il falloit un faussaire,
» Un Notaire fripon, prêt à prévariquer.
» Je sais bien qu'à Paris vous n'en pouviez manquer:
» En payant largement, sans autre inquiétude,
» On rencontre son fait en bien plus d'une Étude;
» Mais du gendre qu'on cherche ayant le même nom,
» De votre tricherie on n'aura nul soupçon.

» Ce qui peut mettre obstacle au bien qu'on vous destine,
» C'est que pour un Auteur, vous avez bonne mine :
» Cette grande perruque, et ce linge et ce point,
» Avec le nom d'Auteur ne sympatisent point.
» J'en vois par-ci, par-là ; mais ils ont tous l'air mince ;
» Et sous cet équipage on vous croiroit un Prince.
» Par là votre dessein peut-être divulgué.
» Songez....

ORONTE.

Je représente un Auteur distingué :
» A qui, de compte fait, le débit de ses Livres
» Rapporte tous les ans plus de dix mille livres.

LISETTE.

» Vous ne me dites pas que je m'arrête trop.
» Pour regagner le tems je m'en vais au galop.
» Encore une parole, et puis adieu. Cécile,
» Comme je vous ai dit, n'a pas l'esprit tranquille ;
» Et, pour chagrin nouveau, ce matin d'un billet,
» Ayant incognito chargé votre valet,
» Elle a craint qu'en chemin il ne prêtât l'oreille
» A qui le convîroit d'aller boire bouteille,
» Et qu'après le repas il ne fût assez sot
» Pour offrir un quadruple à payer son écot.
» Celui qu'il croit avoir, et dont l'appât le touche,
» Quoique marqué de même, est une boîte à mouche :
» Elle enferme un billet, à l'aide du ressort.

MERLIN.

» Monsieur qui l'a reçu, m'en a payé le port.
» Tu peux lui demander si je ments?

ORONTE.

Non, sans doute;
» Mais je l'ai mal payé, quelque prix qu'il me coûte.
» De la part de Cécile un billet m'est si doux....

LISETTE.

» Il suffit que le sien soit venu jusqu'à vous.
» Dans le cœur inquiet de ma jeune maîtresse
» Je vais diligemment reporter l'alégresse,
» En dissiper la crainte, y remettre l'espoir
» Et flatter son amour du plaisir de vous voir.
» Du feu dont vous brûlez rendez-vous bien le maître ;
„ Gardez qu'il ne paroisse en la voyant paroître.
„ Monsieur de Boisluisant, le beau-pere futur,
„ A toujours l'œil au guet, et n'a pas l'esprit dur.
„ Profitez de l'avis que mon zele vous donne.

(*A Merlin.*)

„ Adieu Monsieur.... Adieu Monsieur Merlin.

MERLIN.

Friponne !
„ Tu m'as fait un affront dont il te souviendra !

LISETTE.

„ A la premiere vue on le réparera :
„ Prends courage.

(*Elle sort.*)

SCENE III.

ORONTE, MERLIN.

ORONTE.

TU vois, comme elle agit de tête.
» Ne la trouves-tu pas jolie, aimable, honnête ?

MERLIN.

» Assurément.

ORONTE.

Veux-tu l'épouser ?

MERLIN.

Non, Monsieur.
» Vous prétendriez sur elle avoir droit de Seigneur,
» Droit de dîme.

ORONTE.

Es-tu fou ?

MERLIN.

Cela n'est point folie,
» Un valet marié dont la femme est jolie,
» Et de qui le patron est bâti comme vous,
» A de justes raisons de paroître jaloux.
» Je connois plus d'un sot, que je ne veux point suivre.

SCENE IV.

LONGUEMAIN, ORONTE, MERLIN.

LONGUEMAIN.

» N'EST-ce pas vous, Monsieur, qui faites ce beau Livre,
» Qui n'est pas plutôt vieux qu'il redevient nouveau,
» Le Mercure?

ORONTE.

Je n'ose avouer qu'il soit beau;
» Mais tel qu'il est, Monsieur, oui, c'est moi.

LONGUEMAIN.

Je vous jure
» Que par toute la France on chérit le Mercure.
» A Tours, il faut savoir quelle estime on en fait.

ORONTE.

» Passons. Que vous plait-il?

LONGUEMAIN.

Vous parler en secret;
» J'ai mes raisons.

ORONTE, *à Merlin.*

Va-t-en.

(*Merlin sort.*)

SCENE V.

ORONTE, LONGUEMAIN.

LONGUEMAIN.

AVANT que je me nommé,
» Je crois en vous, Monsieur, trouver un honnête-homme ?

ORONTE.

» Si vous m'estimez tel, quoi que vous me disiez,
» Vous ne trouverez point que vous vous abusiez.
» Croyez-en ma parole, et n'ayez aucun doute.

LONGUEMAIN.

» Etes-vous assuré que personne n'écoute ?

ORONTE.

» Parlez sans vous contraindre, et n'appréhendez rien.

LONGUEMAIN.

» Pour vivre en honnête homme il faut avoir du bien.
» La vertu toute nue autrefois étoit belle,
» Mais le vice à son aise est aujourd'hui plus qu'elle;
» Et de quelques talens dont on soit revêtu,
» On ne fait point fortune avec trop de vertu.
» Cela posé, j'ai cru pouvoir tout me permettre,
» Dans les divers états où l'on m'a voulu mettre.
» Dès mes plus jeunes ans, dans mes plus bas emplois,
» J'ai toujours eu le soin d'étendre un peu mes doigts.
» Cette inclination augmentant avec l'âge,

» Dans des postes meilleurs je prenois davantage ;
» Mais tous ces petits gains, par leurs foibles appas,
» En flattant mes desirs ne les remplissoient pas.
» Si bien que tout d'un coup, l'occurrence étant belle,
» De deux cents mille francs j'ai fraudé la gabelle,
» Et vous m'obligeriez, après ce beau coup là,
» De donner dans le monde un bon tour à cela.
» Quand on a comme vous une plume si bonne....

ORONTE.

» Et quel diable de tour voulez-vous que j'y donne ?
» Après un vol si grand....

LONGUEMAIN.

Comment ! vol ? parlez mieux
» Et ne vous servez point de ce terme odieux.
» Tant pour vous que pour moi mettez-vous dans la tête
» Que frauder la gabelle est un mot plus honnête.
» C'est me déshonorer qu'employer de tels mots.

ORONTE.

» Vous vous piquez d'honneur un peu mal à propos.
» Si ce mot vous fait honte et vous semble un outrage,
» L'action qui le cause en fait bien davantage.
» Un homme tel que vous en est assez instruit.

LONGUEMAIN.

» Quel grand mal ai-je fait pour tant faire de bruit ?

ORONTE.

» Quel grand mal ? Trouvez-vous qu'il soit petit ?

LONGUEMAIN.

Sans doute,

» Ce n'est au pis aller que faire banqueroute.
» Combien d'autres l'ont faite, et qui n'ont pas péri?

ORONTE.

» Et comptez-vous pour rien l'affront du Pilori?

LONGUEMAIN.

» L'affront du Pilori me paroît quelque chose:
» Je plains ceux qu'en spectacle en ce lieu l'on expose;
» Mais combien en voit-on, banqueroutiers parfaits,
» Vivre du revenu des crimes qu'ils ont faits!
» Pour un à qui l'on fait ces injures atroces,
» Plus de dix à Paris, ont deux ou trois carosses.
» Qu'un homme ait de bien clair jusqu'à cent mille écus,
» On lui prête sans peine un million et plus:
» Chacun, ouvrant sa bourse, à sa moindre requête,
» Lui jette avec plaisir son argent à la tête;
» Et quand ses créanciers redemandent leur bien,
» L'emprunteur infidele abandonnant le sien,
» A la face des loix fait un vol manifeste,
» Et pour cent mille écus un million lui reste.

ORONTE.

» Les gens que vous citez, dont vous suivez le train,
» Sont l'exécration de tout le genre humain.
» Les affronts qu'on leur fait ont de si justes causes....

LONGUEMAIN.

» Trois carosses roulans rajustent bien des choses.
» Et sept cents mille francs pour trahir son devoir,
» C'est vendre son honneur tout ce qu'il peut valoir.
» Avec ce que j'ai pris comparez cette somme,
» Vous verrez que j'en use en bien plus galant homme.

» Pour Messieurs les Fermiers, qui font des gains si grands,
» Qu'est-ce, de bonne foi! que deux cents mille francs ?
» Gros Seigneurs comme ils sont ont-ils lieu de se plaindre ?
» A rien de plus modique, ai-je pu me restraindre?
» Et de vuider ma caisse avant fait un serment,
» Pouvois-je en conscience en user autrement ?
» Mettez-vous en ma place, et pesez bien....

ORONTE.

De grace!
» Ne me proposez point cette odieuse place.
» Quel secours de ce crime osez vous espérer ?
» Vous vous êtes fait riche, et n'osez vous montrer.
» De vos meilleurs amis vous craignez la présence:
» Vous étiez plus heureux avec plus d'indigence;
» Vous marchiez librement, sans peur d'être arrêté,
» Et vous avez perdu jusqu'à la liberté.

LONGUEMAIN.

» Je sais un sûr moyen de me la faire rendre.

ORONTE.

» Quel moyen ?

LONGUEMAIN.

Ecoutez, et vous l'allez apprendre:
» C'est l'unique sujet qui m'amene en ce lieu.
» De deux extrémités j'ai choisi le milieu :
» De l'argent qu'on a pris fait de la peine à rendre;
» Mais on souffre encor plus quand on se laisse pendre!
» Ainsi, soit par foiblesse, ou par bonne amitié,
» Des deux cents mille francs je rendrai la moitié.

» Ce sont cent mille francs que je perds; mais qu'y faire ?
» J'aime, quand je le puis, à conclure une affaire.
» Les Fermiers généraux, voyant ma bonne foi,
» Me pourront confier quelque meilleur emploi.
» C'est ce qu'avec grand art, comme par bonté pure,
» Il faut insinuer dans le premier Mercure.
» Si je suis par vos soins à l'abri de la hart,
» Du butin que j'ai fait vous aurez votre part,
» Et cent louis....

ORONTE.

Monsieur, en m'offrant cette somme,
» Vous oubliez, je crois, que je suis honnête-homme?
» Et si je l'étois moins que je ne le prétends,
» Vous passeriez peut-être assez mal votre tems.
» Vous offrez cent louis pour vous faire un asyle,
» Et qui vous feroit prendre est sûr d'en gagner mille :
» On les donne, on vous cherche; il n'est rien plus certain,
» Et vous vous appellez Monsieur de Longuemain.
» C'est un sensible appât qu'une somme si forte;
» Je n'ai pour la gagner qu'à fermer cette porte....
» Mais allez, sauvez-vous, et ne m'apprenez pas
» En quel lieu le destin va conduire vos pas.
» Que sais-je si demain j'aurois encor la force
» De pouvoir résister à cette douce amorce.
» Rien ne peut vous sauver, si l'on vous pousse à bout.
» Pour vous mettre en repos restituez le tout.
» Mais il faut vous hâter. Si vous vous laissiez prendre,

» Il ne seroit plus tems de s'offrir à tout rendre :
» On vous y forceroit, et vous seriez pendu.

LONGUEMAIN.

» Ne me pendrois-je pas si j'avois tout rendu ?
» Un bien de ses ayeux qu'un héritage amène,
» Comme il vient sans travail, peut se perdre sans peine ;
» Mais un bien étranger, que le plus grand bonheur
» Ne peut faire acquérir qu'aux dépens de l'honneur,
» Un bien qui m'a coûté plus de soins et d'alarmes
» Qu'à mes yeux éblouis il n'étaloit de charmes ;
» Enfin, pour expliquer la chose comme elle est,
» Un bien que j'ai volé, puisque ce mot vous plaît,
» Quand tout est essuyé me parler de tout rendre,
» C'est un pire destin que de se laisser pendre.
» Je renonce au secours d'un tel médiateur,
» Et suis de vos conseils très-humble serviteur.
» S'il faut être pendu ce n'est pas une affaire.

(*Il sort.*)

SCENE VI.

ORONTE, *seul.*

» CE Monsieur le Commis a l'air patibulaire ;
» Si je ne suis trompé sa mort fera du bruit.

SCENE VII.

MERLIN, ORONTE.

MERLIN.

Monsieur, voici Cécile, et tout ce qui s'ensuit;
Pere, fille, soubrette et laquais vont paroître.

ORONTE.

Suis-je bien ?.... Ma perruque....

MERLIN.

On ne sauroit mieux être.

Ils entrent.

SCENE VIII.

M. DE BOISLUISANT, CÉCILE, LISETTE, ORONTE, MERLIN.

M. DE BOISLUISANT.

Mon abord sans doute vous surprend?
De vos admirateurs vous voyez le plus grand.
« Le bonheur de vous voir, dont j'ai l'ame ravie,
» Est pour moi le plus doux que j'aie eu de ma vie:
» Avant que de mourir je bornois mon espoir
» Au sensible plaisir que je trouve à vous voir.
Souffrez que je vous aime et que je vous embrasse!

ORONTE.

ORONTE.

Monsieur, avec respect je reçois cette grace.
De cet excès d'honneur tout mon cœur pénétré....

M. DE BOISLUISANT.

Quel mérite plus grand s'est jamais rencontré ?
« Avant que vous fussiez, quelles rapides plumes
» Enfantoient tous les ans jusqu'à seize volumes ?
» Au moindre événement qui fait un peu de bruit,
» Votre fécondité va jusques à dix-huit....
(*A Cécile.*)
Ah ! ma fille....

ORONTE.

Est-ce là Madame votre fille,
En qui tant de beauté, tant de sagesse brille ?

M. DE BOISLUISANT.

Oui, Monsieur.

ORONTE.

Accordez à mon empressement
L'honneur de saluer un objet si charmant.
(*Il salue Cécile et l'embrasse ; et dans le même tems Merlin embrasse aussi Lisette.*)
« Madame, pardonnez si j'ai l'ame interdite.
» C'est un charme pour moi qu'une telle visite;
» Et du langage humain les termes impuissans,
» Ne peuvent exprimer les transports que je sens.
Que je suis redevable à Monsieur votre pere !

CÉCILE.

Votre joie à nous voir me paroît si sincere
Que je répondrois mal à cet accueil si doux,
Si je vous témoignois en avoir moins que vous.

Quelque estime pour vous que mon pere ait conçue,
Je vois avec plaisir qu'elle vous est bien due ;
Et, comme son exemple a sur moi tout pouvoir,
Plus j'en montre à mon tour, mieux je fais mon devoir.

SCENE IX.

BONIFACE, ORONTE, M. DE BOISLUISANT, CÉCILE, LISETTE, MERLIN.

BONIFACE.

Qui de vous, s'il vous plaît, est l'Auteur du Mercure?

ORONTE, *à part.*

Qui diable amene ici cette sotte figure?
(*Haut, à Boniface.*)
Que voulez-vous?

M. DE BOISLUISANT, *à Oronte.*

Adieu; tantôt nous reviendrons.

ORONTE, *à M. de Boisluisant.*

Non, Monsieur.

BONIFACE.

Pardonnez, si je vous interromps.

ORONTE, *à Boniface.*

Voulez-vous quelque chose?

BONIFACE.

Oui, Monsieur.

ORONTE.

Parlez vîte,
De grace!

BONIFACE.

J'aime mieux différer ma visite
Que d'avoir le malheur de vous être importun,
Et de ne choisir pas un moment opportun.

ORONTE, *à M. de Boisluisant.*

Monsieur, vous voulez bien me donner la licence....

M. DE BOISLUISANT.

Vous m'obligerez.

ORONTE, *à Boniface.*

Qu'est-ce ?

BONIFACE.

Un avis d'importance,
Qui doit enjoliver votre Mercure.

ORONTE.

Eh ! bien,
Dites-moi ce que c'est ?

BONIFACE

Ce que c'est ? c'est un bien,
Mais d'une utilité si grande, si féconde
Qu'on vous en saura gré jusques dans l'autre monde.
C'est un bien, grace au Ciel, et grace à mes efforts,
Honorable aux vivans, et plus encore aux morts.

ORONTE.

Ne perdons point de tems, Monsieur; que faut-il faire ?
Parlez.

BONIFACE.

Monsieur Blageard, dont je suis le confrere,
M'avoit promis, Monsieur, de vous faire un récit
Du dessein qui m'amene.

ORONTE.

Il ne m'en a rien dit.

BONIFACE.

Qu'il doit être content d'avoir votre pratique !
On ne déserte point son heureuse boutique :
Du matin jusqu'au soir il ne voit qu'acheteurs.
Vous n'êtes point maudit, comme certains Auteurs,
Qui feroient beaucoup mieux de ne jamais rien faire
Que de mettre à l'aumône un malheureux Libraire.
Un Livre *in-folio* m'a mis à l'hôpital.

ORONTE.

Pour vous dédommager d'un Livre qui va mal,
Que puis-je ?

BONIFACE.

Vous savez qu'il faut que chacun meure ?
On le voit tous les jours, on l'éprouve à toute heure ;
Et jusques à ce jour on n'a pu découvrir
D'infaillible moyen pour ne jamais mourir.

ORONTE.

Et ce qu'on n'a point fait prétendez-vous le faire ?

M. DE BOISLUISANT.

Le secret seroit beau !

BONIFACE.

Non, Monsieur ; au contraire,
Je serois bien fâché que l'on ne mourût pas :
Je ne puis être heureux qu'à force de trépas.
Mais, Monsieur, jusqu'ici les billets nécessaires
Pour inviter le monde aux convois mortuaires
Ont été si mal faits qu'on souffroit à les voir ;
Et, pour le bien public, j'ai tâché d'y pourvoir ;

J'ai fait graver exprès, avec des soins extrêmes,
De petits ornemens, de devises, d'emblêmes,
Pour égayer la vue et servir d'agrémens
Aux billets destinés pour les enterremens.
Vous jugez bien, Monsieur, qu'embellis de la sorte
Ils feront plus d'honneur à la personne morte,
Et que les curieux, amateurs des beaux arts,
Au convoi de son corps viendront de toutes parts.
A l'égard des vivans, dont l'orgueil est si vaste
Qu'en escortant la mort ils demandent du faste,
Tout le long d'une rue il seront trop heureux
De traîner à leur suite un cortége nombreux.

CÉCILE.

Cet avis est fort beau !

ORONTE.

Mais sur-tout fort utile.

BONIFACE.

Je vendrai ces billets trois louis d'or le mille;
Et si l'année est bonne, et fertile en trépas,
Je crois gagner assez pour ne me plaindre pas.
La grace que j'espere, et qui m'est importante,
C'est un peu de secours d'une plume savante;
Et la vôtre aujourd'hui, par son invention,
Met ce que bon lui semble en réputation.
Pour être dans le monde illustre à juste titre,
Il faut dans le Mercure occuper un chapitre.
Vous dispensez la gloire; et si votre bonté
Vouloit de mes billets montrer l'utilité,
Il vaudroit mieux, Monsieur, dans le premier Mercure
Retrancher quelque fable, ou bien quelque aventure;

Et dans un long article avertir les défunts
De ne plus se servir de billets si communs;
Leur bien représenter qu'il y va de leur gloire,
Qu'on revit dans les miens mieux que dans une histoire;
Le prouver par raisons, et leur faire espérer
Qu'ils auront du plaisir à se faire enterrer.
Vous voyez bien, Monsieur, que rien n'est plus facile?

ORONTE.

Je vous l'ai déja dit, cet avis est utile.
Pour le faire valoir je n'épargnerai rien.
Dites-moi votre nom.

BONIFACE.

Boniface Chrétien,
Depuis plus de vingt ans Imprimeur et Libraire;
Et je tiens ma boutique auprès de Saint-Hilaire.
Vous en souviendrez-vous, Monsieur?

ORONTE.

Assurément!

BONIFACE.

Votre tems vous est cher jusqu'au moindre moment;
Le public est lésé quand on vous importune.
Adieu. Ménagez-moi ma petite fortune:
Je ne vous parle point de mon remercîment;
Je ferai mon devoir, n'en doutez nullement.

(*En montrant M. de Boisluisant.*)

Si Monsieur vous est joint de sang ou d'alliance,
Il peut hâter l'effet de ma reconnoissance.

ORONTE.

Comment?

BONIFACE.

Vous voyez bien qu'il ne peut aller loin :
Il va de mes billets avoir bientôt besoin ;
Et j'aurois un plaisir, que je puis dire extrême,
De pouvoir pour Monsieur les imprimer moi-même.
A tel prix qu'il voudroit, il auroit les meilleurs,
Et s'il perdoit la vie il gagneroit d'ailleurs.
Je m'oblige, de plus, lorsque vous rendrez l'ame,
De les fournir gratis pour vous et pour Madame.
Mourez quand vous voudrez, et comptez là-dessus.

(*Il sort.*)

SCENE X.

ORONTE, M. DE BOISLUISANT, CÉCILE, LISETTE, MERLIN.

ORONTE, *à M. de Boisluisant.*

Des sottises d'un fat vous me voyez confus !
Victime du public, le Mercure m'expose
A la nécessité d'écouter toute chose.
Mais, pour nous dérober aux surprises des sots,
Dans mon appartement nous serions en repos.
Entrons. D'être debout à la fin on se lasse.

M. DE BOISLUISANT.

C'est vous incommoder.

ORONTE.

Non, c'est me faire grace.

(*A Cécile.*)

Ne la différez point.... Entrez, Madame.

M. DE BOISLUISANT.

Entrons.

D'un dessein que j'ai fait nous nous entretiendrons.

ORONTE, *bas, à Merlin.*

» Merlin, voilà ma bourse, et je connois ton zele.
» Donne-m'en, je te prie, une preuve nouvelle.
» Deux ou trois confiseurs sont mes proches voisins,
» De ce qu'ils ont de bon fais emplir deux bassins.

(*M. de Boisluisant, Oronte, Cécile et Lisette sortent.*)

SCENE XI.

MERLIN, *seul.*

» A MONTRER mes talens l'occasion est belle;
» Savoir ferrer la mule est un art où j'excelle.
» Secrétaire bannal, je m'en vais essayer,
» Puisqu'il me met en œuvre, à m'en faire payer.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

M. DE BOISLUISANT, ORONTE.

M. DE BOISLUISANT.

Oui, Monsieur, c'est sans fard qu'avec vous je
m'explique,
Il n'est rien de plus propre et de plus magnifique :
Je connois quatre Ducs et plus de vingt Marquis,
Qui n'ont pas à mon gré des meubles plus exquis.
» Je n'ai vu que miroirs, que pendules, que lustres,
» Que tableaux, mis au jour par des peintres illustres;
» Et ce qui m'a surpris, une collation,
» Où la délicatesse et la profusion....

ORONTE.

» Eh! de grace, Monsieur, un peu plus d'indulgence
» J'ai sans doute abusé de votre complaisance :
» Je vous en fais excuse, et vous conjure....

M. DE BOISLUISANT.

Eh! bien,
» Puisque vous le voulez, je n'en dirai plus rien.
Disons un mot ou deux sur un autre matiere.
Je vous ai là dedans ouvert mon ame entiere.

Vous savez le penchant qui m'entraîne vers vous?
Et ma fille, en un mot, n'est plus si près de nous.
» Peut-être que contraint par l'aspect de Cécile,
» Un refus à ses yeux vous sembloit difficile:
» Pendant que votre aveu peut être rétracté,
» Ne vous contraignez point, parlez en liberté;
Dites-moi franchement si votre cœur chancelle?

ORONTE.

Tout ce qu'on peut sentir mon cœur le sent pour elle.
Charmé de vos bontés, comme de ses attraits,
A vous plaire, à l'aimer je borne mes souhaits;
Et quoique mon amour ne fasse que de naître,
Il est dans un état à ne pouvoir plus croître,
Puisqu'à me rendre heureux vous vous intéressez,
Je vous donne ma foi que jamais....

M. DE BOISLUISANT.

C'est assez.
Vous pouvez librement entretenir Cécile,
Pendant une heure ou deux que je vais par la ville.
» J'aime mieux la laisser à vos soins obligeans
» Qu'en un hôtel garni, rempli de mille gens.
» Pénétrez si pour vous elle aura le cœur tendre;
» Quand j'aurai fait mon tour je viendrai la reprendre.
Adieu. Si vous m'aimez, traitez-moi sans façon.
(*Il sort.*)

SCENE II.

LISETTE, CÉCILE, ORONTE.

LISETTE, *à Oronte, en entr'ouvrant la porte.*

MONSIEUR de Boisluisant est-il dehors ?

ORONTE.

Oui.

LISETTE.

Bon !

(*A Cécile.*)

Il est sorti, Madame, avancez.

ORONTE.

Ah ! Madame,
Je puis donc à la fin vous parler de ma flamme;
Je puis, dans les transports dont je suis animé,
M'expliquer, sans contrainte, aux yeux qui m'ont charmé.
Mon aimable Cécile !

CÉCILE.

Eh ! bien, mon cher Oronte !

ORONTE.

M'aimez-vous toujours ?

CÉCILE.

Oui, j'en fais l'aveu, sans honte.
Si j'ai quelque chagrin dans cet heureux instant,
C'est d'abuser mon pere, et de lui devoir tant.

Prévenu, comme il est, pour l'Auteur du Mercure,
Nous pardonnera-t-il cette douce imposture ?
Je crains. . . .

LISETTE.

A cela près, hâtez le *conjungo*.
Tous deux jeunes, bien faits, vous vivrez à gogo.
Qu'est-ce que votre pere, après tout, pourra dire?
N'êtes-vous pas soumise à tout ce qu'il desire ?
» C'est lui qui dans ce lieu vient de vous amener ;
» A Monsieur, qu'il y trouve, il prétend vous donner:
» Loin de blâmer son choix, vous en êtes contente,
» Et vous topez à tout, en fille obéissante.
Etes-vous obligée à savoir si Monsieur
Est Auteur véritable, ou bien façon d'Auteur ?
Vous soupçonnera-t-il d'être d'intelligence ?

CÉCILE.

Oronte là-dessus ne dit point ce qu'il pense ?

ORONTE.

Je pensois être aimé plus que je ne le suis,
Madame.

CÉCILE.

Je vous aime autant que je le puis :
Vous n'en pouvez douter, sans me faire un outrage ;
Et comment feroit-on pour aimer davantage ?

ORONTE.

Eh ! bien si vous m'aimez, n'appréhendez plus rien :
Le reste me regarde, et j'en sortirai bien.
Qui n'eût pas accepté, comme je viens de faire,
L'inestimable bien que m'offre votre pere ?
Falloit-il renoncer à vos divins appas,

Parce

Parce qu'il me croyoit ce que je ne suis pas ?
Et lorsqu'il sera tems que je le désabuse,
N'êtes-vous pas, Madame, une assez belle excuse ?
Reposez-vous sur moi de tout l'événement.

LISETTE.

J'entends monter quelqu'un : parlez plus doucement.

CÉCILE.

Une Dame paroît, dont j'admire la mine :
Elle a grand air !

SCENE III.

CLAIRE, ORONTE, CÉCILE, LISETTE.

ORONTE.

C'EST vous, ma charmante cousine ?
A quand la nôce ?

CLAIRE.

A quand ? Tout est rompu.

ORONTE.

Comment ?

CLAIRE.

Peut-on se marier quand on n'a plus d'amant ?

ORONTE.

Parlez-moi sans énigme ; êtes-vous mariée ?
Répondez.

CLAIRE.

Non, vous dis-je, on m'a répudiée.
Je viens en avertir mon cousin Licidas.

ORONTE.

Vous aurez le chagrin de ne le trouver pas.
Il est à Saint-Germain, pour quelques jours, peut-être,
Et de tout son logis il m'a laissé le maître.
Voyez, en son absence, à quoi je vous suis bon :
J'aurai le même zele, ayant le même nom ;

(Lui montrant Cécile.)

Et cette Dame enfin, que j'estime et respecte,
Ne doit ni vous gêner, ni vous être suspecte :
Elle entre comme moi dans tous vos intérêts.
J'en suis sûr.

CLAIRE.

Mon cousin, je n'ai point de secrets.
On m'avoit accordée à Monsieur de Lamotte :
Il en est de moins fous que je crois qu'on garrote.
» Dénué de cervelle, il fait l'esprit profond,
» Ne s'habille jamais comme les autres font ;
» Et, pour tout dire enfin, il semble qu'il se pique
» D'être dans son espece un animal unique.
Mais comme il est fort riche, et que j'ai peu de bien,
On lui promit ma foi sans que j'en susse rien.
La semaine passée, avec une compagne,
Je fus voir au Plessis sa maison de Campagne :
Je fis pour l'obliger cette débauche-là,
Et ce fut de son mieux qu'il nous y régala.
Comme jeudi dernier j'étois un peu malade,
Seul mon bourru d'amant fut à la promenade :
Je ne sais si c'est là qu'on m'a volé son cœur ;
Mais quand il en revint, je le trouvai rêveur.
Le soir, en confidence, il me dit que son âge

N'étoit plus gueres propre au joug du mariage,
Qu'il avoit cinquante ans, et qu'avec un vieillard
L'hymen de ses plaisirs me feroit peu de part.
Le lendemain matin, sans garder de mesure,
Il revint brusquement me parler de rupture;
Moi, pour le mépriser comme il me méprisoit,
J'acceptai sur le champ ce qu'il me proposoit:
Voilà ce que je sais, sans en savoir la cause.

CÉCILE.

Perdre un pareil amant, c'est perdre peu de chose.

LISETTE.

Belle, bien faite, jeune, et sans aucun défaut,
Un homme à cinquante ans n'est pas ce qu'il vous faut.
Qu'en feriez-vous? A vingt la ressource est plus grande.

CLAIRE.

Il m'a fait un présent, qu'il faut que je lui rende.

ORONTE.

Puisqu'il rompt sans sujet, je n'en suis pas d'avis.
Et de combien est-il?

CLAIRE.

De deux mille louis.

ORONTE.

Il vous les a donnés?

CLAIRE.

A moi-même en personne.

ORONTE.

Le bien le mieux acquis est celui que l'on donne.
Ils sont à vous.

LISETTE.

Pour moi, je ne les rendrois pas.

CLAIRE.

Il va, je crois monter, je l'ai laissé là-bas....
(*Après avoir écouté.*)
Je l'entends.

ORONTE.

Croyez-vous qu'il en aime quelqu'autre ?

CLAIRE.

Je ne sais.

SCENE IV.

M. DE LAMOTTE, ORONTE, CÉCILE, CLAIRE, LISETTE.

ORONTE.

SERVITEUR, Monsieur.

M. DE LAMOTTE.

Et moi le vôtre.

ORONTE.

Le bonheur de vous voir m'est un plaisir bien doux.

M. DE LAMOTTE.

D'où vient ?

ORONTE.

Mademoiselle est ma cousine.

M. DE LAMOTTE.

A vous,
Tout de bon ?

ORONTE.

Oui, Monsieur.

M. DE LAMOTTE.

J'en suis vraiment bien aise !

ORONTE.

Et moi je suis ravi, Monsieur, qu'elle vous plaise.
Quel jour avez-vous pris pour un hymen si beau ?

M. DE LAMOTTE.

Bon ! la paille est rompue, et tout est à vau-l'eau.
Vous le savez fort bien, fin matois que vous êtes !

ORONTE.

Vous, Monsieur, savez-vous quelle faute vous faites ?

M. DE LAMOTTE.

Eh ! oui. Par cet hymen je m'étois figuré
Que j'aurois des enfans qui m'en sauroient bon gré.
J'entends, par des raisons que moi-même je forge,
Que ma postérité se plaint que je l'égorge ;
Et, frappé quelquefois par de tristes accens,
Je pense massacrer de petits innocens.
Mais, tout dût-il crever, que tout creve, n'importe,
La raison opposée est toujours la plus forte.

ORONTE.

Et quelle est la raison qui vous fait hésiter,
Monsieur ?

CÉCILE.

Mademoiselle est-elle à rebuter ?

CLAIRE.

Ai-je par ma conduite attiré votre haine ?

M. DE LAMOTTE.

Je n'ai rien à répondre, et c'est ce qui me gêne.

ORONTE.

Croyez-vous que son sang soit indigne de vous ?

CÉCILE.

A-t-elle quelque amant dont vous soyiez jaloux ?

CLAIRE.

A vos yeux détrompés ne parois-je plus belle ?

M. DE LAMOTTE.

Ce n'est point tout cela, ma chere Demoiselle.

ORONTE.

Vous a-t-elle engagé par d'indignes moyens ?

CÉCILE.

Vous a-t-on déguisé sa naissance et ses biens ?

CLAIRE.

Ai-je trahi la foi que je vous ai donnée ?

M. DE LAMOTTE.

Non, vous êtes en tout bien conditionnée,
Belle, sage, fidelle; et, malgré tout cela,
Il plaît à mon destin que je vous plante-là.
Laissez-moi, pour raison, m'excuser sur mon âge,
Et ne me forcez pas d'en dire davantage.

CLAIRE.

Non, Monsieur, dites tout, ne soyez point contraint:
Vous laissez des soupçons dont ma vertu se plaint.

ORONTE.

Elle a raison: parlez, que voulez-vous qu'on pense?

M. DE LAMOTTE.

Mais je vais l'offenser, si je romps le silence.
Pour n'en pas venir-là je fais ce que je puis:
Rendez-moi seulement mes deux mille louis,
Et bon jour.

CLAIRE.

Pour cela, c'est un autre chapitre.

Je les prétends à moi par un assez bon titre;
En m'en faisant un don, vous en fites mon bien.
Mais vuidons l'autre affaire, et ne confondons rien.
Dussiez-vous m'offenser, expliquez-vous.

ORONTE.

Sans doute.
Je saurai de Monsieur quel affront il redoute:
Il ne sortira point qu'il ne m'ait convaincu....

M. DE LAMOTTE.

Puisqu'il faut m'expliquer, je crains d'être cocu.

CLAIRE.

Impudent!

ORONTE.

Supprimez ces discours téméraires.

M. DE LAMOTTE.

Mon prétendu cousin, chacun sait ses affaires.
Pouvez-vous m'empêcher d'avoir peur?

CÉCILE.

C'est à tort.
Mademoiselle est sage, a de l'honneur.

M. DE LAMOTTE.

D'accord.

ORONTE.

Ses manieres, son air, sa pudeur naturelle,
Ce sont des cautions qui vous répondent d'elle.

M. DE LAMOTTE.

Elle a plus de vertus encore que d'appas;
C'est, je crois, dire assez qu'elle n'en manque pas.
De quelque autre que moi qu'elle soit la conquête,
Des dangers de l'hymen je garantis sa tête;

Mais tout ce que j'entends, et tout ce que je vois,
Pour m'appeller cocu semble prendre une voix.
Ecoutez quatre mots, sans aucune incartade,
Et traitez-moi de fou si j'ai l'esprit malade.

(*A Claire.*)

Ce fut jeudi dernier que l'enfer, en courroux
Du plaisir que j'aurois si j'étois votre époux,
Déchaîna contre moi tout ce qu'il crut capable
De pouvoir me contraindre à me donner au diable.
Ce jour-là, que depuis j'ai maudit mille fois,
Ayant beaucoup marché sans dessein et sans choix,
Je fus me reposer vers les bornes de pierre.
Qui d'un jaloux voisin ont séparé ma Terre,
Pour rêver à mon aise au moment bienheureux
Où l'amour dans vos bras rempliroit tous mes vœux.
A peine étois-je assis sur une de ces bornes,
Que deux gros limaçons me présentent les cornes:
Plus je donnai de coups pour les faire rentrer,
Plus ils prirent de peine à me les mieux montrer;
Et de leur insolence ayant pris quelque ombrage,
Je me levai sur l'heure et les tuai de rage,
Etant persuadé qu'à moins d'un prompt trépas,
Les affronts à l'honneur ne se réparent pas.
Je venois en héros de venger mon injure,
Quand par méchanceté, pour confirmer l'augure,
Un misérable oiseau pensa me rendre fou,
A force de crier : *coucou, coucou, coucou* !
Enragé contre lui, mon fusil sur l'épaule,
J'entre dans la forêt, et je cherche le drôle,
Fortement résolu, pour venger mes soupçons,

De lui faire éprouver le sort des limaçons.
Mais, zeste! le coquin de branchage en branchage,
De son maudit *coucou* redoubla le ramage,
Et quatre coups en l'air, loin de l'épouvanter,
Lui servirent d'appât pour le faire chanter.
Limaçons et coucou, mon âge et votre sexe,
Tout rendoit à l'envi ma pauvre ame perplexe,
Lorsque dans mon chemin, et presque sous mes pas,
Je trouve un bois de cerf fraîchement mis à bas;
Et vois un peu plus loin cette maligne bête,
Qui sembloit m'annoncer que c'étoit pour ma tête:
« Vous en aurez menti, malheureux animaux!
» Je rendrai malgré vous tous vos présages faux, »
M'écriai-je; et soudain je gagnai ma chaumiere,
Sans vouloir regarder ni devant, ni derriere.
Ainsi, vous avez beau menacer ou prier,
Qui diable après cela voudroit se marier?

ORONTE.

Eh! Monsieur, donnez-nous des raisons plus honnêtes:
Ma cousine est croyable un peu plus que vos bêtes;
Et c'est de sa vertu faire trop peu de cas
Que de les vouloir croire, et ne la croire pas.
Je suis las de souffrir un si cruel outrage.

M. DE LAMOTTE.

Je vous ai déja dit que je la crois fort sage;
Mais si l'astre s'en mêle et veut me voir cocu,
Pensez-vous que par elle il puisse être vaincu?
Ce qu'avec un autre homme elle auroit d'innocence,
Deviendra contre moi fidele à l'influence;
Et moins par son penchant que pour remplir mon sort,

Je me verrai cocu, sans qu'elle ait aucun tort.
Je veux de ce malheur sauver Mademoiselle;
Elle me touche assez pour ne vouloir point d'elle:
S'il faut être cocu, c'est par un autre choix
Que je veux ressembler à tous ceux que je vois.

(*A Claire.*)

Pour l'honneur de mon front et de votre mérite,
Rendez-moi mon argent, et sortons quitte à quitte.

ORONTE.

Puisque par ces raisons Monsieur est convaincu
Qu'on lui rendra justice en le faisant cocu,
La rupture qu'il cherche est une preuve insigne
Que de remplir son sort il ne vous croit pas digne.
Vous n'auriez pas l'esprit de lui manquer de foi.
Finissez. Quel argent lui devez-vous?

CLAIRE.

Qui, moi?
Rien du tout.

M. DE LAMOTTE.

En trois mots, c'est me payer ma somme.

CLAIRE.

Que me demandez-vous? parlez en honnête-homme.
Que vous dois-je?

M. DE LAMOTTE.

L'argent que vous me retenez,
Les deux mille louis que je vous ai donnés.

CLAIRE.

A moi, Monsieur?

M. DE LAMOTTE.

A vous. Pourquoi tant de grimaces?

CLAIRE.

Lorsque je les reçus, je vous en rendis graces;
Me les ayant donnés, ils ne sont plus à vous.

M. DE LAMOTTE.

Je me flatois alors de me voir votre époux.
Jamais félicité ne me parut plus haute.

CLAIRE.

Si vous ne l'êtes pas, Monsieur, est-ce ma faute?
Tous les dons qu'en m'aimant vous pouvez m'avoir faits;
Me sont trop précieux pour les rendre jamais.

CECILE.

Ce refus obligeant que fait Mademoiselle,
Marque, pour un volage une bonté nouvelle.
Retenir vos présens, c'est vous aimer encor.

M. DE LAMOTTE.

Je renonce à l'amour qu'on vend au poids de l'or.
Quand je fis ce présent elle m'étoit acquise;
Je n'ai fait avec elle aucune autre sottise.
Demandez-lui plutôt si jamais....

ORONTE.

Ecoutez,
(Aussi-bien suis-je sûr que vous vous en doutez)
C'est par mon ordre exprès qu'on n'a rien à vous rendre,
Et, si vous l'ignorez, je veux bien vous l'apprendre;
Epousez ma cousine, ou ne prétendez pas....

M. DE LAMOTTE.

Quand je serai cocu qu'il sera bien plus gras!
Sachez, petit cousin, qui, par votre menace,
Prétendez m'ajouter aux cocus de ma race,
Que malgré mon étoile et malgré vos leçons,

Je veux faire mentir cerf, coucou, limaçons,
Et fuir le mariage un peu plus que la peste.
Licidas à l'instant va décider du reste :
Nos communs intérêts sont remis en sa main ;
N'est-il pas ici?

ORONTE.

Non, il est à Saint-Germain.

M. DE LAMOTTE.

Pour long-tems ?

ORONTE.

On ne sait.

M. DE LAMOTTE.

Attendons qu'il revienne;
Il entendra plaider votre cause et la mienne.
De mes prétentions quel que soit le succès,
Ne me pas marier c'est gagner mon procès.
Combien devant nos yeux en voyons-nous paroître,
Qui pour bien plus d'argent voudroient ne le pas être,
Tant ils sont assurés de trouver au logis,
Ou leur femme qui gronde, ou quelquefois bien pis!
Serviteur.

(*Il sort.*)

SCENE V.

SCENE V.

CÉCILE, ORONTE, CLAIRE, LISETTE.

CÉCILE.

Quel amant, pour une belle amante!

LISETTE.

Je n'en voudrois point, moi, qui ne suis que suivante ;
Ou si j'étois réduite à cette extrémité,
Je crois que son coucou diroit la vérité.

ORONTE.

Consolez-vous, Cousine, il en viendra quelqu'autre.
Apprenez mon destin, puisque je sais le vôtre.
Je vous prie, à mon tour, de ma nôce.

CLAIRE.

Comment?

ORONTE.

Nous sommes mieux unis que vous et votre amant.
Ma maîtresse, ni moi, nous ne voulons pas rompre....
Mais j'aperçois quelqu'un qui nous vient interrompre. (*)
« Passez dans l'autre chambre où bientôt je vous sui.

(*Cécile, Claire et Lisette sortent.*)

(*) » Passons dans l'autre chambre où plus tranquillement
» Nous pourrons, à loisir, nous parler librement.

SCENE VI.

DU MESNIL, ORONTE.

DU MESNIL, *avec l'accent Normand.*

» Monsieur, je suis perdu si je n'ai votre appui.

ORONTE.

» Qu'est-ce, Monsieur? parlez, quel sujet vous oblige...?

DU MESNIL.

» Si je n'ai votre appui, je suis perdu, vous dis-je.

ORONTE.

» Vous est-il arrivé quelque accident fâcheux?

DU MESNIL.

» Il n'est point sous le Ciel d'homme plus malheureux.

ORONTE.

» Avez-vous sur les bras quelque méchante affaire?
» Etes-vous assassin, empoisonneur, faussaire?
» Etes-vous poursuivi des archers?

DU MESNIL.

Moi, Monsieur,
» Ai-je l'air d'un faussaire, ou d'un empoisonneur?

Acte IV, Scene premiere.

CLAIRE, ORONTE.

CLAIRE.

» Demeurez, mon cousin, &c.

ORONTE.

» Vous a-t-on dérobé quelque somme un peu forte ?

DU MESNIL.

» Non, Monsieur.

ORONTE.

N'est-ce point que votre femme est morte ?

DU MESNIL.

» Et si c'étoit cela, serois-je malheureux ?

ORONTE.

» Dites donc quel obstacle est contraire à vos vœux ?
» J'écoute ; mais sur-tout point de longues harangues.

DU MESNIL.

» Force gens à Paris enseignent quelques langues.
» Celui-là l'Espagnol, celui-ci le Latin ;
» Et sans autre secours, ils subsistent enfin.
» J'en connois deux ou trois tellement à leur aise
» Que depuis quelque tems ils ne vont plus qu'en chaise ;
» Et cherchant un emploi que l'on ne pût m'ôter,
» Je crus pour m'enrichir les devoir imiter :
» Je pris dans un fauxbourg une maison fort grande,
» Et mis un écriteau pour la langue Normande,
» M'offrant de l'enseigner avec affection,
» Avec les tons ; l'accent dans sa perfection.
» Pendant le premier mois il ne me vint personne.

ORONTE.

» Quoi ! pas un écolier ?

DU MESNIL.

Pas un.

ORONTE.

Je m'en étonne !

„ Un succès plus heureux devoit suivre vos soins.
„ Le second mois, sans doute, alla bien ?

DU MESNIL.

Encor moins.

„ Pour me manifester, tant aux pauvres qu'aux riches,
„ Ces deux mois écoulés j'eus recours aux affiches;
„ Et par tous les endroits où j'étois affiché
„ Je voyois, en passant, force monde attaché.
„ J'en conçus de la joie; et la chose étant sue,
„ Je me tins assuré d'en avoir bonne issue,
„ Et crus que ma maison créveroit d'écoliers;
„ Mais le troisieme mois eut le sort des premiers,
„ Pas une ame ne vint. Je disois en moi-même,
„ En songeant quelquefois à mon malheur extrême:
„ Tous les gens de Commerce ont affaire à Rouen,
„ A Bayeux, à Falaise, à Dieppe, au Havre, à Caen;
„ Peu de gens ont affaire à Florence, à Venise,
„ Et c'est par conséquent une grande sottise
„ D'ignorer le Normand et de savoir si bien
„ L'extravagant jargon qu'on nomme Italien.
„ L'un est infructueux et l'autre fort utile.
„ Comme on a vers l'espoir une pente facile,
„ Je me flatois alors, et même avec excès,
„ Qu'à la fin mon dessein auroit un grand succès.
„ Je faisois afficher de nouveau; mais ma peine
„ Pendant quatorze mois a toujours été vaine,
„ Et quoi que cette langue ait de particulier,
„ Je n'ai pas eu l'honneur d'avoir un écolier.
„ Le croiriez-vous ?

ORONTE.

Moi, non ; cela n'est pas croyable.

DU MESNIL.

„ Rien n'est plus vrai pourtant, ou je me donne au diable !
„ Pas un seul n'a paru pendant quatorze mois :
„ Tant il est vrai qu'en France on fait peu de bons choix !

ORONTE.

„ Et que puis-je pour vous en semblable occurrence,
„ Monsieur ?

DU MESNIL.

Réprimander la noblesse de France
„ Qui parle Italien, Espagnol, Allemand,
„ Et qui ne peut parler le langage Normand ;
„ Qui sait parfaitement deux ou trois langues mortes,
„ Et qui n'en sait pas une usitée à ses portes ;
„ Qui sans avoir dessein d'aller jamais fort loin,
„ Des pays étrangers apprend le baragouin ;
„ Et qui par une erreur, que le bon sens condamne,
„ Aime mieux *Signor si*, que *voire*, *ou Dieu me damne*.
„ Vous voyez cependant quelle comparaison ?

ORONTE.

„ Il est vrai, je vois bien que vous avez raison.
„ Mais comme à ce dessein la fortune s'oppose,
„ Je vous conseillerois de tenter autre chose ;
„ Quand on veut se tirer d'un fâcheux embarras,
„ Il est bon qu'avec elle on ne s'obstine pas.
„ Croyez-moi, faites choix de quelqu'autre exercice.

DU MESNIL.

„ Non, Monsieur, tôt ou tard on me rendra justice.

„ De quoi que l'on se mêle, en un même quartier,
„ Quarante quelquefois sont d'un pareil métier,
„ Et par cette raison, que je crois pertinente,
„ Ce qu'un seul gagneroit se partage à quarante;
„ Mais par l'heureux effet de mon invention,
„ Je suis seul à Paris de ma profession.
„ Publiez mes talens dans le premier Mercure.
„ Si le Roi, par hasard, en faisoit la lecture,
„ Bienfaisant comme il est, par inclination,
„ Doutez-vous que bientôt je n'eusse pension?
„ Comme de mes pareils la nature est avare,
„ On a quelques égards pour un homme si rare.

ORONTE.

„ Pour rare, il est certain; on ne peut l'être plus.

DU MESNIL.

„ Me louer devant moi c'est me rendre confus:
„ Je suis déconcerté d'une louange en face,
„ Et votre honnêteté me fait quitter la place.
„ Adieu; le mois prochain parlez si bien de moi
„ Que de voir mon visage il prenne envie au Roi.
„ C'est la grace qu'espere et que vous recommande
„ Du Mesnil, Professeur de la langue Normande.

(*Il sort.*)

SCENE VII.

ORONTE, *seul.*

„ JUSTE Ciel ! que ces foux, qui fatiguent mes yeux,
„ Volent à mon amour des momens précieux !

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

CLAIRE, ORONTE.

CLAIRE.

DEMEUREZ, mon cousin, vous avez compagnie :
Je vous quitte aujourd'hui de la cérémonie.

ORONTE.

Et moi, qui suis ravi d'accompagner vos pas,
De votre sentiment je ne vous quitte pas.
Vous avez à loisir parcouru ma maîtresse,
Et vous jugez de tout avec délicatesse :
Comment la trouvez-vous ? ai-je fait un bon choix ?

CLAIRE.

Elle est belle, à mes yeux, jusques au bout des doigts.
Son teint, son air, sa taille, en un mot tout m'enchante,
Et, de la tête aux pieds, elle est toute charmante.
Jamais d'un pareil choix on ne peut vous blâmer.
Eh ! comment feriez-vous pour ne la pas aimer ? (*)

(*) ,, Une affaire à présent m'empêche de poursuivre :
,, Adieu. Je vous défends de songer à me suivre ;

„ Un homme qui paroît m'empêche de poursuivre :
Adieu. Je vous défends de songer à me suivre,
Un pas que vous feriez me mettroit en courroux.

(*Elle sort.*)

SCENE II.

ORONTE, DU PONT.

DU PONT.

„ Que n'ai-je le bonheur d'être connu de vous,
„ Monsieur ! vous n'auriez pas attendu ma priere
„ Pour célébrer mon nom et le mettre en lumiere.

ORONTE.

„ Le mérite me charme, et pour le publier
„ Je n'entends point, Monsieur, qu'on m'en vienne prier.
„ C'est de tous les plaisirs le plus grand que je goûte.

DU PONT.

„ Publiez donc le mien. Je guéris de la goutte.

„ Un pas que vous feriez me mettroit en courroux,
„ Et ce seroit bannir tout commerce entre nous.

Scene V.

ORONTE, *seul.*

„ Que l'Auteur du Mercure, &c.

ORONTE.

„ De la goutte ! ah ! Monsieur, l'admirable secret !
„ Est-il sûr ?

DU PONT.

En six mois j'en ai guéri dix-sept.

ORONTE.

„ Que vous allez jouir d'une haute fortune !
„ Ce ne sont pas des gueux que ce mal importune.
„ Je sais un Prince, un Duc, un Comte et deux Marquis,
„ Qui donneroient beaucoup pour en être guéris.
„ A quoi, mon cher Monsieur, puis-je vous être utile ?

DU PONT.

„ A répandre mon nom à la Cour, à la Ville.
„ Faute d'être connu, je perds des millions.
„ Publiez qui je suis ; publiez....

ORONTE.

Publions,
„ J'y consens. Mais, Monsieur, la moindre de vos cures
„ Doit faire plus de bruit que cinquante Mercures ;
„ Et tant d'hommes guéris parlent si haut pour vous...

DU PONT.

„ Si j'étois plus heureux ils en parleroient tous,
„ Il est vrai ; mais, Monsieur, quelque soin que je prenne,
„ Un destin envieux empoisonne ma peine.
„ Tous ceux que je guéris la mort les prend.

ORONTE.

Tant pis.

DU PONT.

„ Ce n'est pas, grace au Ciel, qu'ils ne soient bien guéris;
„ Mais lorsqu'en bon état j'ai mis une personne,
„ Je ne puis empêcher que le Ciel n'en ordonne.
„ Quand il lui plaît qu'on meure il faut que cela soit.
„ J'en ai vu de mes yeux la preuve sur dix-sept;
„ Ils se portoient fort bien quand ils sont morts.

ORONTE.

Je jure
„ Que j'aurai du plaisir à vous mettre au Mercure.
„ Un homme comme vous est assez singulier
„ Pour ne pas avoir peur qu'on le puisse oublier.
„ Votre gloire ira loin, je n'en fais aucun doute.

DU PONT.

„ Puissiez-vous quelque jour avoir gravelle ou goutte,
„ Vous seriez par mes soins, mon zele et mes travaux,
„ En quatre jours, au plus, guéri de tous vos maux.

ORONTE.

„ Je le crois.

DU PONT.

Trouvez bon, en faisant mon éloge,
„ Pour l'intérêt public d'enseigner où je loge:
„ Je vous laisse un billet qui vous en instruira,
„ Et le corps des goutteux vous en remercîra.
(*Il sort.*)

SCENE III.

ORONTE, *seul.*

„ JAMAIS profession ne fut plus fatigante ;
„ J'y renonce.

SCENE IV.

Madame DE CALVILLE, *en deuil ;* ORONTE.

Madame DE CALVILLE.

MONSIEUR, je suis votre servante.
„ Je vous suis inconnue, et redevable.

ORONTE.

A moi,
„ Madame ?

Madame DE CALVILLE.

Oui, Monsieur, à vous-même.

ORONTE.

Et de quoi ?
„ En quelle occasion la fortune propice
„ M'a-t-elle offert l'honneur de vous rendre service ?

Madame DE CALVILLE.

„ En trois occasions où vous avez appris,
„ Mais galamment, la mort de trois de mes maris.

„ En

„ En lisant ces endroits, j'eus un plaisir extrême;
„ Et comme je fis hier enterrer le quatrieme,
„ J'offre cette matiere à votre heureux talent,
„ Pour en faire un article au Mercure Galant.
„ Je lui dois de mes feux cette marque fidelle.

ORONTE.

„ Pour un mari défunt c'est montrer bien du zele!
„ Je ne m'étonne pas, après cette action,
„ Qu'on brigue avec chaleur votre possession.
„ A votre âge, Madame, être quatre fois veuve,
„ C'est de votre mérite une assez grande preuve.
„ Sur un si bel exemple on se doit écrier.

Madame DE CALVILLE.

„ On me parle déja de me remarier;
„ Mais je tiens au défunt par de si fortes chaînes
„ Que je n'y veux penser de plus de trois semaines.
„ Il verra si pour lui mes feux étoient constans!

ORONTE.

„ Quoi! vous vous résoudrez à pâtir si long-tems,
„ Madame? Je vous plains : cet effort est pénible!

Madame DE CALVILLE.

„ J'aimois feu mon mari : l'amour rend tout possible.

ORONTE.

„ Qui croiroit qu'une Dame aussi jeune que vous,
„ Eût eu le déplaisir de perdre quatre époux?
„ Comment ont fait vos yeux pour conserver leurs charmes,
„ Après s'être occupés à verser tant de larmes?
„ Voir mourir ce qu'on aime est un sort si fatal!

Madame DE CALVILLE.

„ De tous les maux du monde il n'en est point d'égal.
„ Il faut pour en parler en avoir fait l'épreuve :
„ J'avoûrai, cependant, moi qui suis souvent veuve,
„ Qu'au lieu de quatre fois j'aime mieux l'être neuf
„ Que d'avoir le chagrin de faire un mari veuf.
„ Je sais bien, au surplus, ce qu'il faut que je fasse;
„ J'ai pleuré le défunt avec assez de grace.
„ Pendant qu'il se mouroit, fidelle à mon devoir,
„ J'apprenois à pleurer devant un grand miroir.
„ Pour pleurer un mari d'une maniere honnête,
„ Il faut négligemment savoir pencher la tête,
„ Avoir la gorge nue, et laisser à dessein
„ Couler par-ci, par-là, des larmes sur son sein,
„ Éviter les hauts cris que la canaille jette,
„ Avoir un air stupide, une douleur muette,
„ Regarder son malheur avec tranquillité :
„ Voilà comme l'on pleure en gens de qualité;
„ Mais si quelque bourgeoise, ou simple Demoiselle,
„ Osoit pleurer de même, on se mocqueroit d'elle.

ORONTE.

„ Pour avoir le plaisir d'être pleuré de vous,
„ On va briguer l'honneur de mourir votre époux.
„ Comment le nommoit-on ?

Madame DE CALVILLE.

Le Comte de Calville.

ORONTE.

„ Je vais marquer sa mort du plus sublime style;
„ Vous serez au Mercure avec distinction.

Madame DE CALVILLE.

» Marquez-y bien l'excès de mon affliction.
» Comme une tourterelle à tout moment je pleure.
» Si je me remarie, et que mon mari meure,
» Je viendrai vous l'apprendre et n'y manquerai pas.

(*Elle sort.*)

SCENE V.

ORONTE, *seul.*

QUE L'Auteur du Mercure a de foux sur les bras....
Mais pendant qu'en ce lieu je me trouve tranquille,
Mon cœur impatient de rejoindre Cécile....
(*Voyant entrer deux Dames.*)
Ciel ! on vient mettre obstacle à mon empressement.

SCENE VI.

ORIANE, ELISE, ORONTE.

ORIANE.

MONSIEUR, vous allez faire un mauvais jugement,
Sans doute.

ORONTE.

Moi, Madame ? en tout ce que vous faites,

Vous n'avez point de peine à montrer qui vous êtes.
On découvre d'abord un mérite si grand....

ÉLISE.

Nous savons bien, Monsieur, que vous êtes galant.
On ne voit point d'écrits comparables aux vôtres.
Que d'éloges charmans, cousus les uns aux autres!
Vous louez avec grace, il le faut avouer.

ORONTE.

D'agréables objets sont aisés à louer:
Vos manieres, votre air....

ORIANE.

Brisons-là, je vous prie.
La louange affectée est une raillerie.
Tirez-nous seulement d'une grossiere erreur,
Qui me fait tous les jours brouiller avec ma sœur.
Si-tôt qu'un mois commence on m'apporte un Mercure:
C'est mon plaisir d'élite et ma chere lecture;
Et, depuis qu'il paroît, ce qui m'en a déplu,
C'est qu'il est trop petit et qu'on l'a trop tôt lu.
Mais un des plus charmans que l'on vous ait vu faire,
C'en est un où j'ai vu le grand art de se taire;
Art qui pour notre sexe est plein d'utilité,
Et dont ma sœur et moi nous avons profité.
Nous avons toutes deux purifié nos ames
D'un défaut qui par-tout déshonore les femmes;
Et nous faisons un vœu, qui sans doute tiendra,
De ne parler jamais que lorsqu'il le faudra.
N'est-il pas juste aussi que des femmes se taisent?
Leurs discours éternels fatiguent et déplaisent:
Tout ce qui leur échappe est de si peu de poids

Qu'un silence modeste est plus beau mille fois.
S'il n'étoit des rubans, des jupes, des dentelles,
Tant que dure le jour, de quoi parleroient-elles ?
Je seche de chagrin lorsque j'entends cela !

ÉLISE.

Eh ! qui pourroit tenir à ces sottises-là ?
Est-ce un si grand effort qu'être femme et se taire,
Qu'aucune autre que nous n'ait encor pu le faire ?

(*A Oriane.*)

(Car ma sœur, franchement, nous pourrions avouer,
N'étoit qu'il est honteux de vouloir se louer,
Que l'on ne voit que nous se faire violence,
Et trouver du plaisir à garder le silence.)
Mais je ne comprends point par quelle injuste loi
Vous prétendez, ma sœur, vous mieux taire que moi.
Depuis six mois entiers que j'apprends à me taire,
J'ai fait pour réussir tout ce que j'ai pu faire;
Et dans ce grand dessein, je vous suis d'assez près
Pour devoir me flatter d'un semblable progrès.
Je consens comme vous, que Monsieur en décide.

ORONTE.

Moi, Mesdames ?

ORIANE.

Monsieur, soyez juge rigide.

(*A Elise.*)

Ma sœur, me voilà prête à vous faire un aveu
Que vous ne parlez point, ou que vous parlez peu,
Que vous avez sur vous un merveilleux empire,
Que vous ne dites rien que vous ne deviez dire,
Que le don de vous taire est l'effet de vos soins;

Mais avouez aussi que je parle encor moins :
Si ce n'est par devoir, que ce soit par tendresse.

ÉLISE.

Sur tout autre sujet vous seriez la maîtressse,
Ma sœur; mais sur cela ne me demandez rien.
Je donnerois pour vous tout mon sang, tout mon bien;
Mais je ne puis céler que la gloire m'est chere :
Eh! quelle gloire encore? être fille et se taire!
Souffrez-moi votre égale, et par cette équité....

ORIANE.

Non, ma sœur, je ne puis souffrir d'égalité.
Je parle moins que vous; j'en suis sûre.

ÉLISE.

Au contraire,
Si vous en jugez bien, vous savez moins vous taire.

ORIANE.

Je vous appris cet art; sans moi vous l'ignoriez.

ÉLISE.

Vous m'en avez appris plus que vous n'en saviez.

ORIANE.

Monsieur est sur ce point plus éclairé que d'autres;
Prions-le d'écouter mes raisons et les vôtres.
Nous verrons, sur le champ, notre doute éclairci.

ÉLISE.

J'en conjure Monsieur.

ORIANE.

Je l'en conjure aussi.

ORONTE.

Je me fais un bonheur du desir de vous plaire;
Mais comment en parlant montrer qu'on sait se taire?

ORIANE.

Ecoutez mes raisons, et j'espere....

ÉLISE, *l'interrompant.*

Ma sœur,

Qui parle la premiere a le plus de faveur.
Que dirai-je après vous sur la même matiere ?

ORIANE.

L'une de nous, ma sœur, doit parler la premiere ?
Et, par mon droit d'aînesse, il me semble devoir....

ÉLISE, *l'interrompant encore.*

La qualité d'aînée est ici sans pouvoir.
(*Elles parlent toutes deux le plus vîte qu'il leur est possible.*)

ORIANE.

Quittez l'opinion où cette erreur vous jette :
Une aînée en tous lieux parle avant sa cadette.

ÉLISE.

Je sais bien qu'en tous lieux et qu'en toute saison
C'est un droit de l'aînée, alors qu'elle a raison ;
Mais si j'ai raison, moi, qu'ai-je à faire de l'âge ?

ORIANE.

Apprenez que sur vous j'ai ce double avantage,
Que l'âge et la raison sont pour moi contre vous,
Et que votre sottise excite mon courroux.
Vous croyez que par-tout votre mérite brille ?

ÉLISE.

Ah ! que par le babil vous êtes encor fille,
Ma sœur ! et que cet art que vous citez toujours,
A votre pétulance offre un foible secours.
Vous me traitez de sotte, et, par ce que vous faites,
Je vois qu'au lieu de moi c'est vous même qui l'êtes ;

Et cependant, ma sœur, quoique vous le soyiez,
Je ne vous en dis rien, comme vous le voyez.
Je sais dans quel respect la cadette doit être.

ORIANE.

L'aînée entre nous deux est aisée à connoître.
Vous avez quelque esprit, quelque rayon de feu;
Mais pour du jugement vous en avez si peu
Qu'en voulant faire voir que vous savez vous taire,
Vous parlez aujourd'hui plus qu'à votre ordinaire.

ÉLISE.

Monsieur en est le juge, il n'a qu'à prononcer.

ORIANE.

J'ai la bonté pour vous de ne l'en pas presser.

ÉLISE.

Pour comble de bonté, faites-moi grace entiere;
Permettez qu'à Monsieur je parle la premiere.

ORIANE.

Vous! me faire l'affront de parler avant moi?
Vous ne le ferez point, et j'en jure ma foi!

ÉLISE.

Ni vous aussi, ma sœur, et j'en jure la mienne!
Je vous interromprai, sans que rien me retienne.

ORONTE, *a Oriane.*

Madame....

ORIANE.

Non, Monsieur, je veux le premier pas.

ORONTE, *à Elise.*

Madame...

ÉLISE.

Non, Monsieur, je n'en démordrai pas.

ORONTE, *à Oriane.*

Si vous...

ORIANE.

Je céderois à cette audacieuse !

ORONTE, *à Elise.*

Croyez...

ÉLISE.

J'obéirois à cette impérieuse !

ORONTE, *à Oriane.*

Montrez-vous son aînée, et considérez bien...

ORIANE.

Pour la faire enrager je n'épargnerai rien.

ORONTE, *à Elise.*

Montrez-vous sa cadette, et cherchez une voie...

ÉLISE.

A la contrequarrer je mets toute ma joie.

ORONTE.

En vain de vous juger vous m'imposez la loi:
Que sais-je qui des deux parle le moins ?

TOUTES DEUX, *ensemble.*

C'est moi.

ORIANE.

Et, par bonnes raisons, je m'en vais vous l'apprendre.
(*A peine l'une donne-t-elle le tems à l'autre de parler.*)

ÉLISE.

Et, pour en être instruit, vous n'avez qu'à m'entendre.

ORIANE.

C'est moi qui la premiere ai formé le dessein...

ÉLISE.

J'ai pour les grands parleurs conçu tant de dédain....

ORIANE.

De captiver ma langue et d'être distinguée.

ÉLISE.

Que du moindre discours j'ai l'ame fatiguée.

(*Elles parlent toutes deux ensemble.*)

ORIANE.

Pour peu qu'on me { fréquente on admire } cela.
ÉLISE.
{ regarde on devine. }

ORONTE, *à toutes les deux.*

Vous taisez-vous souvent de cette force-là ?
Tout franc, je ne vois goute en toutes vos manieres.

ORIANE.

Je ne vous croyois pas de si courtes } lumieres.
ÉLISE.
C'est pour un grand génie avoir peu de }

ORIANE.

Pour juger qui de nous étoit digne du } prix.
ÉLISE.
Vous ne deviez pas craindre en me donnant le }

ORIANE.

Je ne sais que vous seul qui put s' } être mépris.
ÉLISE.
Que l'on vous soupçonnât de vous }

TOUTES DEUX, *ensemble.*

Adieu, Monsieur !

(*Elles sortent.*)

SCENE VII.

ORONTE, *seul.*

Ma foi ! voilà deux sœurs bien folles !
Quel rapide torrent d'inutiles paroles,
Pour me persuader qu'elles ne parlent point !
Jamais extravagance alla-t-elle à ce point ?
Et peut-on faire voir par un trait plus sensible
Qu'être fille et se taire est chose incompatible ?
A force de babil, elles m'ont enivré !
Mais enfin par bonheur m'en voilà délivré....
(*Appellant.*)
Hola ! Merlin !

SCENE VIII.

MERLIN, ORONTE.

MERLIN.

Monsieur ?

ORONTE.

Mon cher Merlin, de grace !
Pendant quelques momens, occupe ici ma place.
Ma Cécile m'appele auprès de ses appas.
Si l'on me vient chercher, dis que je n'y suis pas.
(*Il sort.*)

SCENE IX.

MERLIN, *seul.*

Je me passerois bien d'une pareille aubade....
Mais que veut ce Soldat?

SCENE X.

LA RISSOLE, MERLIN.

LA RISSOLE.

Bon jour, mon camarade!
J'entre, sans dire gare, et cherche à m'informer
Où demeure un Monsieur, que je ne puis nommer.
Est-ce ici?

MERLIN.

Quel homme est-ce?

LA RISSOLE.

Un bon vivant, alégre,
Qui n'est grand, ni petit, noir, ni blanc, gras, ni maigre.
J'ai su de son Libraire, où souvent je le vois,
Qu'il fait jeter en moule un Livre tous les mois,
C'est un vrai Juif errant, qui jamais ne repose.

MERLIN.

MERLIN.

Dites-moi, s'il vous plaît, voulez-vous quelque chose?
L'homme que vous cherchez est mon maître.

LA RISSOLE.

Est-il là?

MERLIN.

Non.

LA RISSOLE.

Tant pis. Je voulois lui parler.

MERLIN.

Me voilà,
L'un vaut l'autre. Je tiens un registre fidele,
Où chaque heure du jour j'écris quelque nouvelle:
Fable, Histoire, Aventure, enfin quoi que ce soit,
Par ordre alphabétique, est mis en son endroit.
Parlez.

LA RISSOLE.

Je voudrois bien être dans le Mercure;
J'y ferois, que je crois, une bonne figure.
Tout à l'heure, en buvant, j'ai fait réflexion
Que je fis autrefois une belle action;
Si le Roi le savoit j'en aurois de quoi vivre.
La guerre est un métier que je suis las de suivre.
Mon Capitaine, instruit du courage que j'ai,
Ne sauroit se résoudre à me donner congé.
J'en enrage!

MERLIN.

Il fait bien: donnez-vous patience....

LA RISSOLE.

Mordié! je ne saurois avoir ma subsistance.

MERLIN, *à-part.*

Il est vrai, le pauvre homme ! il fait compassion.

LA RISSOLE.

Or donc, pour en venir à ma belle action,
Vous saurez que toujours je fus homme de guerre,
Et brave sur la mer autant que sur la terre :
J'étois sur un vaisseau quand Ruyter fut tué,
Et j'ai même à sa mort le plus contribué ;
Je fus chercher le feu que l'on mit à l'amorce
Du canon qui lui fit rendre l'ame par force.
Lui mort, les Hollandois souffrirent bien des mals !
On fit couler à fond les deux Vice-Amirals.

MERLIN.

Il faut dire des maux, Vice-Amiraux ; c'est l'ordre.

LA RISSOLE.

Les Vice-Amiraux donc ne pouvant plus nous mordre,
Nos coups aux ennemis furent des coups fataux :
Nous gagnâmes sur eux quatre combats navaux.

MERLIN.

Il faut dire fatals et navals ; c'est la regle.

LA RISSOLE.

Les Hollandois réduits à du biscuit de seigle,
Ayant connu qu'en nombre ils étoient inégals,
Firent prendre la fuite aux vaisseaux principals.

MERLIN.

Il faut dire inégaux, principaux ; c'est le terme.

LA RISSOLE.

Enfin, après cela, nous fûmes à Palerme.
Les bourgeois à l'envi nous firent des régaux :
Les huit jours qu'on y fut, furent huit carnavaux.

MERLIN.

Il faut dire régals et carnavals.

LA RISSOLE.

Oh ! dame ,
M'interrompre à tous coups, c'est me chiffonner l'ame,
Franchement.

MERLIN.

Parlez bien. On ne dit point navaux,
Ni fataux , ni régaux , non plus que carnavaux ;
Vouloir parler ainsi , c'est faire une sottise.

LA RISSOLE.

Eh ! mordié ! comment donc voulez-vous que je dise ?
Si vous me reprenez lorsque je dis des mals,
Inégals, principals et des Vice-Amirals ;
Lorsqu'un moment après , pour mieux me faire entendre ,
Je dis fataux , navaux , devez-vous me reprendre ?
J'enrage de bon cœur quand je trouve un trigaut
Qui soufle tout ensemble et le froid et le chaud.

MERLIN.

J'ai la raison pour moi qui me fait vous reprendre,
Et je vais clairement vous le faire comprendre.
Al est un singulier dont le pluriel fait *aux :*
On dit c'est mon *égal ,* et ce sont mes *égaux.*
» C'est l'usage.

LA RISSOLE.

L'usage ? Eh ! bien soit ; je l'accepte.

MERLIN.

» Fatal , naval , régal , sont des mots qu'on excepte.
» Pour peu qu'on ait de sens , ou d'érudition ,

» On sait que chaque regle a son exception.
Par conséquent on voit par cette regle seule....

LA RISSOLE.

J'ai des démangeaisons de te casser la gueule.

MERLIN.

Vous?

LA RISSOLE.

Oui, palsandié! moi : je n'aime point du tout
Qu'on me berce d'un conte à dormir tout de bout.
Lorsqu'on veut me railler je donne sur la face.

MERLIN.

Et tu crois au Mercure occuper une place?
Toi? Tu n'y seras point, je t'en donne ma foi!

LA RISSOLE.

Mordié! je me bats l'œil du Mercure et de toi.
Pour vous faire dépit tant à toi qu'à ton maître,
Je déclare à tous deux que je n'y veux pas être.
Plus de mille Soldats en auroient acheté,
Pour voir en quel endroit la Rissole eût été;
C'étoit argent comptant, j'en avois leur parole....
Adieu pays. C'est moi qu'on nomme la Rissole;
Ces bras te deviendront ou fatals, ou fataux.

MERLIN.

Adieu, guerrier fameux, par tes combats navaux.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ORONTE, MERLIN.

ORONTE.

JE viens te relayer; Cécile me l'ordonne.
N'as-tu rien à m'apprendre? est-il venu personne?

MERLIN.

Un Soldat, dont j'ai su les exploits éclatans,
Un brave homme.

SCENE II.

M. DE BOISLUISANT, ORONTE, MERLIN.

M. DE BOISLUISANT.

PARDON, si j'ai mis si long-tems;
Mon cher Monsieur. Eh! bien, vous sera-t-il facile
De faire des progrès sur le cœur de Cécile?

ORONTE.

Je ne puis en juger que suivant vos bontés :
Ce sont vos seuls desirs qui font ses volontés.

M. DE BOISLUISANT, *à Merlin.*

Si c'est moi qu'elle en croit, qu'on appelle ma fille.

(*Merlin sort.*)

SCENE III.

ORONTE, M. DE BOISLUISANT.

M. DE BOISLUISANT.

J'AI l'esprit éclairci touchant votre famille :
« Mon devoir le vouloit, je m'en suis acquitté ;
» Vous avez du mérite et de la qualité.
» On m'a dit de quel sang vous avez reçu l'être ;
» Enfin je suis content, tout ce qu'on le peut être.
Si douze mille francs d'un revenu certain
Qui doivent de ma fille accompagner la main
Peuvent contribuer à vous la rendre chere,
Je serai trop heureux d'être votre beau-pere.

ORONTE.

Ah ! Monsieur, quels devoirs m'acquitteront jamais....

SCENE IV.

CÉCILE, LISETTE, MERLIN, ORONTE, M. DE BOISLUISANT.

M. DE BOISLUISANT, *à Cécile.*

MA fille, vos desirs seront-ils satisfaits,
Si demain de Monsieur vous devenez la femme?
Avez-vous du penchant à l'aimer?

ORONTE, *à Cécile.*

Quoi! Madame,
Vous ne repondez rien? Que dois-je croire, hélas!

CÉCILE.

Si je vous haïssois, je ne me tairois pas.

M. DE BOISLUISANT.

C'est dire, en peu de mots, tout ce que je souhaite.

LISETTE, *à Cécile.*

Dites-moi, s'il vous plaît, que deviendra Lisette,
« Madame? Il me souvient qu'autrefois vous disiez,
» Quand on vous marîroit que vous me marîriez:
» Vous allez devenir Madame la Mercure,
» Pendant que je serai Lisette toute pure.
» Tâter un peu de tout ne me déplairoit pas.

CÉCILE.

» Eh! quoi, te lasses-tu d'accompagner mes pas?

LISETTE.

» Non, je suis tout à vous, et mon sort tient au vôtre;

» Mais je voudrois, Madame, être encore à quelqu'autre.
» Tant qu'on demeure fille on n'est point en repos;
» Et, quoiqu'on soit suivante, on est de chair et d'os.
» Un tronc semble maudit s'il n'en sort quelque branche;
» Et si Merlin penchoit du côté que je penche...

MERLIN.

» Tu me parois jolie, à parler tout de bon;
» Mais....

LISETTE.

Quoi! mais?

MERLIN.

Je te trouve un certain air fripon...

LISETTE.

» Je ne sais si mon air est fripon ou modeste;
» Mais, jusqu'à ce moment, je te réponds du reste.

M. DE BOISLUISANT.

» Pour leur tendre la main dans un pas si glissant,
» Je donne cent louis.

CÉCILE.

Et moi cent.

ORONTE.

Et moi cent.

MERLIN.

» Trois cents louis! Messieurs, je l'épouse au plus vîte...
(*A Lisette.*)
» Tu m'aimes?

LISETTE.

Oui.

MERLIN.

Demain nous nous verrons au gîte.

SCENE V.

LE MARQUIS, ORONTE, M. DE BOISLUISANT, CÉCILE, LISETTE, MERLIN.

LE MARQUIS.

» SERVITEUR. Vous voyez un Marquis distingué,
» Que les plus grands emplois n'ont jamais fatigué;
» Du Mercure Galant adorateur fidele,
» J'ai fait un air nouveau sur la saison nouvelle.....
» Ah! je croyois parler à Monsieur Licidas.
» Est-il là?

ORONTE.

Non, Monsieur; mais il n'importe pas:
» Je tiens ici sa place, et sais la tablature.

LE MARQUIS.

» Tous les mois de mes airs j'embellis le Mercure.
» S'il a ce grand débit dont chacun s'aperçoit,
» A parler entre nous, c'est à moi qu'il le doit:
» L'éclat que je lui donne en est la seule cause.

ORONTE.

» Je crois vos-airs fort beaux; mais il faut autre chose:
» Qui ne veut que des airs achete un Opéra.

LE MARQUIS.

» Parbleu! je vais gager, tout ce que l'on voudra,
» Que dans tout Phaëton, quelque bruit qu'on en fasse,
» On ne verra point d'air que celui-ci n'efface.
» Vous vous y connoissez, et cela me suffit.

» D'ailleurs ce que je dis ne s'est point encor dit.
» La route que je tiens est fraîchement tracée :
» Tout y sera nouveau jusques à la pensée ;
» Et comme c'est un air à demi goguenard,
» Je l'ai pris sur un ton entre doux et hagard.

(*A Cécile.*)

» Je voudrois qu'en cet art Madame fût congrue,
» Il seroit mal-aisé qu'elle n'eût l'ame émue.

CÉCILE.

» Pour tous les airs nouveaux j'ai de la passion,
» Et je vais écouter avec attention.

LE MARQUIS.

» Je vous demande à tous une équitable oreille.

(*Il prélude.*)

» Les paroles et l'air n'ont coûté qu'une veille.

(*Il chante.*)

» Tant que l'hiver a duré
» Margot m'a fait la grimace :
» Mon cœur n'a point murmuré
» De voir le sien tout de glace ;
» Mais le printems de retour,
» Elle doit changer de note,
» Ou bientôt avec la sotte
» J'enverrai paître l'Amour.

» Comment le trouvez-vous ?

ORONTE.

Fort nouveau.

LE MARQUIS.

Je me pique
» D'avoir dans l'univers peu d'égaux en musique.

» Outre qu'avec plaisir les tons sont variés,
» Les paroles et l'air sont si bien mariés
» Qu'il semble qu'on ait fait, sans préceptes frivoles,
» Les paroles pour l'air et l'air pour les paroles....
» Vous faites tous des vœux pour un second couplet;
» J'en suis sûr?

CÉCILE.

Le plaisir en seroit plus complet.

LE MARQUIS.

» Pour vous refuser rien, je vous trouve trop belle;
» Prêtez-moi, je vous prie, attention nouvelle.

(*Il chante.*)

» Avant le tems des frimats,
» Dans une grotte champêtre,
» De ses plus charmans appas
» Elle me faisoit le maître;
» Et je prétends, dès ce jour,
» La ramener dans la grotte,
» Ou bientôt avec la sotte
» J'enverrai paître l'Amour.

» Eh! bien, que vous en semble?

ORONTE.

Il est beau, je vous jure.

LE MARQUIS.

» Il faut le faire entrer dans le premier Mercure.
» Le tems presse.

ORONTE.

Il est vrai. L'avez-vous tout noté,
» Monsieur?

LE MARQUIS.

Assurément, et de plus cacheté.

(*Il montre le paquet, et lit le dessus.*)

» A Monsieur Licidas, à son accoutumée,

Substitut de la Renommée....

» Mon air aura pour lui des appas éclatans...

» Adieu, mon cher.

(*Il sort.*)

SCENE VI.

ORONTE, M. DE BOISLUISANT, CÉCILE, LISETTE, MERLIN.

M. DE BOISLUISANT, *à Oronte.*

MONSIEUR, ménageons ces instans,

» Nous chanterions ici sur de meilleures notes,

» Avec des Conseillers surnommés Gardes-notes.

ORONTE, *à Merlin.*

Va chercher un Notaire et reviens promptement....

SCENE VII.

M. BRIGANDEAU, ORONTE, M. DE BOISLUISANT, CÉCILE, LISETTE, MERLIN.

MERLIN, *apercevant M. Brigandeau.*

J'EN crois voir un, qui vient de quelque enterrement.

ORONTE.

En robe ?

MERLIN.

C'est ainsi qu'ils sont mis d'ordinaire
Quand ils vont d'un défunt mendier l'Inventaire.

ORONTE, *à M. Brigandeau.*

Nous vous croyons Notaire ? il en faut un ici.

M. BRIGANDEAU.

Dieu m'en garde ! Je suis Procureur, Dieu merci !
Et ma communauté près de vous me députe.
La vertu d'ordinaire est ce qu'on persécute ;
Et telle est aujourd'hui la licence des mœurs
Que des hommes de bien, comme des Procureurs,
Qui de tant d'opprimés embrassent la défense,
Ne sont pas à couvert contre la médisance,
Depuis que dans le monde *Arlequin-Procureur*,
Pour un corps si célebre a donné tant d'horreur.
Mais ce n'est point, Monsieur, comme on se le figure,
De ceux du Châtelet dont on fait la peinture :

Nous savons de l'Auteur qui mit la piece au jour
Qu'il ne prétend parler que de ceux de la Cour ;
Et ma communauté, par ma voix, vous conjure
D'en instruire Paris, dans le premier Mercure....

SCENE VIII.

M. SANGSUE, ORONTE, M. BRIGANDEAU, M. DE BOISLUISANT, CÉCILE, LISETTE, MERLIN.

M. BRIGANDEAU, *apercevant M. Sangsue, à Oronte.*

MAIS, Monsieur, est-ce ici votre Procureur ?

ORONTE.

Non.
Je ne le connois pas seulement.

M. BRIGANDEAU.

Tout de bon ?

ORONTE.

Je n'impose jamais de la moindre syllabe.

M. BRIGANDEAU.

De tout le Parlement c'est le plus grand arabe :
Pour piller le plaideur lui seul en vaut un cent.

M. SANGSUE, *à Oronte.*

Monsieur, votre très-humble et très-obéissant.
Ma personne, je crois, ne vous est pas connue ?

ORONTE.

Non, Monsieur, par malheur.

M. SANGSUE.

Je me nomme Sangsue,
Procureur de la Cour, pour vous servir.

ORONTE.

Monsieur,
Je vous rends, sur ce point, grace, de tout mon cœur.

M. SANGSUE.

Savez-vous quel dessein en ce lieu me fait rendre ?

ORONTE.

Non, Monsieur.

M. SANGSUE.

En trois mots, je m'en vais vous l'apprendre :
Voici le fait. En l'an six cent quatre-vingt deux,
Pour divertissement d'un Théâtre fameux,
Contre les Procureurs on fit une Satyre,
Où presque tout Paris pensa pâmer de rire ;
Mais l'Auteur qui l'a faite a dit publiquement
Qu'il n'entend point toucher à ceux du Parlement,
Et je viens tout exprès, pour braver l'imposture,
Vous en demander acte en un coin du Mercure.
En s'attaquant à nous quel opprobre eût-ce été ?
C'étoit jouer la foi, l'honneur, la probité ;
Mais ceux qu'on a choisis méritent qu'on les berne :
Ce sont des Procureurs d'un ordre subalterne,
Comme ceux des Consuls, du Châtelet. . . .

M. BRIGANDEAU, *l'interrompant.*

Tout beau !
Maître Sangsue, ou bien. . .

M. SANGSUE.

Quoi ! maître Brigandeau,
Prétendez-vous nier ce que je dis ?

M. BRIGANDEAU.

Sans doute.

M. SANGSUE.

Et moi, devant Monsieur, qui tous deux nous écoute,
Je m'offre à le prouver en cas de déni.

M. BRIGANDEAU.

Vous ?

M. SANGSUE.

Moi.

M. BRIGANDEAU.

Sauf correction, vous imposez.

ORONTE, *à tous les deux.*

Tout doux !
Si vous voulez parler, point d'aigreur, je vous prie.

M. SANGSUE.

Entrons dans le détail de la friponnerie.
Souvent au Châtelet un même Procureur
Est pour le Demandeur et pour le Défendeur :
Si quelqu'autre partie a part à la querelle,
A la sourdine encore il occupe pour elle.

M. BRIGANDEAU.

Combien au Parlement, et des plus renommés,
Sont pour les appellans et pour les intimés ?
Et savent les forcer, par divers stratagêmes,
A se manger les os, pour les ronger eux-mêmes ?

M. SANGSUE.

Et quand dans cette Piece on voit un Procureur

Qui trouve le secret de voler un voleur,
Dis-moi qui de nous deux on prétend contrefaire ?
C'étoit au Châtelet que pendoit cette affaire.

M. BRIGANDEAU.

Et quand un scélérat, qui l'est avec excès,
Moyennant pension, éternise un procès,
De qui veut-on parler ? Dis-le moi, si tu l'oses :
Ce n'est qu'au Parlement où sont ces grandes causes.

M. SANGSUE.

Lorsque d'un chapelier on attrappe un chapeau,
Et que d'un pâtissier on excroque un gâteau,
Ne m'avoueras-tu pas, comme chacun l'avoue,
Que c'est un Procureur du Châtelet qu'on joue ?

M. BRIGANDEAU.

C'est à toi le premier à me faire un aveu
Que ceux du Parlement ne prennent point si peu ;
Et que leur main crochue, à voler toujours prête,
Aime mieux écorcher que de tondre la bête.
Je vais devant Monsieur dire ce que j'en croi :
On grapille chez nous, et l'on pille chez toi.

M. SANGSUE.

Ce que tu fais bâtir au fauxbourg Saint-Antoine,
Est-ce de grapiller, ou de ton patrimoine ?
Ton pere étoit aveugle, et jouoit du hautbois.

M. BRIGANDEAU.

Et tes quatre maisons du quartier Quinquempoix.
A-ce été tes ayeux qui les ont là plantées ?
Du sang de tes Cliens elles sont cimentées.
Il n'entre aucune pierre en leur construction
Qui ne te coûte au moins une vexation ;

Et quand tu seras mort ces honteux édifices
Publieront après toi toutes tes injustices.

M. SANGSUE.

Au mois de Juin dernier un mémoire de frais
Pensa dans un cachot te faire mettre au frais.
Tu l'avois fait monter à sept cents trente livres ;
Et ton papier volant, tel que tu le délivres,
Étant vu de Messieurs, trois des plus apparens
Réduisirent le tout à trente-quatre francs :
Encore dirent-ils que dans cette occurrence
Ils te passoient cent sous, contre leur conscience.

M. BRIGANDEAU.

Et l'hiver précédent, toi qui fais l'entendu,
Sans un peu de faveur, n'étois-tu pas pendu ?
Tu pris quinze cents francs, dont on a tes quittances,
Pour avoir obtenu deux arrêts de défenses.

ORONTE.

Eh ! Messieurs, il sied mal, lorsque vous disputez,
De dire l'un de l'autre ainsi les vérités.
Pour rompre un entretien qui me fait de la peine,
Adieu. Je sais, Messieurs, quel dessein vous amene :
Votre voyage ici n'aura pas été vain ;
Vous aurez tous deux place au Mercure prochain.

M. SANGSUE.

Procureur de la Cour, j'entends qu'on me discerne
D'un méchant Procureur du Châtelet moderne.

ORONTE.

Je ferai mon devoir, je vous le promets.

M. SANGSUE.

Bon.

(*Il sort.*)

SCENE IX.

ORONTE, M. BRIGANDEAU, M. DE BOISLUISANT, CÉCILE, LISETTE, MERLIN.

M. BRIGANDEAU, *à Oronte.*

Ne me confondez pas avec un tel fripon.
Tout Paris sait, Monsieur, de quel air je m'acquitte...

ORONTE.

Je prétends vous traiter selon votre mérite ;
Laissez-moi faire.

(M. Brigandeau sort.)

SCENE X.

ORONTE, M. DE BOISLUISANT, CÉCILE, LISETTE, MERLIN.

ORONTE, *à M. de Boisluisant.*

Eh ! bien, vous avez tout ouï ?

M. DE BOISLUISANT.

On se plaint de leurs tours ; mais ils m'ont réjoui.
J'avois à les entendre une joie infinie.

SCENE XI.

BEAUGÉNIE, ORONTE, M. DE BOISLUISANT, CÉCILE, LISETTE, MERLIN.

AUGÉNIE.

Serviteur à l'illustre et belle compagnie.
Je vois, au sombre accueil que je reçois de tous,
Que je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous?

ORONTE.

Puis-je vous être utile, et vous rendre service,
Monsieur?

BEAUGÉNIE.

Non; je viens, moi, vous rendre un bon office:
Je viens vous faire voir que j'ai quelque talent,
Je viens vous réciter un ouvrage excellent.

ORONTE.

Qu'est-ce, Monsieur? voyons.

BEAUGÉNIE.

Une Énigme si belle
Qu'elle fera du bruit dans plus d'une ruelle:
C'est un effort d'esprit; mais si rempli d'attraits
Qu'il n'a point eu d'égal, et n'en aura jamais.

CÉCILE.

Écoutons, je vous prie. Une Énigme me charme.

BEAUGÉNIE.

L'Énigme qui jadis causa tant de vacarme,
Fit verser tant de sang, ouvrit tant de tombeaux,
Des Monarques Thébains mit le trône en lambeaux
Et fut cause qu'Œdipe eut la douleur amere
De faire des enfans à Madame sa mere;
Cette Énigme, en un mot, qui fit tant de fracas
A celle que j'ai fait auroit cédé le pas.
Vous en allez juger; mais je veux par avance
Que vous me promettiez d'être sans complaisance.
Écoutez.

(*Il lit.*)

Je suis un invisible corps,
Qui de bas lieu tire mon être,
Et je n'ose faire connoître
Ni qui je suis, ni d'où je sors.
Quand on m'ôte la liberté,
Pour m'échapper j'use d'adresse,
Et devient fémelle traîtresse,
De mâle que j'aurois été.

ORONTE.

Ces vers-là me semblent bien tournés.

CÉCILE.

Je brûle de savoir ce que c'est.

BEAUGÉNIE.

Devinez.

CÉCILE.

Soit manque de lumiere ou de bonne fortune,
Je n'ai pu de ma vie en deviner aucune.

BEAUGÉNIE, *à M. de Boisluisant.*

Et Monsieur ?

M. DE BOISLUISANT.

Sur ce point je demande quartier.
J'y rêverois *gratis* au moins un siecle entier.

BEAUGÉNIE, *à Oronte.*

Et vous, Monsieur ?

ORONTE.

Ma foi ! je ne la puis comprendre.

BEAUGÉNIE, *à Lisette.*

Et vous ?

LISETTE.

Je ne l'entends, ni je ne veux l'entendre ;
C'est du grimoire.

BEAUGÉNIE, *à tous.*

Enfin, vous ne l'entendez pas ?

CÉCILE.

Non. Qu'est-ce ?

BEAUGÉNIE.

C'est un vent, échappé par en bas....
Vous vous regardez tous, et j'en sais bien la cause.
Tous ceux qui l'ont ouie ont fait la même chose.
Sur un sujet si foible un ouvrage si beau,
Paroît à tout le monde un prodige nouveau.

Mais, pour voir si les vers quadrent à la matiere,
Faisons-en, vous et moi, l'anatomie entiere.

(*Il lit.*)

Je suis un invisible corps,
Qui de bas lieu tire mon être,
Et je n'ose faire connoître
Ni qui je suis, ni d'où je sors.

Est-il rien de plus juste et de mieux rencontré?
Jamais dans son sujet homme est-il mieux entré?
Il semble que ce vent ait de la connoissance,
Et qu'il n'ose avouer son nom, ni sa naissance.
Rien n'est plus singulier que cette Énigme-là.

LISETTE.

Il faut avoir bon nez pour deviner cela.

ORONTE.

Il n'est rien plus galant que votre Énigme.

BEAUGÉNIE.

Peste!

Je le sais bien. Passons à l'examen du reste.

(*Il lit.*)

Quand on m'ôte la liberté,
Pour m'échapper j'use d'adresse,
Et deviens fémelle traîtresse,
De mâle que j'aurois été.

Jamais dans une Énigme a-t-on rien vu de tel?
Qu'est-il de plus coulant et de plus naturel?
Loin que ce que je dis blesse la vraisemblance,
On en fait tous les jours la rude expérience;
Et quelqu'un en ce lieu, qui ne s'en vante pas,

Peut-être à quelque mâle a fait passer le pas.
Des injures du tems mon nom n'a rien à craindre :
J'ai peint ce qu'un pinceau ne pourra jamais peindre;
Et je suis étonné, quand je songe à cela,
Comment l'esprit humain peut aller jusques-là !...
Je vais recommencer ?

ORONTE.

Non, je vous en supplie ;
Nous avons de vos vers la mémoire remplie.
Votre nom à l'Énigme ajouteroit du poids.

BEAUGÉNIE.

La nature prudente eut soin d'en faire choix,
Et de mes vers nombreux prévoyant l'harmonie,
Me doua tout exprès du nom de Beaugénie.
Je vous laisse l'Énigme, avec mon nom au bas.
Ornez-la d'un prélude et vantez ses appas.
Les vers en sont si beaux, la matiere si belle,
Que vous n'en direz rien qui soit au-dessus d'elle.

ORONTE.

C'est assez ; vos desirs seront tous satisfaits.

BEAUGÉNIE.

Adieu ; je me retire, et je vous laisse en paix.

(Il sort.)

SCENE XII

SCENE XII.

ORONTE, CÉCILE, M. DE BOISLUISANT, LISETTE, MERLIN.

ORONTE, *à M. de Boisluisant.*

Puisqu'il nous laisse en paix, nous ne pouvons mieux faire
Que d'envoyer Merlin nous chercher un Notaire.

LISETTE, *à Merlin.*

Montre-moi ton amour par ton empressement;
Cours, vole.

(*Merlin sort.*)

SCENE XIII et derniere.

ORONTE, CÉCILE, M. DE BOISLUISANT, LISETTE.

M. DE BOISLUISANT, *à Oronte.*

Allons l'attendre en votre appartement.
Et conduisons si bien cette heureuse aventure
Qu'elle fasse du bruit dans le premier Mercure.

FIN.

LES FABLES D'ÉSOPE,

OU

ÉSOPE A LA VILLE,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES ET EN VERS.

Edme

PAR BOURSAULT.



A PARIS,

Au Bureau de la Petite Bibliotheque des Théatres, rue des Moulins, butte S. Roch, n°. 11.

M. DCC. LXXXVI.

C.H.

A MONSEIGNEUR MONSEIGNEUR LE DUC D'AUMONT,

PAIR DE FRANCE, CHEVALIER DES ORDRES DU ROI, PREMIER GENTILHOMME DE LA CHAMBRE DE SA MAJESTÉ, &c.

MONSEIGNEUR,

Il y a long-tems que vous me faites l'honneur de me vouloir du bien, et long-tems aussi que je cherche les occasions de vous en témoigner ma reconnoissance. Il ne s'en est présenté aucune où votre protection m'ait été nécessaire, que vous ne me l'ayiez accordée avec une grandeur d'ame qui me ravissoit,

mais qui ne me surprenoit pas. Je vous ai vu, MONSEIGNEUR, me tendre généreusement la main, pour me faciliter les moyens de m'approcher de vous ; et, loin de vous prévaloir de l'intervalle qui est entre vous et moi, avoir la bonté de faire vous-même des pas de mon côté pour en diminuer l'étendue. Que ces manieres sont belles ! et qu'elles distinguent bien les Grands qui le sont par la naissance, d'avec ceux qui ne le sont que par la fortune. Voilà, MONSEIGNEUR, ce qu'on appelle l'infaillible voie de se rendre maître de tous les cœurs ; et, s'il m'est permis de citer la Fable dans une Lettre où je ne veux dire que des vérités, Ésope, l'incomparable Ésope, ne connoît de véritable noblesse, que celles en qui l'on remarque une véritable honnêteté. Le mot d'incomparable qui m'est échappé pour accompagner le nom d'Esope, n'a peut-être jamais été mis plus justement : les siecles qui lui ont succédé, et qui lui succéderont jusqu'à la dissolution des siecles mêmes, lui rendront la justice qui lui

est due ; et tant qu'il y aura de la droiture sur la terre, il est sûr d'en attirer la vénération. Quel homme a jamais été plus habile dans la science des mœurs, et qui jamais a imprimé une plus grande haine pour le vice, et un plus grand amour pour la vertu? Crésus, à qui autrefois Ésope dédia ses Fables, lui-même en fit tant d'estime que, pour en éterniser le mérite, il lui fit ériger une statue d'or ; et l'une des plus délicates plumes de France, qui leur a donné plus de réputation qu'elles n'en avoient, les ayant dédiées à l'auguste fils du Monarque le plus auguste du monde ; j'ai cru, Monseigneur, *que de si grands exemples pouvoient autoriser la liberté que j'ose prendre de vous présenter le même Ésope, sous un habit différent. Ce que j'offre à Votre Grandeur, n'a ni la beauté de l'original, ni les graces qu'une si excellente copie semble y avoir ajoutées ; et quelque grand qu'ait été le succès de mon Ouvrage, je ne l'aurois trouvé ni digne de vous, ni digne de mon zele, sans l'approbation que*

vous avez eu la bonté de joindre à tous les applaudissemens qu'il a reçus. L'honneur que vous lui avez fait, MONSEIGNEUR, *de lui accorder votre suffrage le fait aspirer à la gloire de votre protection. Il est naturel à celui qui lui a donné le jour de chercher à lui procurer une heureuse destinée; et sur qui puis-je jamais jeter les yeux qui soit en état de lui faire plus de plaisir, et qui ait plus de plaisir quand il en peut faire? Rien ne manquera à son bonheur si vous avez la bonté d'en vouloir être l'appui; et pour moi,* MONSEIGNEUR, *tous mes vœux seront remplis si à tant de graces dont je vous suis redevable vous ajoutez celle de me croire, avec le zele le plus ardent et le plus respectueux qui ait jamais été,*

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE GRANDEUR,

Le très-humble, très-obéissant
et très-obligé serviteur,
BOURSAULT.

PRÉFACE NÉCESSAIRE.

LE succès que cet Ouvrage a eu semble le justifier assez ; et ce seroit mal reconnoître les obligations que j'ai à la voix publique que de douter qu'il n'y ait du bon, puisqu'elle y en a trouvé. Le meilleur témoignage que j'en puisse rendre est l'empressement qu'on a eu, non-seulement de le voir, mais de le voir plusieurs fois. Et comme toutes les regles du Théatre n'ont jamais eu d'autre but que celui de plaire, je crois les avoir suffisamment observées ; puisqu'il y a peu de personnes à qui je n'aie plu. Je dis peu de personnes, car il y en a toujours quelques-unes qui mettent toute leur étude à se distinguer, et qui font consister tout leur esprit à le faire paroître singulier. Si c'est en avoir beaucoup de remarquer des fautes, dont le public ne s'aperçoit pas, c'est ne l'avoir pas trop raisonnable que de vouloir résister au torrent, et je prendrois le parti de ne pas dire mon sentiment, quelque

Je m'en rapporte, de bonne-foi, à ceux qui ont honoré cette Comédie de leur présence. Qu'ils disent, si les scenes de la Précieuse, du Paysan, de la mere dont on a enlevé la fille, de la Conseillere-Garde-note, et toutes les autres de cette nature, qui ne tiennent au sujet que par la relation que les personnages ont avec Ésope, ne leur ont pas fait plus de plaisir que tout le reste; et si la morale satyrique et instructive dont elles sont accompagnées n'est pas ce qui les a le plus intéressés? En un mot, cette Piece est d'un genre si différent de toutes les autres, qu'il la faut regarder, pour ainsi dire, avec d'autres yeux, et ne pas l'ajuster à des regles, judicieuses à parler en général, mais chimériques dans une espece aussi particuliere que celle-ci. Si j'osois faire une comparaison de la chose du monde la plus sérieuse à celle qui l'est le moins, je dirois qu'il en est des regles du Théatre comme des Loix de la Justice : les Législateurs ont marqué les cas où elles doivent être appliquées, et pour lors c'est une leçon prescrite; mais dans des cas qui ne sont pas tombés sous leur sens, et que le hasard fait naître, malgré toute la pré-

voyance humaine, c'est à ceux qui en sont les Juges à faire des Loix nouvelles pour les cas qui n'ont pas été prévus ; et de même dans toutes les choses qui arrivent, et qu'on n'a pas été obligé de prévoir. Si ces grands génies de l'antiquité, je veux dire Aristote et Horace, qui ont donné des regles pour le Théatre, avoient pu se figurer qu'Ésope eût dû y paroître quelque jour, ils auroient cherché tout ce qui auroit été capable de le faire réussir ; et puisqu'il n'a pas moins réussi que s'ils m'avoient marqué le chemin que je devois suivre, il faut apparemment que j'aie trouvé ce qu'ils m'auroient enseigné eux-mêmes.

Pour le jeu de Théatre, je l'ai ménagé autant qu'il m'a été possible dans le peu que le sujet m'en a fourni ; et je crois même l'avoir assez heureusement disposé pour y attacher l'attention de l'Auditeur jusqu'à la derniere scene, qui est l'effet le plus favorable qu'on puisse attendre en semblable occasion. Il y a une scene de petits enfans qui finit le troisieme acte, qui a eu assez de succès pour mériter d'avoir des censeurs. C'est une Fable que j'ai mise en action, et voici les

défauts qu'on y a trouvés. On dit que ces enfans ont trop d'esprit, et qu'Ésope leur dit de trop belles choses. C'est un reproche qui me fait honneur ; et j'aime mieux pécher de ce côté-là que de l'autre. Mais, pour répondre à une si foible objection, il est constant, et j'en prends l'expérience à témoin, qu'on voit tous les jours de petits enfans de qualité qui ont une si belle éducation, que rien n'est plus agréable que ce qu'ils disent ; et peut-être même a-ce été à en entendre parler quelques-uns que j'ai pris le style dont j'ai eu besoin pour ceux que j'ai mis sur le Théâtre. Je dois aussi ce témoignage à la vérité que ceux qui y ont trouvé à dire ne sont pas d'une qualité distinguée, et comme leurs enfans ne parlent peut-être pas si bien que ceux-là, ils ignorent ce que d'autres sont capables de dire. Pour Ésope, qui ne laissoit échapper aucune occasion de bien faire, et qui, après avoir eu la bonté de prêter l'oreille à leur petit différent, les exhorte à avoir de l'amitié l'un pour l'autre, il n'y a rien dans ce qu'il leur dit qui ne soit dans la Fable que ces petits enfans représentent ;

et je consens volontiers que ce que je ferai à l'avenir, soit exposé à une pareille censure, à condition d'un même succès.

Quelque grand qu'il ait été, j'avoue que j'ai tremblé plus d'une fois, et que s'il y a de la gloire à acquérir à mettre quelque chose de nouveau au jour, il y a beaucoup de danger à craindre. Le peuple qui s'attendoit à voir une Comédie ordinaire, qui, d'intrigue en intrigue, et à la faveur de quelques plaisanteries, va insensiblement à la fin de son sujet, fut surpris d'entendre des Fables, à quoi il ne s'attendoit pas, (car cette Piece n'avoit été promise que sous le nom d'Ésope) et ne sut d'abord de quelle maniere il devoit les recevoir; mais quand il comprit le sens qu'elles renfermoient, et qu'il vit toute l'étendue de leur application, il se voulut mal de l'injustice qu'il m'avoit rendue, et ses applaudissemens furent, si j'ose me servir de ce terme, comme la réparation de son murmure : ainsi j'ai tous les sujets imaginables de m'en louer, et je n'en ai aucun de m'en plaindre.

Ce qui m'a paru le plus dangereux dans cette entreprise, ç'a été d'oser mettre des Fables en

vers après l'illustre Monsieur de La Fontaine ; qui m'a devancé dans cette route, et que je ne prétends suivre que de très-loin. Il ne faut que comparer les siennes avec celles que j'ai faites pour voir que c'est lui qui est le maître. Les soins inutiles que j'ai pris de l'imiter m'ont appris qu'il est inimitable ; et c'est beaucoup pour moi que la gloire d'avoir été souffert où il a été admiré.

SUJET
DES FABLES D'ÉSOPE.

Ésope, d'esclave Phrygien étant devenu favori et premier Ministre de Crésus, Roi de Lydie, parcourt cet Empire pour en réformer les abus et y rétablir le bon ordre et une sage administration. Il arrive à Sizique, dont le Gouverneur, Léarque, voulant s'en faire un appui, lui propose sa fille, Euphrosine, en mariage; mais elle est aimée d'un jeune Lesbien, nommé Agénor, qu'elle aime aussi, et la figure d'Ésope n'est pas propre à la faire renoncer facilement à son amant. Peu touchée du desir qu'a son pere de conserver sa place par la protection d'Ésope, elle fait tout ce qu'elle peut, aidée de Doris, sa confidente, et de son cher Agénor, pour éviter cette fâcheuse alliance, qu'Ésope semble d'abord accepter, afin de s'assurer de la constance de ces deux amans; et lorsqu'il n'en peut plus dou-

ter, il engage lui-même Léarque à les unir. Durant ce jour qu'il passe en cette Ville, il donne audience à des gens de toute espece. Il rend justice à tous, accordant ou refusant ce qu'ils demandent ; mais les renvoyant tous satisfaits, en récitant à chacun d'eux une Fable relative à l'objet qui les amene vers lui.

JUGEMENS ET ANECDOTES
SUR
LES FABLES D'ÉSOPE.

CETTE Piece eut quarante-trois représentations de suite, dans sa nouveauté, et voici quel fut son succès, ainsi que nous l'apprend Boursault lui-même, dans une de ses Lettres à sa femme.

« Il est tems que je te rende compte de ce que tu as envie de savoir, et que je te dise ingénuement comment la Comédie d'*Esope* a été reçue. C'est une Piece d'un caractere si nouveau que jamais homme n'a eu tant de peur que j'en eus pendant les trois premieres représentations. Les Fables qui en font la beauté (supposé qu'il y en ait dans cet Ouvrage) ne furent pas du goût de bien du monde; et quoique Raisin, qui fait toujours bien, fît mieux Esope qu'Ésope ne l'auroit pu faire lui-même, je n'osois me flater que son

mérite fût capable d'en donner assez à ma Comédie pour la faire réussir. Je dois cette justice aux Auditeurs sans prévention, qui vont à la Comédie pour y prendre du plaisir quand ils y en trouvent, et qui applaudissent de bonne foi à ce qui leur paroît digne d'être applaudi, je leur dois, dis-je, cette justice qu'ils me rendoient autant qu'il leur étoit possible, et que les murmures de quelques beaux esprits, qui sont des gens sans miséricorde, ne faisoient aucune impression sur eux. Dans une conjoncture si embarrassante, pour essayer de faire cesser le murmure des uns, et m'attirer encore plus la bienveillance des autres, je fis cette Fable, que le lendemain, à la quatrieme représentation, Raisin, entre le second et le troisieme acte, devoit dire aux Auditeurs. »

LE DOGUE ET LE BŒUF,

FABLE.

Un Dogue envieux et superbe,
Étant couché dans un champ,
Fut assez lâche et méchant
Pour empêcher le Bœuf d'y brouter un peu d'herbe.
Le Bœuf, en mugissant, portant ailleurs ses pas:

« Maudit sois-tu, dit-il, et que malheur t'arrive !
» Ta méchanceté me prive
» De ce que tu ne veux pas ! »

« Il devoit ensuite apostropher ceux qui se déchaînoient contre les Fables, et leur dire :

Messieurs les beaux-esprits, que la Fable révolte,
Parlez, sans dissimuler ;
Dans quel champ peut-on aller
Pour faire plus de récolte ?
A tant d'honnêtes gens qui sont devant vos yeux
Laissez la liberté d'applaudir ce mélange ;
Et ne ressemblez pas à ce Dogue envieux
Qui ne veut ni manger, ni souffrir que l'on mange.

« On ne fut, grace au Ciel, obligé de dire l'apostrophe, ni la Fable. Il y eut tant de monde à cette quatrieme représentation, et l'applaudissement fut si général que nous fûmes au moins aussi contens des Auditeurs qu'ils le furent de nous ; et ce jour-là la Piece s'affermit si bien qu'elle n'a point chancelé depuis. Quelques-uns disent que l'on n'a rien vu de si bon depuis Moliere, et ceux qui veulent me flater disent qu'il n'a rien fait de meilleur ; mais je lui rends justice, et je me la rends aussi : c'est assez dire que

je ne me laisse pas aller à la flatterie. Par malheur, il n'y a plus que six représentations à en donner ce carême, et je ne doute point que trois semaines d'interruption et les beaux jours d'après Pâques ne lui fassent perdre les trois quarts de son mérite. Il n'y a que cinq pistoles à dire que mes deux parts ne montent déja à mille écus ; et si le carême eût été une fois plus long, je suis sûr qu'elles auroient encore monté à plus de cinq cents. A vue de pays, elles iront à près de quatre mille livres, sans l'impression ; et qui seroit assuré de faire deux Pieces par an avec le même succès, n'auroit gueres besoin d'autre emploi. »

« L'excellente Comédie des *Fables d'Esope* fut admirée dans son tems, et elle fait encore aujourd'hui autant de plaisir à lire qu'on en eut autrefois à la voir représenter, dit le fils de Boursault, dans l'Avertissement des Œuvres Dramatiques de son pere. »

« C'est de cette Comédie que Saint-Évremont a écrit *qu'il n'avoit rien lu, dans ce caractere, de plus beau en notre langue, et que la seule hardiesse* (*indépendamment du succès qui l'avoit justifiée*)

d'oser mettre le premier des Fables d'Esope sur la scene, ne pouvoit partir que d'un génie qui pensoit au-dessus du commun. »

« On en a fait nombre d'éditions, non-seulement dans toute la France, mais en Hollande, en Angleterre, en Allemagne, en Italie : on l'a traduite en toutes ces langues ; on l'a jouée en François sur tous les Théatres de l'Europe, et actuellement à Londres on la joue très souvent, traduite en Anglois. C'est une morale fine, intéressante, agréable, et, en même-tems, utile, amenée avec tant de naturel que le cœur y prend autant de part que l'esprit. »

« Pendant les répétitions d'*Esope*, disent les freres Parfaict, les Comédiens proposerent à Boursault de supprimer la scene cinquieme du second acte, craignant qu'elle ne parût trop hardie. Boursault crut, au contraire, qu'elle méritoit d'être conservée. Pour terminer ce différent, les Acteurs et l'Auteur convinrent d'en demander la décision à l'un des Premiers Gentilshommes de la Chambre du Roi, et Boursault écrivit au Duc d'Aumont :

MONSEIGNEUR,

« A la veille de représenter une Piece de Théatre, que j'ai faite pour le divertissement de la Cour et du Public, les Comédiens font difficulté de dire une Fable reçue et applaudie de toute l'antiquité; c'est, MONSEIGNEUR, la Fable de *l'Estomac et des Membres*, où Ésope a prétendu faire voir la soumission que les sujets doivent avoir pour le Souverain, &c. »

« Boursault inséra dans sa Lettre la scene en question, et le Duc d'Aumont lui répondit:

« J'ai reçu, Monsieur, la scene que vous m'avez envoyée; je l'ai lue, avec plaisir, et n'y ai rien trouvé qui ne soit dans l'ordre. Je voudrois avoir d'autres occasions de vous rendre service et de vous faire voir que je suis entiérement à vous, &c. »

« Boursault se rend justice, dans sa Préface, en parlant des Fables qu'il a imitées d'Ésope, après celles de La Fontaine, ajoutent les freres Parfaict; mais cependant le cadre dans lequel il les a enchassées empêche de les examiner avec

la même sévérité que s'il les avoit données en Recueil. A l'égard de sa Comédie, c'est une route singuliere qu'il a prise en la composant, et qui a été imitée par beaucoup d'autres, qui, par paresse ou faute de sujets susceptibles d'intrigue, ont employé une simple idée pour faire entrer des personnages épisodiques. La Piece de Boursault qui eut un très grand succès le méritoit par les heureux détails qu'il a eu l'art d'y joindre. »

L'Auteur du *Mercure Galant* s'exprime ainsi dans le volume de Mars 1690.

« Quelque bruit que la Comédie d'*Esope* ait fait je n'en dirois rien si elle n'étoit d'un caractere tout particulier, qui y fait trouver l'utile joint à l'agréable, plus qu'on ne le trouve en aucune autre. En effet, les Fables dont se sert Ésope, en parlant à ceux qui viennent le consulter, semblent avoir été faites pour ce sujet; et en se faisant écouter avec plaisir, par le tour fin que leur a donné l'Auteur, elles font entendre de grandes leçons, dont les gens sages peuvent profiter. Ses vers sont fort naturels, et font voir sa facilité et son génie. »

« Cette Piece seroit peut-être tombée, à la premiere représentation, sans la présence d'esprit et la noble hardiesse de l'excellent Comédien qui y jouoit le rôle d'Ésope, observe l'Abbé de la Porte, dans ses *Anecdotes Dramatiques*. A la troisieme Fable qu'il débitoit, il s'éleva du Parterre un murmure et des signes d'improbation. Le célebre Raisin, le cadet, quitta alors son rôle, s'avança au bord du Théatre, et dit au Parterre :

« Permettez-moi, Messieurs, d'oser avoir l'honneur de vous représenter que cette Comédie-ci est dans un genre singulier, et tout-à-fait neuf. L'Auteur en risquant à mettre Ésope au Théatre auroit cru manquer à l'essence de son caractere s'il ne l'eût pas fait parler par apologues, le plus souvent qu'il le pouvoit. Si la répétition des Fables vous fatigue et vous ennuie, il est inutile que nous continuyions la représentation de cette Piece. Donnez nous vos ordres, Messieurs, pour la cesser dès ce même moment; car j'ai l'honneur de vous prévenir que, dans le courant de la Piece, j'ai onze ou douze Fables à vous débiter encore. »

« Raisin

« Raisin fut applaudi de toute la salle : on lui cria de continuer ; il continua, et la Piece alla aux nues. »

« Les Auteurs de l'*Histoire du Théatre François* ont avancé que ce fut la Demoiselle Beauval qui harangua le Public ; mais nous ne pouvons pas être de leur sentiment, poursuit l'Abbé de la Porte. Nous tenons cette anecdote, telle que nous la rapportons, du fils d'un homme qui étoit à la premiere représentation. Cette Comédie, au reste, est la mere de toutes les Pieces à scenes épisodiques, ou scenes à tiroir. C'est une mere qui a produit des petits enfans bien ennuyeux, et qui n'a été que trop féconde. » *Ibidem.*

Le nom de Raisin est illustre dans les fastes du Théatre ; mais ce fut sur-tout Jean-Baptiste Raisin, le cadet, qui, dès son enfance, contribua le plus à le rendre fameux. Nous allons rapporter, en substance, ce que disent de cette famille une *Vie de Moliere*, publiée par Grimarets, *La Muse historique*, de Loret, et l'*Histoire du Théatre François* des freres Parfaict.

« Un Organiste de Troie, en Champagne,

nommé Raisin, imagina et exécuta une épinette à deux claviers, longue à-peu-près de trois pieds, et large de deux et demi, avec un corps dont la capacité étoit le double plus grande que celle des épinettes ordinaires, dit Grimarest. Raisin avoit trois enfans, deux garçons et une fille. Il leur apprit à jouer de l'épinette, quitta ensuite son orgue, et vint à Paris, avec sa femme, ses enfans et l'épinette, à la fin de 1660. Il obtint au commencement de l'année suivante, la permission d'ouvrir un petit spectacle à la Foire Saint-Germain. Son affiche, qui promettoit un prodige de méchanique et d'obéissance dans une épinette, lui attira beaucoup de monde. On l'admira, on en fut surpris, et personne ne put deviner l'artifice de cet instrument. D'abord le petit Jacques Raisin, l'aîné, et le cadet se mettoient chacun à son clavier, et jouoient ensemble une piece de symphonie. Ensuite le pere prenoit une clef, avec laquelle il sembloit monter l'instrument, par le moyen d'une roue qui faisoit un vacarme terrible dans le corps de la machine, comme s'il y avoit eu une multiplicité de roues possible et nécessaire pour exécuter ce qu'il alloit lui faire

jouer. Il la changeoit même souvent de place, pour ôter tout soupçon, et lui ordonnoit ensuite d'exécuter tel ou tel autre air, qu'il lui faisoit suspendre ou poursuivre à volonté. Tout Paris étoit occupé de ce petit prodige. Les esprits foibles croyoient que Raisin étoit sorcier. Les plus clairvoyans ne pouvoient le deviner. Cependant la Foire lui valut plus de vingt mille livres. Le bruit de cette merveille alla jusqu'au Roi : il voulut la voir, et le cinq Avril il fit placer l'épinette dans l'appartement de la Reine, qui en fut toute effrayée. Le Roi ordonna que l'on ouvrit le corps de l'épinette, d'où l'on vit sortir un enfant de cinq ans, beau comme un ange ; c'étoit Raisin le cadet, qui fut dans le moment caressé par toute la Cour. »

« Le Roi, la Reine et Reine mere, (dit Loret)
« D'icelui Roi l'unique frere,
» Et l'objet de son amitié,
» Son aimable et chere moitié,
» . . . .
» Goûterent, avec alégresse,
» Et même avec ravissement
» Ce charmant divertissement.
» L'inventeur de cette machine

» Qui plairoient à des Holophernes,
» Et dont je fis lors quelqu'écrit;
» Ce Raisin donc, homme d'esprit,
» En a fait une autre excellente,
» De la premiere différente,
» Qui, certes, vaut son pesant d'or,
» Et surprend cent fois mieux encor.
» L'autre jour, autant qu'on peut dire,
» Il en charma notredit Sire,
» . . . .
» Et plusieurs grands de la Cour;
» Qui, toutefois, sans complaisance,
» En dirent du bien d'importance,
» Et des trois beaux enfans aussi,
» Dudit Raisin le cher souci,
» Qui dansoient, avec castagnettes,
» Bien mieux que des marionettes,
» Eux étant presque aussi petits.
» . . . .
» Je puis, avec peu d'hyperbole,
» Vous l'assurer, sur ma parole.
» . . . .
» Certes, tous les grands et les grandes,
» Dont les oreilles sont friandes
» De doux et de justes accords,
» Doivent voir ces trois petits corps,
» Et leur épinette enchantée
» Digne d'être à jamais vantée.
» . . . . &c. »

« Il y a grande apparence, disent les freres

Parfaict, que la Foire de 1663 ne fut pas si favorable à Raisin, car en 1664, il abandonna son épinette, et choisit des jeunes gens de l'un et l'autre sexe, qu'il joignit à ses enfans, pour former une troupe, qui prit le titre de troupe de Monseigneur le Dauphin. C'est sous ce nom qu'elle parut, sur le Théatre du Palais-Royal, au mois de Juin de cette année. Ces enfans, parmi lesquels s'exerça le fameux Baron, représentoient, tant bien que mal, deux vieîlles Pieces d'Auteurs inconnus, et qu'ils faisoient rouler alternativement, sous le titre de *Tricassin rival*, et de l'*Andouille de Troie.* »

« Leurs danses, leurs mélodies,
» Pastorales et Comédies,
» Se font, foi d'Écrivain loyal, (continue Loret)
» Admirer au Palais-Royal,
» Où le plus petit de la troupe (le plus jeune Raisin)
» N'est gueres plus haut qu'une coupe,
» Dansant, récitant, annonçant,
» Est si rare et si ravissant.
» . . . .
» A n'en point mentir, sans le voir,
» On ne sauroit bien concevoir
» Comment ces Ragotins s'acquittent
» Des jolis endroits qu'ils débitent;

» Et, sans à faux en discourir,
» Tout Paris y devroit courir,
» Car je ne crois pas que personne
» Plaignît l'argent que l'on leur donne.
» . . . . &c. »

« Ce spectacle eut du succès quelque tems ; mais le pere Raisin étant mort pendant ce commencement, sa veuve, qui continua l'entreprise, après avoir gagné plus de vingt mille écus à Paris, crut que la Province ne lui seroit pas moins favorable. Elle fut à Rouen ; mais, au lieu de s'occuper de son spectacle, elle mangea ce qu'elle avoit d'argent avec un Gentilhomme du Prince de Monaco, nommé Olivier, qu'elle aimoit et qui l'avoit suivie ; de sorte qu'en peu de tems la troupe fut réduite au plus pitoyable état. Elle revint à Paris, au commencement de *1666*. La veuve Raisin n'ayant aucune ressource, mais connoissant l'humeur bienfaisante de Moliere, le pria de lui prêter son Théatre pour trois jours seulement, afin que le petit gain qu'elle espéroit faire dans ces trois représentations lui servît à remettre sa troupe en état de reparoître. Moliere y consentit, et même lui prêta son Théatre plusieurs autres fois. Elle

gagna encore beaucoup d'argent ; mais soit, de nouveau, mauvaise administration, ou bien parce qu'une partie des Acteurs passa dans d'autres troupes, celle du Dauphin se dispersa. Raisin le cadet retourna en Province, et joua long-tems à Lyon et à Rouen. Il épousa une Actrice, nommée Françoise Pitel de Longchamp, dont il eut quatre enfans, deux garçons et deux filles, et il revint à Paris, avec sa femme, en 1679. Ils débuterent à l'Hôtel de Bourgogne, où ils furent reçus. Deux ans après, ils furent compris dans la réunion de leur troupe avec celle vulgairement nommée de *Guénégaud*. »

« Raisin le cadet parut excellent dans tous les genres Comiques. Personne n'a mieux joué les rôles à manteau, ceux des valets brillans, des petits-maîtres et des ivrognes, et enfin généralement tout les caracteres qu'il a remplis. C'étoit un vrai Protée, non-seulement dans chaque rôle, mais dans chaque situation de ses rôles, ce qui l'a fait surnommer le *petit Moliere*. Il joignoit à ces talens supérieurs de l'esprit, beaucoup de gaieté, et il avoit un art admirable pour réciter une historiette, ou un conte. Il jouoit son récit et

y mettoit des graces qui lui donnoient un nouveau mérite : aussi étoit-il répandu dans les meilleures compagnies à la Cour et à la Ville. Cependant tout dissipé qu'il étoit par les plaisirs et la bonne chere, qu'il aimoit beaucoup, jamais Comédien n'a fait plus d'étude de son art. Il y rapportoit tout ; et lorsqu'il avoit saisi dans le monde quelque chose qui pouvoit avoir du rapport à ses rôles, il en faisoit usage, et même souvent il a proposé des sujets à des Auteurs Dramatiques, ainsi qu'en conviennent ceux du *Secret révélé* et de l'*Important*, l'Abbé Brueys et Palaprat. »

« Raisin le cadet, estimé et admiré généralement de tout le monde, étoit dans sa brillante carriere, lorsqu'après un grand soupé, où il avoit mangé beaucoup de cerneaux, il s'avisa de se baigner. Ce bain, pris si mal à propos, lui causa une si prompte et si funeste indigestion qu'il en perdit la vie en peu de tems. Il mourut, à deux heures du matin, le 5 Septembre 1693, âgé de trente-sept ans. »

LES FABLES D'ÉSOPE,

OU

ÉSOPE A LA VILLE,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES ET EN VERS,

PAR BOURSAULT;

Représentée au Théatre François, le 18 Janvier 1690.

LE POUVOIR DES FABLES,

PROLOGUE.

Autrefois dans Athene un fameux Orateur,
Zélé pour la cause Publique,
Craignant pour sa Patrie un extrême malheur,
Mit en œuvre sa Rhétorique;
Et pour émouvoir l'Auditeur
Fit un Discours fort pathétique.
Mais le peuple qui l'écoutoit,
Immobile comme une souche,
Ne fut non plus touché de ce qu'il débitoit
Que s'il n'eût pas ouvert la bouche.
Chagrin du peu de progrès
Que faisoit son éloquence.

L'Anguille, ajouta-t-il, l'Hirondelle et Cérès
Firent un jour connoissance.
En voyageant toutes trois,
Un fleuve impétueux s'oppose à leur passage;

L'Hirondelle en volant et l'Anguille à la nage
Le passerent sans peine, et l'auroient fait vingt fois.
Et Cérès? dit le Peuple, en élevant sa voix :
Vous avez fait passer l'Anguille et l'Hirondelle;
Monsieur le Philosophe, en vous remerciant,
Mais Cérès que devint-elle?
Dit encore une fois le Peuple impatient.
Messieurs, dit l'Orateur, vous dessillez ma vue;
Je me suis abusé jusques à ce moment:
La vérité toute nue
N'a pas assez d'enjoûment;
Une Fable l'insinue
Bien plus agréablement.

Messieurs les Auditeurs, qui par votre suffrage
Rendez bon ou mauvais le destin d'un Ouvrage,
Celui qui va paroître est d'un genre nouveau :
S'il vous blesse, il est laid; s'il vous plaît, il est beau.
Ésope, si connu par ses savantes Fables,
Fut jadis condamné par des Juges coupables;
Mais ceux qui de son sort décident aujourd'hui
Ont trop d'intégrité pour s'armer contre lui.
Il ne vous dira point de ces quolibets fades,

Qui ne sont de bons mets que pour des goûts malades.
Par les Fables qu'il cite en différens endroits
Il se montre à vos yeux tel qu'il fut autrefois.
Pesez-en le mérite en Juges équitables:
Vous le méconnoîtriez s'il ne disoit des Fables;
Et vous auriez dans l'ame un sensible dépit
De le voir par sa bosse, et non par son esprit.

PERSONNAGES.

ÉSOPE.

LEARQUE, Gouverneur de Sizique.

EUPHROSINE, fille de Léarque.

AGENOR, gentilhomme de Lesbos, amant d'Euphrosine.

DORIS, confidente d'Euphrosine.

HORTENSE, fille entêtée de son esprit.

DEUX VIEILLARDS, députés de Sizique.

AGATHON, petit garçon fort beau, fils de Léarque.

CLÉONICE, petite fille fort laide, sœur d'Agathon.

M. DOUCET, Généalogiste.

AMINTE, mere d'une fille enlevée.

ALBIONE, veuve d'un Conseiller-Notaire.

PIERROT, paysan, d'auprès de Sizique.

COLINETTE, femme de Pierrot, tenant un enfant au maillot.

M. FURET, Huissier.

DEUX COMÉDIENS.

UN MAITRE D'HOTEL.

UN LAQUAIS.

La Scene est à Sizique.

LES FABLES D'ÉSOPE,

OU

ÉSOPE A LA VILLE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LÉARQUE, EUPHROSINE, DORIS.

LÉARQUE, *à Euphrosine.*

Enfin ce grand esprit que je brûlois de voir,
L'incomparable Esope est ici d'hier au soir.
Tu le vis à loisir, nous soupâmes ensemble;
Ne me déguise rien, dis-moi ce qu'il t'en semble:
Ne le trouve-tu pas un aimable homme!

EUPHROSINE.

Moi?

LÉARQUE.

Oui?

EUPHROSINE.

Je n'en connois point qui lui ressemble.

LÉARQUE, *à Doris.*

Et toi,

Comment le trouves-tu ? Je te crois délicate.

DORIS.

Et ne voulez-vous point, Monsieur, que je le flatte ?

LÉARQUE.

Dis la vérité pure, autrement ne dis mot.

DORIS.

Vous le souhaitez ?

LÉARQUE.

Oui.

DORIS.

C'est un vilain Magot,

Franchement.

LÉARQUE.

Quoi ! friponne, être assez arrogante....

DORIS.

Si cela vous déplaît souffrez donc que je mente.
Me voilà toute prête à dire qu'il est beau,
Que c'est, si vous voulez, un Adonis nouveau,
Qu'à le voir sans l'aimer c'est en vain qu'on travaille,
Qu'il n'est pas dans le monde une plus riche taille,
Que du haut jusqu'en bas tout m'en paroît charmant ;
Mais ce sera, Monsieur, mentir impudemment ;
Et jamais au mensonge on ne m'a vu de pente,
Quoique vice ordinaire à toute confidente.

LÉARQUE.

Il ne te plaît donc pas ?

DORIS.

O que pardonnez-moi !
Je ris incognito d'abord que je le vois;
Je ne puis m'en tenir, quelque effort que je fasse :
Il n'est point de laideur que son museau n'efface ;
Et le reste au visage est si bien assorti
Qu'il n'a membre en son corps qui ne soit mal bâti.
Celui qui le forma choisit un sot modele.

LÉARQUE.

S'il lui fit le corps laid, il lui fit l'ame belle.
Plût aux Dieux, tel qu'il est, qu'Euphrosine lui plût!

EUPHROSINE.

Et si je lui plaisois quel seroit votre but,
Mon pere ?

LÉARQUE.

Ignores-tu jusqu'où va ma tendresse,
Et combien dans ton sort ton pere s'intéresse ?
Jamais aucun plaisir ne m'a semblé si doux
Que celui que j'aurois de le voir ton époux.

EUPHROSINE.

Mon époux, juste Ciel ! que venez-vous de dire ?

DORIS.

Bon ! ne voyez-vous pas qu'il nous veut faire rire ?

LÉARQUE, *à Doris.*

Esope, selon toi, n'est donc pas son fait ?

DORIS.

Non.
Pour épouser un singe il faut être guenon.
Car, entre nous, Monsieur, Esope est un vrai singe:
Celui qui vous est mort, quand il avoit du linge,

Un juste-au-corps, des gands et son petit chapeau,
Au gré de tout le monde étoit beaucoup plus beau;
Et s'il faut qu'à vos yeux mon cœur se développe,
Je l'aurois épousé plus volontiers qu'Esope.

LÉARQUE.

S'il faut être animal pour mériter ta foi,
Le singe que j'avois étoit digne de toi.
Pour moi que l'esprit charme, en quelque endroit qu'il brille,
Je ne tiens point Esope indigne de ma fille.

DORIS.

Et quel diantre d'esprit trouvez-vous donc qu'il ait?

LÉARQUE, *à Euphrosine.*

Ecoute; en peu de mots en voici le portrait.
Il est laid; mais, crois-moi, c'est une bagatelle:
Un homme est assez beau quand il a l'ame belle;
Et dans le plus bas rang comme dans le plus haut,
Toujours celle d'Esope a paru sans défaut.
Crésus à qui le Ciel fit un si beau partage
Qu'une richesse immense est son moindre avantage,
Crésus, le plus heureux de tous les Potentats,
Se repose sur lui du soin de ses Etats.
Dans un poste si haut, à quoi crois-tu qu'il pense?
A vivre dans le faste, et parmi l'opulence?
A bâtir sa maison des dépouilles d'autrui?
Il sert le Roi, le peuple, et ne fait rien pour lui.
Au riche comme au pauvre il tâche d'être utile;
Et depuis quatre mois qu'il va de ville en ville,
Il enseigne aux petits à faire leur devoir,
Et tempere des grands l'impétueux pouvoir:

À la droite raison il veut que tout se rende ;
Qu'en pere de son peuple un Monarque commande,
Et que, mourant plutôt que d'oser le trahir,
Un sujet se restraigne à l'honneur d'obéir.
Comme il est dangereux d'être trop véritable,
Il se sert du secours que lui prête la Fable ;
Et sous les noms abjects de divers animaux
Applaudit les vertus et reprend les défauts.
Quoique par bienséance il ne nomme personne,
Si l'on ne se connoît au moins on se soupçonne ;
Et, par cette industrie, en quelque rang qu'on soit,
Il apprend à chacun à faire ce qu'il doit.
Voilà sincérement le portrait de son ame.

DORIS.

Que vous seriez, Monsieur, un bon peintre de femme !
Vous fardez vos portraits admirablement bien !

LÉARQUE.

Quoi ! ma fille soupire, et ne me répond rien ?
Un mérite si grand ne la rend point sensible ?

EUPHROSINE.

Mon pere, à mon devoir il n'est rien d'impossible ;
Mais Esope est si laid !

LÉARQUE.

Son esprit est si beau !
La raison sur les yeux doit te mettre un bandeau ;
Et s'il faut qu'avec toi je m'explique sans feinte,
Ce qu'il a de pouvoir me donne un peu de crainte.
Par tout où de Crésus s'étendent les Etats
Il dépose à son gré les mauvais magistrats ;
Change les Gouverneurs qui, par coups et menaces,

Eloignés de la Cour, tyrannisent leurs places,
Casse les officiers qui, pour faire les fins,
Au lieu de cent soldats n'en ont que quatre-vingts,
Et, de peur que la fraude à la fin ne soit sue,
Ont des gens empruntés pour passer en revue;
Exclut les Conseillers de donner leurs avis
Quand pendant l'audience ils se sont endormis,
Bannit les avocats dont l'élégante prose
A l'art de rendre bonne une méchante cause,
Abolit les brelans, ces honteux rendez-vous
Où l'on tient une école à dresser des filoux;
Défend aux médecins, que nos maux enrichissent,
De prendre de l'argent que de ceux qu'ils guérissent;
Enfin dans cet Etat, de l'un à l'autre bout,
Esope a sans réserve inspection sur tout.
Quoique ma probité soit exempte d'atteintes,
Peut-être contre moi lui fera-t-on des plaintes:
Gouverneur de Sizique, où mon sort est si doux,
Je jouis d'un bonheur qui me fait des jaloux;
Et si jusqu'à t'aimer tu pouvois le contraindre,
Il fermeroit la bouche à qui voudroit se plaindre.
A son appartement je vais voir s'il est jour,
Savoir s'il est visible, et lui faire ma cour,
Lui marquer par mon zele et par ma déférence....

DORIS.

Vous n'itez pas bien loin, je le vois qui s'avance....
Quel marmouzet!

SCENE II.

SCENE II.

ESOPE, LÉARQUE, EUPHROSINE, DORIS.

LÉARQUE.

J'ALLOIS pour voir votre Grandeur,
Et savoir....

ÉSOPE.

Doucement, Monsieur le Gouverneur,
Dans la place où je suis, plus fragile qu'un verre,
Je vais à petit bruit, et vole terre à terre:
Le terme de Grandeur ne fut point fait pour moi.

LÉARQUE.

Eh! Monsieur, c'est un grade acquis à votre emploi.
Tous vos prédécesseurs, jusqu'au tems où nous sommes...;

ESOPE.

Tous mes prédécesseurs ont été de grands hommes
Dont le sang, le service et les hautes vertus,
A ne rien déguiser, méritoient encor plus.
Pour moi, qu'un sort bizarre a tiré de la boue,
Moi, de qui pour un tems la fortune se joue,
A quoi que ce puisse être où je sois destiné,
Je me souviens toujours de ce que je suis né.
La fortune est à craindre où manque la sagesse.
Etre aujourd'hui Grandeur, et demain petitesse,
Garder un long silence après un peu de bruit,
C'est le commun destin des Grands, par cas fortuit.
Treve donc de Grandeur pour un homme si mince.

LÉARQUE.

Et de quoi vous sert donc d'être auprès d'un grand
Prince,
Si les titres d'honneur ne vous entêtent pas?
La richesse à vos yeux doit avoir des appas;
Vous êtes dans un poste où vous n'avez qu'à prendre:
Tout l'argent de Crésus dans vos mains se vient rendre.
Tous ceux qui devant vous remplissoient vos emplois,
Quand ils les ont quittés étoient de petits Rois:
C'étoit une fortune aussi haute que prompte.

ÉSOPE.

Monsieur le Gouverneur, que je vous fasse un Conte,
Je vous prie.

LA BELETTE ET LE RENARD,

FABLE.

Autrefois la Belette ayant faim,
Par un trou fort étroit entra dans une grange,
Où, trouvant quantité de grain,
Elle se croit de noce, et d'abord elle mange
Pour le jour, pour la veille et pour le lendemain.
Enfin, la pance pleine et toute rebondie,
Elle a peur d'être prise en ce flagrant délit,
Et va par son entrée essayer la sortie;
Mais elle étoit trop grosse, ou le trou trop petit.
Un Renard, sur ces entrefaites,
Passant en cet endroit et la voyant pâtir:
« C'est en vain, lui dit-il, grosse comme vous êtes,
» Que vous espérez de sortir.
» Je vous plains d'être en ce gîte;

» Mais il peut arriver pis,
» Si vous ne rendez bien vîte
» Tout ce que vous avez pris. »

A l'application.

LÉARQUE.

Elle est aisée à faire.

ÉSOPE.

Tant mieux : la vérité ne peut être trop claire.
Ceux de qui la conduite, exempte de soupçons,
A qui se voue au Prince offre tant de leçons,
Pour s'en formaliser vont trop droit en besogne.
Pour celui qui sur-tout pince, lezine, rogne,
Qui du bien de Crésus s'attribuant le quart
Ne manie aucun sou dont il ne prenne un liard,
Quand il croit sa fortune et solide et complette,
Il éprouve le sort qu'éprouva la Belette ;
Et surpris dans la grange auprès du tas de grain,
Il ne peut en sortir, pour en être trop plein.
Tâchons d'avoir du bien qui ne courre aucun risque :
Un grand fonds de vertu rarement se confisque :
En faveur, en disgrace on est sûr d'en jouir.

LÉARQUE.

Monsieur, on est charmé quand on peut vous ouir.
Mais faisons, je vous prie, une petite pause.
Peut-être le matin prenez-vous quelque chose :
Un bouillon, du café ? Que vous plaît-il des deux ?

ÉSOPE.

Avez-vous du café qui soit bon ?

LÉARQUE.

Merveilleux.

ÉSOPE.

Prenons-en. Ordonnez que l'on nous en apprête:
Il n'est rien de si bon contre le mal de tête;
Quand j'en prends le matin je suis gai tout le jour.

LÉARQUE

Vous en aurez ici de meilleur qu'à la Cour;
Et dans peu de momens on va vous satisfaire.

ÉSOPE, *voyant que Léarque veut sortir.*

Quoi! faut-il que vous-même....

LÉARQUE.

Oui, j'y suis nécessaire.

(*A Euphrosine.*)

Entretenez Monsieur, et ne le quittez pas.

(*Il sort.*)

SCENE III.

ÉSOPE, EUPHROSINE, DORIS.

ÉSOPE.

Me voilà, sans défense, en proie à vos appas,
Ma belle enfant. Mon cœur a beaucoup de foiblesse;
Un coup-d'œil m'assassine, ou tout au moins me blesse.

EUPHROSINE.

Monsieur, ne craignez rien : les Dieux me sont témoins
Que je n'y veux donner ni mes vœux, ni mes soins.

ÉSOPE.

J'entens. Ce n'est pas là ce qui vous inquiete?
Rarement à votre âge on est sans amourette.
Vous avez le cœur pris?

EUPHROSINE.

Moi ?

DORIS.

Ne déguisez rien.
Monsieur est honnête homme, il en usera bien :
Il peut, par le crédit qu'il a sur votre pere,
Donner un croc-en-jambe à l'hymen qu'il veut faire....

(*A Esope.*)

Oui, Monsieur, ma maîtresse aime depuis deux ans
Un Gentilhomme aimable et des plus complaisans,
Jeune, galant, bien fait, s'il en est dans le monde,
Propre en linge, en habits, grande perruque blonde ;
Enfin de la façon dont le Ciel l'a formé,
Il n'est point de mortel plus digne d'être aimé.
Monsieur le Gouverneur que la grandeur entête,
Aux appas de sa fille offre une autre conquête,
Et veut, dès aujourd'hui, qu'elle applique son soin
A donner de l'amour au plus vilain marsouin...
Voyez la pauvre enfant, elle s'en désespere ;
Et vous êtes si bien avec Monsieur son pere
Qu'un mot que vous diriez le feroit consentir,
S'il veut qu'elle soit femme, à la mieux assortir.
A lui donner au moins un homme en bonne forme,
Et non, comme il veut faire, une figure énorme
Que dans sa belle humeur la nature, en jouant,
A faite moitié singe, et moitié chat-huant.
L'agréable bijou qu'un mari de la sorte !

ÉSOPE.

Et comment nomme-t-on ce chat-huant ?

EUPHROSINE.

Qu'importe ?
On vous en dit assez disant qu'il me déplaît.
Mon pere au premier mot devinera qui c'est.
Ne vous informez point d'un nom qui me chagrine.

ÉSOPE.

Il ne faut pas toujours s'arrêter à la mine.
Par exemple :

LE RENARD ET LA TÊTE PEINTE,

FABLE.

Jadis un Renard affamé,
Rodant par-ci, par-là, pour faire bonne quête,
Entra dans la maison d'un Peintre renommé,
Et trouva sous sa patte, une fort belle Tête.
Une perruque blonde, ainsi qu'à votre amant,
De l'eclat de son teint relevoit l'agrément :
« O Ciel ! s'écria-t-il, qu'elle me semble belle !
» C'est grand dommage vraiment
» Qu'elle n'ait point de cervelle. »

Combien devant nos yeux, qui ne s'en doutent pas,
Sous leur grande perruque étalent des appas
Qui de la Tête peinte étant le vrai modele,
Ont beaucoup d'apparence, et n'ont point de cervelle ?
De votre sexe même, et vous le savez bien,
Pour paroître charmante on ne néglige rien ;
Et quel malheur plus grand que celui d'être belle,
Lorsqu'à beaucoup d'appas on joint peu de cervelle ?
Peut-être que l'amant épris de vos artraits
Est une belle Tête à la cervelle près ;

Il plaît, il touche, il charme, à n'en voir que l'écorce,
Au fond, l'esprit et lui sont peut-être en divorce.

DORIS.

Je le connois, Monsieur, et dedans et dehors:
Son esprit, j'en suis sûre, est mieux fait que son corps;
Je puis, sans le flatter, dire à son avantage
Qu'il l'a beaucoup plus beau que tous ceux de son âge.
Ce n'est pas d'aujourd'hui que j'en ai fait l'essai.

EUPHROSINE.

Ce qu'elle vous en dit est assurément vrai:
Je puis vous en parler de science certaine.
S'il faut nous séparer figurez-vous ma peine!
Ce sera pour mon cœur le coup le plus tuant....

ÉSOPE.

Vous ne voulez donc point tâter du chat-huant?

DORIS.

Eh fi! Monsieur, comment voulez-vous qu'elle en tâte?
Il n'est ragoût si bon qu'un tel morceau ne gâte.
C'est un mets dégoûtant qui fait bondir le cœur.

EUPHROSINE.

Direz-vous à mon pere un mot en ma faveur?
Puis-je l'espérer?

ÉSOPE.

Oui, je prétends faire en sorte
Que dès demain....

SCENE IV.

LE MAITRE D'HOTEL, ÉSOPE, EUPHROSINE, DORIS.

DORIS.

VOICI le café qu'on apporte.

ÉSOPE, *à Euphrosine.*

N'en prenez-vous pas?

EUPHROSINE.

Non.

ÉSOPE.

Quoi! jamais?

EUPHROSINE.

Rarement.

ÉSOPE.

Prenez-en avec moi, s'il vous plaît, autrement
Il pourroit à vos feux arriver du désordre;
Et par le chat-huant je vous laisserois mordre.

DORIS.

Eh! prenez-en, Madame, au lieu d'une fois deux,
Et garantissez-vous d'un oiseau si hideux.

EUPHROSINE.

Le café me fait mal.

DORIS.

Je boirois de l'absinthe
Pour trouver à sortir d'un pareil labyrinthe.

EUPHROSINE.

Que l'on m'en donne donc, puisqu'il vous plaît ainsi,
Monsieur.

ÉSOPE.

La confidente en prendra bien aussi?
Je vois bien qu'à la joie elle n'est pas contraire.

DORIS.

Oh! pour moi volontiers, je suis fille à tout faire.

ÉSOPE.

Allons à la santé de votre époux futur.
Vous me ferez raison que je crois?

EUPHOSINE.

A coup sûr.
Vous touchez de mon cœur un endroit trop sensible
Pour vous rien refuser qui lui semble possible.
Quand vous verrez mon pere, appuyez fortement
Sur les perfections de mon premier amant.
J'attends tout d'un secours aussi grand que le vôtre.

DORIS.

Et sur-tout pesez bien sur les défauts de l'autre.
Faites-en un portrait vilain au dernier point,
Quoi que vous en disiez, vous ne l'outrerez point.

EUPHROSINE.

Dites que le premier, digne de ma tendresse,
Est l'homme le mieux fait qu'ait vu naître la Grece.

DORIS.

Dites que le second, bâti tout de travers,
Est le plus laid mâtin qu'ait produit l'univers.

EUPHROSINE.

Persuadez-lui bien qu'Agenor (je le nomme)
A toutes les vertus qui font un honnête homme.

DORIS.

Persuadez-lui bien qu'il n'est vice si bas
Que n'ait le godenot que je ne nomme pas.

EUPHROSINE.

Que pour l'un chaque jour renouvelant mon zele,
Jusqu'au dernier soupir je lui serai fidelle.

DORIS.

Que pour l'autre, peu propre au lien conjugal,
S'il se joue à l'hymen il s'en trouvera mal;
Et qu'il a sur le front une table d'attente,
Qui de sa destinée est la preuve éclatante.
Voilà ce qu'à son pere il faut faire savoir.

SCENE V.

UN LAQUAIS, ÉSOPE, EUPHROSINE, DORIS, LE MAITRE D'HOTEL.

LE LAQUAIS, *à Esope.*

UNE Dame est là-bas qui demande à vous voir,
Monsieur.

ÉSOPE.

Quelle Dame est-ce!

LE LAQUAIS.

Une Dame qu'on nomme...

(*A Doris.*)

C'est cette Dame... Eh ! là... plus savante qu'un homme,
Dont l'esprit est si creux qu'on n'en voit point le fond,
Et qui ne parle pas comme les autres font.

DORIS, *à Euphrosine.*

Je sais qui c'est. Sortons, rendons-lui ce service :
L'entretien d'une femme est pour elle un supplice.
Elle veut du pompeux, jusqu'au moindre discours.

ÉSOPE.

Qu'elle entre.

(*Le Laquais sort.*)

SCENE VI.

ÉSOPE, EUPHROSINE, DORIS, LE MAITRE D'HOTEL.

EUPHROSINE, *à Esope.*

Mon espoir est dans votre secours :
Vous me l'avez promis, et je le vais attendre.

ÉSOPE.

Allez, je ferai plus que vous n'osez prétendre.

(*Euphrosine, Doris et le Maître d'Hôtel sortent.*)

SCENE VII.

HORTENSE, ÉSOPE.

HORTENSE.

LA Déesse aux cent voix, qui du sein d'Atropos,
Sauve les noms fameux et les faits des héros,
La renommée, enfin, vous met en parallele....

ÉSOPE, *bas.*

Quel diantre de jargon celle-ci parle-t-elle!
(*Haut.*)
Par charité, Madame, ou daignez m'excuser,
Ou daignez vous résoudre à vous humaniser:
Votre style est si haut que j'ai peine à l'entendre.

HORTENSE.

Je ne crois pas, Monsieur, que j'en puisse descendre:
Je l'ai plus de cent fois vainement éprouvé,
J'ai naturellement l'esprit trop élevé.
Votre peine à m'entendre est une raillerie,
Vous avez l'intellect d'une Cathégorie?

ÉSOPE.

Madame, en vérité, ce jargon m'est suspect.
Je n'ai jamais appris ce que c'est qu'intellect,
Et je crois sottement, tant j'ai la tête dure,
Qu'une Cathégorie est une grosse injure.
A quoi sert de parler que pour être entendu?
Et si je vous entends je veux être pendu!

HORTENSE.

HORTENSE.

Quoi ! l'esprit le plus beau de tout notre hémisphere
Voit de l'opacité parmi tant de lumiere !
Ce qui passe chez vous pour des obscurités
Chez le monde poli sont des aménités.
Descendre d'où je suis au langage vulgaire
Est un éboulement que je ne saurois faire :
Le chemin m'en paroît impraticable et long.

ÉSOPE.

Eh ! de grace, Madame, à qui parlez-vous donc ?
Avant qu'un serviteur puisse vous être utile
Il lui faut plus d'un an pour savoir votre style ;
Et pour les étrangers, à parler franchement,
Nul ne peut vous entendre, à moins d'un truchement.
Etes-vous mariée ?

HORTENSE.

O Ciel ! quelle demande !
Puis-je l'être ?

ÉSOPE.

Eh ! ouida : vous êtes assez grande.

HORTENSE.

Quand les gens comme moi veulent se marier,
Il leur faut même espece à qui s'apparier.
Voulez-vous qu'un mari dans ses heures brutales
Pour transmettre après lui ses vertus animales,
Introduise à la vie un nombre de marmots
Qui tiendront de leur pere, et qui seront des sots ?

ESOPE.

Mais qui voyez-vous donc ? car c'est-là ma surprise !

HORTENSE.

Je me tiens dans ma chambre, où je me tranquillise.
J'aime mieux être seule, et dans l'inaction,
Que de mésallier ma conversation.
Un discours sans figure est un mets que j'abhorre;
Je veux de l'antithese, ou de la métaphore;
Des mots pleins d'énergie et d'érudition,
Comme inintelligible, inaffectation:
J'y trouve une beauté presque inimaginable.

ESOPE.

Voudriez-vous bien entendre une petite Fable,
Madame?

HORTENSE.

Volontiers. L'Apologue me plaît,
Quand l'application en est juste.

ESOPE.

Elle l'est.

LE ROSSIGNOL.

FABLE.

Un Rossignol, inquiet et volage,
Dont le gazouillement étoit touchant et beau,
Ennuyé du même ramage
Voulut en apprendre un nouveau.
Il avoit pour voisine une jeune Linotte,
Qui d'un Flûteur expert recevoit des leçons;
Et qui du flageolet imitant tous les sons,
Sembloit avoir appris jusqu'à la moindre note.
Le Rossignol persuadé
Qu'à ses vastes clartés rien n'étoit difficile,

Apprit grossiérement un ramage guindé,
Et de tous les oiseaux se crut le plus habile.
Mais son sort fut si cruel,
Par son imprudence extrême,
Que, dans ses plus beaux airs rien n'étant naturel,
Dès qu'il vouloit sifler on le sifloit lui-même.

Pour peu qu'à cette Fable on ait d'attention,
On ne peut se méprendre à l'application.
Et comme j'aperçois de la mésalliance
Entre votre mérite et mon insuffisance,
Pour me faire un devoir de n'en pas abuser,
Je vous laisse un champ libre à vous tranquilliser.
(*A part, en s'en allant.*)
Chaque mot qu'elle dit m'étourdit et m'assomme.

SCENE VIII.

HORTENSE, *seule.*

EH ! quoi, ce Mirmidon passe pour un grand Homme!
Je ne puis revenir de ma perplexité:
Je l'aurois méconnu sans sa difformité.
Je ne sais quelle étoile, à mon heure premiere,
Sur le cours de ma vie influa sa lumiere;
Mais je vois peu d'esprits, à les parcourir bien,
Qui soient de l'étendue et de l'ordre du mien.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

EUPHROSINE, DORIS.

DORIS.

Eh ! bons Dieux ! qu'avez-vous qui vous rend éperdue ?

EUPHROSINE.

Je n'en puis plus.

DORIS.

D'où vient ?

EUPHROSINE.

Doris, je suis perdue.

DORIS.

Qu'est-ce qu'on vous a fait ; et que dois-je penser ?

EUPHROSINE.

Il faudroit, que je crois, un peu me délacer,
J'étouffe.

DORIS.

Eh ! bien, venez-ça que je vous délace.

EUPHROSINE.

Arrête. Je suis mieux, et voilà qui se passe.

DORIS.

Courage ! efforcez-vous, reprenez vos esprits.
Qu'avez-vous ?

EUPHROSINE.

Ce que j'ai ? je ne puis avoir pis.

DORIS.

Depuis si peu de tems que je ne vous ai vue
Vous est-il arrivé quelque affaire imprévue ?

EUPHROSINE.

Juges-en par mon trouble et par mon désespoir,
Ou prête-moi l'oreille, et tu vas tout sçavoir.
Apprends, Doris, apprends que le fourbe d'Esope....

DORIS.

Achevez, qu'a-t-il fait le malheureux Cyclope ?

EUPHROSINE.

Loin de tenir parole, et d'être mon appui,
Il n'a pas dit un mot qui n'ait été pour lui.
Il m'épouse demain, par l'ordre de mon pere.

DORIS.

Lui, Madame ?

EUPHROSINE.

Est-ce à tort que je me désespere :
Parle-moi nettement, nous sommes sans témoins,
Est-ce à tort ?

DORIS.

Non, Madame; on se pendroit à moins.
De votre désespoir, quelque effet qu'on redoute,
Etre femme d'Esope est encor pis sans doute ;
Et se précipiter d'un haut rocher à bas
Est un sort moins cruel que d'entrer dans ses bras.
Comment ! quand ce magot, d'odieuse mémoire,
A votre époux futur vous a tantôt fait boire,
Ç'étoit à sa santé, sans que vous le crussiez,

Que ce malin bossu vouloit que vous bussiez !
Il faut qu'assurément votre pere radote.

EUPHROSINE.

Quel époux il me donne, et quel amant il m'ôte!
Tu sais ce qu'est Esope, et ce qu'est Agenor ?

DORIS.

Belle comparaison ! c'est du fer et de l'or.
Mais Agenor aussi, dont l'amour est extrême,
N'est guere impatient de revoir ce qu'il aime :
Depuis qu'il est parti pour aller à Lesbos,
De son pere défunt empaqueter les os,
Deux mois sont écoulés, et voici le troisieme.

EUPHROSINE.

Qu'apercois-je, Doris ?

DORIS.

Madame, c'est lui-même !

SCENE II.

AGENOR, EUPHROSINE, DORIS.

AGENOR.

Quoi ! dans votre entretien avois-je quelque part,
Euphrosine ?

EUPHROSINE.

Agenor ! que vous arrivez tard ?

AGENOR.

Il est vrai ; mais, Madame, une tempête étrange....

DORIS.

Madame est mariée, ou peu s'en faut.

AGENOR.

Qu'entends-je?

Dis-tu vrai ?

DORIS.

Que trop vrai !

AGENOR.

Quoi ! sincérement ?

DORIS.

Oui ;

Un rival, venu d'hier, vous en sévre aujourd'hui :

Voilà la vérité toute pure.

AGENOR.

Ah ! Madame,

Avez-vous pu trahir une si belle flamme ?

Avez-vous pu....

EUPHROSINE.

Calmez ces mouvemens jaloux :

Je suis dans ce malheur plus à plaindre que vous.

Lorsque de trahison votre cœur me soupçonne

Il ne sait pas qu'Esope est l'époux qu'on me donne.

AGENOR.

Esope ! Et le moyen de présumer cela ?

L'homme le plus mal fait, le plus laid !

DORIS.

Le voilà.

Il s'est rendu fameux par sa méchante mine ;

On le connoît par-tout.

AGENOR.

Pardon, belle Euphrosine.
Votre pere, sans doute, use ici de ses droits:
Vous avez trop bon goût pour un si mauvais choix.
Esope!

EUPHROSINE.

Tel qu'il est il a charmé mon pere;
Il est infatué de son esprit austere;
Ses égards vont pour lui par-delà le respect.

DORIS.

Choisissez pour gémir un endroit moins suspect.
L'appareil que voilà doit assez vous apprendre
Que les Cliens d'Esope en ce lieu se vont rendre.
Dans ce fauteuil douillet votre époux prétendu,
Que de tout votre cœur voudriez voir pendu,
Va donner audience à qui voudra se plaindre;
Et s'il vous aperçoit vous en devez tout craindre.
Dans votre appartement menez Monsieur sans bruit,
Et si vous y parlez que ce soit avec fruit:
A soupirer gratis on perd plus qu'on ne gagne!
Il faut aller au fait, sans battre la campagne.

EUPHROSINE.

Et si mon pere y vient quel sera mon dépit?

DORIS.

L'amour que vous avez vous fait perdre l'esprit.
Avant que votre pere ait ouvert votre porte,
Monsieur sera sorti, si vous voulez qu'il sorte:
Le petit escalier qui conduit au jardin
Contre toute surprise offre un secours soudain.
Allez sans hésiter où mon zele vous pousse....

(*Entendant tousser Esope, en dehors.*)
Eh ! bien, ne voilà pas le Chat-huant qui tousse....
Passez de ce côté de peur d'en être vus.
L'animal qui paroît rend tous mes sens émus :
Il n'est pas dans le monde un plus hideux visage.
(*Euphrosine et Agénor sortent.*)

SCENE III.

ÉSOPE. LÉARQUE, DORIS.

LÉARQUE.

Doris.

DORIS.

Monsieur.

LÉARQUE.

Eh ! bien, ma fille est-elle sage ?

DORIS.

Fort sage.

LÉARQUE.

Que fait-elle ?

DORIS.

Elle ronge son frein,
Trouve le jour obscur, quoiqu'il soit fort serein,
A votre volonté tâche d'être rébelle,
Et la plus sage fille en feroit autant qu'elle.
Où diantre, je vous prie, est votre jugement ?

LÉARQUE.

J'ai parlé ; c'est assez : point de raisonnement.
Monsieur lui fait honneur. Dis encor le contraire.

DORIS.

Moi ! non ; mais c'est, je crois, tout ce qu'il lui peut
faire.
Monsieur a ses raisons, que je ne blâme pas :
S'il aime ma maîtresse il lui voit des appas ;
Mais Euphrosine aussi n'est pas moins raisonnable,
Et Monsieur qu'elle hait est assez haïssable.
C'est une vérité que je ne puis trahir :
L'un a raison d'aimer, et l'autre de haïr.
Voilà mon sentiment, puisqu'on veut qu'il éclate.

ÉSOPE.

J'ai près de votre fille une bonne avocate !
Qu'en dites-vous ?

LÉARQUE.

Sortez, impudente !

DORIS.

Je sors ;
Mais aurez-vous raison quand je serai dehors ?
Serez-vous moins gêné par votre conscience ?

ÉSOPE.

De l'air dont elle parle en ma propre présence
Dieu sait comme en secret je suis sur le tapis !

DORIS.

Je dis la vérité : que dirois-je de pis ?
Adieu.

(*Elle sort.*)

SCENE IV.

ÉSOPE, LÉARQUE.

LÉARQUE.

Sur ma parole ayez l'ame tranquille.
Je sais qu'à son devoir Euphrosine est docile.
On l'arrache avec peine à son premier amant.

ÉSOPE.

L'aime-t-elle?

LÉARQUE.

Beaucoup.

ÉSOPE.

Et lui?

LÉARQUE.

Pareillement.

ÉSOPE.

Est-il jeune?

LÉARQUE.

A peu-près de l'âge de ma fille.

ÉSOPE.

Riche?

LÉARQUE.

Fort riche.

ÉSOPE.

Noble?

LÉARQUE.

Oui, de bonne famille.

ÉSOPE.

Bien fait avec cela ?

LÉARQUE.

Parfaitement bien fait.

ÉSOPE.

Pourquoi trouvez-vous donc que je sois mieux son fait ?
C'est changer un bon champ contre une terre en friche.
Je ne suis, comme on sait, jeune, noble, ni riche.
Pour bien fait, écoutez, je suis de bonne foi,
D'abord qu'un enfant crie on lui fait peur de moi.
Qui vous peut obliger à l'effort que vous faites ?

LÉARQUE.

Et comptez-vous pour rien la faveur où vous êtes ?
Beau-pere d'un tel homme, et sûr de son crédit,
Il n'est aucun espoir qui me soit interdit.
J'ai pour vous préférer de légitimes causes.

ÉSOPE.

Fort bien. Ayez donc soin d'applanir toutes choses.

LÉARQUE.

Je vais près de ma fille user de mon pouvoir.

ÉSOPE.

Adieu. Qu'on fasse entrer ceux qui voudront me voir.

(*Léarque sort.*)

SCENE V.

SCENE V.

DEUX VIEILLARDS, ÉSOPE.

I. VIEILLARD.

MONSEIGNEUR....

ÉSOPE.

Tout d'abord j'interromps cette phrase :
Le mot de Monseigneur demande trop d'emphase ;
Pour gens faits comme moi je l'abroge.

II. VIEILLARD.

Monsieur,
Notre ville demande un nouveau Gouverneur.

ÉSOPE.

Et la raison ?

I. VIEILLARD.

Le nôtre est devenu trop riche :
On ne peut tant gagner à moins que l'on ne triche.
Quand il vint s'établir dans son Gouvernement
Il avoit pour cortége un laquais seulement,
Et pour tout équipage une méchante rosse :
Maintenant six chevaux font rouler son carrosse.
Il serre le bouton quand on s'adresse à lui.

ÉSOPE.

Passons. Tous ses pareils font de même aujourd'hui.
Menace-t-il ? bat-il, sans relâche, ni treve ?

II. VIEILLARD.

Non, Monsieur, mais....

ÉSOPE.

Quoi! mais.

II. VIEILLARD.

Il est si gras qu'il creve :
A s'engraisser encore il applique ses soins.

ÉSOPE.

Un autre qui viendra s'engraissera-t-il moins?
Pour courir à la proie il est le plus alaigre:
Rien n'incommode tant qu'un nouveau Seigneur maigre.
A chaque heure du jour vous l'avez sur les bras:
Il le faut engraisser, et le votre est tout gras;
Et c'est pour le public une chose moins aigre
D'entretenir un gras que d'engraisser un maigre.
Qu'avez-vous à répondre à cela ?

II. VIEILLARD.

Nous, Monsieur ?
Que nous ne voulons plus de nouveau Gouverneur ;
Fût-il encor plus gras nous garderons le nôtre.

I. VIEILLARD.

Monsieur, à cette grace ajoutez-en une autre.
Le peuple pour son Prince est tout zele, tout feu,
Obtenez de Crésus qu'il s'en souvienne un peu :
Plus il est élevé sur les autres Monarques ,
Et plus de sa bonté nous attendons de marques.
Auprès d'un si grand Roi prenez nos intérêts.

ÉSOPE.

Voici pour vous répondre un Apologue exprès.

LES MEMBRES ET L'ESTOMACH.

Fable.

Les petits sont sujets à des fautes extrêmes.
Un jour les Membres las de nourrir l'Estomach,
Dirent que tout leur gain alloit dans ce bissac;
Et croyant se venger se punirent eux-mêmes:
» Qu'il travaille s'il veut manger. »
Chacun à son devoir ne veut plus se ranger,
Les Pieds cessent d'aller, les Mains cessent de prendre;
Et lorsque l'Estomach voulut les avertir
Qu'ils se repentiroient de le laisser pâtir,
Aucun d'eux ne voulut l'entendre.
Pendant que l'on s'applaudissoit
D'avoir fait un si beau divorce,
Plus l'Estomach s'affoiblissoit,
Moins les Membres avoient de force.
Enfin quand de gronder les Membres furent las,
Voulant prendre un air moins farouche,
Les Pieds ne purent faire un pas,
Ni les débiles Mains aller jusqu'à la bouche;
Et manque de secours l'Estomach rétréci
Etant mort par leur faute, ils moururent aussi.

A peser comme il faut le sens de cette Fable,
De bonne foi, la plainte est-elle raisonnable?
En donnant de vos biens une légere part
Le reste en sûreté ne court aucun hasard.
Vous jouissez sans peur de vos fertiles terres:
Elles sont à l'abri du ravage des guerres,
Et vos riches troupeaux paissent dans vos guérets,

Comme si l'on étoit dans une pleine paix.
La guerre en quatre jours au pied de vos murailles,
Feroit plus de dégât que cinquante ans de tailles;
Et de votre repos vos ennemis jaloux,
S'ils ne l'avoient chez eux l'apporteroient chez vous.
Comme un bon Estomach Crésus avec usure
Sur le corps tout entier répand sa nourriture,
Et des Membres divers infatigable appui,
Il travaille pour eux plus qu'ils ne font pour lui.
A redoubler vos soins ces raisons vous invitent.
Plus l'Estomach est bon, plus les Membres profitent;
Quand il a de la force ils sont forts, agissans,
Et quand il est débile ils sont tous languissans:
C'est une vérité qu'on ne peut mettre en doute.

I. VIEILLARD.

On est plus que content pour peu qu'on vous écoute.
Heureux qui tous les jours a le bien de vous voir!
En se divertissant on apprend son devoir:
Ce que par l'Estomach nous prescrit votre Fable
Est de tous les devoirs le plus indispensable.
Adieu. Puissiez-vous vivre encore un siecle, au moins.

II. VIEILLARD.

Et puissions-nous tous deux en être les témoins.
Du meilleur de mon cœur je fais cette priere.

ÉSOPE.

Oh! je n'en doute point, et je vous crois sincere.
C'est sans difficulté que dans cent ans d'ici
Vous voudriez bien me voir, et moi vous voir aussi.
J'en sais qui donneroient une bien grosse somme...

(*Les deux Vieillards sortent.*)

SCENE VI.

PIERROT, ÉSOPE.

PIERROT.

TESTIDIÉ ! je vois bien que vous êtes mon homme.
Vous seriez un menteur si vous disiez que non :
Malgré vous, votre bosse enseigne votre nom.
Serviteur.

ÉSOPE.

Avez-vous quelque chose à me dire ?

PIERROT.

Je ne saurois vous voir et m'empêcher de rire.
Je n'ai vu de ma vie un plus drôle de corps.
Ce que j'ai sur le cœur je le boute dehors.
Au reste, bon vivant, tout aussi-bien qu'un autre.

ÉSOPE.

Venons au fait. Mon tems m'est plus cher que le vôtre.
Voulez-vous quelque chose ?

PIERROT.

Eh ! mordié ! l'on sait bien
Qu'on ne voit pas les gens quand on ne leur veut rien :
Voici ce que je veux ; écoutez bien.

ÉSOPE.

J'écoute.

PIERROT.

J'ai, comme vous voyez, un peu d'esprit ?

ÉSOPE.

Sans doute.

PIERROT.

D'un village ici près je suis le fin premier:
J'ai bon vin dans ma cave, et bled dans mon grenier;
J'ai des bêtes à corne, et des troupeaux à laine,
Et ma cour de volaille est toujours toute pleine;
Mais, tenez, franchement, j'en dis du mirlirot.
Testidié! je suis las d'être appellé Pierrot.
J'ai dans un sac de cuir raisonnablement large,
Plus d'argent qu'il n'en faut pour avoir une charge.
Enfin, bref je veux être apprentif Courtisan.
J'ai mon cousin germain, comme moi paysan,
Qui sortit de chez lui le bissac sur l'épaule,
Des sabots dans ses pieds, dans sa main une gaule,
Et qui, par la mordié! fait si bien et si beau,
Qu'il est auprès du Roi comme un poisson dans l'eau.
Il n'est pour bien nager que les grandes rivieres.
Je ferai notre femme une des chambrieres
De la Reine... et puis crac. Et, mordié! que sait-on?
Vous qui du Roi Crésus êtes le factoton,
Je vous prie, en payant, de me rendre un service,
Car chez vous autres Grands, point d'argent point de
Suisse.
Choisissez-moi vous-même une charge.

ÉSOPE.

A vous?

PIERROT.

Oui.

A votre aise: demain, si ce n'est aujourd'hui.

Prenez-en une... là... qui soit bien mon affaire,
Qui rapporte beaucoup, et qui ne coûte guere.

ÉSOPE.

Quelle charge à la Cour vous est propre ?

PIERROT.

Eh ! mordié !
Qu'importe Connétable, ou bien Valet-de-Pié.
Vingt francs plus, vingt francs moins que rien ne vous empêche.
Je ne sais ce que c'est que de faire le blêche.
Qui dira le contraire en a, mordié ! menti ;
Et voilà, palsandié ! comme je suis bâti.

ÉSOPE.

Eh ! Monsieur le manan, apprenez-moi, de grace,
Puisque vous êtes bien, pourquoi changer de place ?
Pourquoi vous transplanter et sortir de ces lieux ?

PIERROT.

Pardié ! si je suis bien, c'est pour être encor mieux.

ÉSOPE.

Fort bien; c'est raisonner, et j'aime qu'on raisonne.
Voyons si dans le fond votre raison est bonne.
Vons dites que chez vous rien ne vous manque ?

PIERROT.

Non.

ÉSOPE.

Vous avez de bon vin ?

PIERROT.

Oui, testidié ! fort bon.

J'en trinque !

ÉSOPE.

Vous mangez sans nulle défiance?
Sans d'aucun héritier craindre l'impatience?

PIERROT.

Oui, pardié!

ÉSOPE.

Vous dormez, sans trouble et sans effroi,
Tant qu'il vous plaît?

PIERROT.

Mordié! je dors comme je boi,
Tou mon sou!

ÉSOPE.

Vous avez quelques amis sinceres?

PIERROT.

Je le sommes tretous, je vivons comme freres:
Quand l'un peut servir l'autre, il n'y manque jamais;
Et si j'avons du bien je le mangeons en paix.
Les fêtes, sous l'ormeau j'allons jouer aux quilles,
Ou bien j'allons sur l'herbe, avec les jeunes filles;
Et je batifolons tant que dure le jour.

ÉSOPE.

Et tu veux acheter une charge à la Cour?
Où peux-tu rencontrer une plus douce vie?
Tu manges, bois et dors quand il t'en prend envie;
Et je sais force gens, de grande qualité,
Qui n'ont pas à la Cour la même liberté.
Il n'est point là d'ami dont on ne se défie:
On n'y boit point de vin que l'on ne falsifie;
Quelque pressant besoin qu'on ait d'être repu,
On n'y sauroit manger sans être interrompu,

Et quand de lassitude en soi-même on sommeille,
Quelque peine qu'on souffre, il faut souvent qu'on veille.
Préfere ton repos à tout cet embarras ;
Et sois sage du moins comme un de ces deux Rats.
Ecoute.

LES DEUX RATS,

FABLE.

Un Rat de Cour, ou si tu veux de Ville,
Voulant profiter du beau tems,
S'échappa du cellier qui lui servoit d'asyle,
Et fut se promener aux champs.
Comme il respire l'air dans un sombre bocage,
Il rencontre un Rat de Village :
D'abord bras dessus, bras dessous,
Après s'être bien dit « Serviteur.... Moi le vôtre, »
Le Rat campagnard pria l'autre
D'aller se rafraîchir dans quelqu'un de ses trous.
Là, le Villageois le régale
De raisins, de pommes, de noix ;
Mais, quoi que son zele étale,
Rien ne touche le Bourgeois ;
Et pour un Rat d'un tel poids
Cette vie est trop frugale.
« Venez-vous en, dit-il, me voir à votre tour ;
» Je veux avoir ma revanche,
» Et vous régaler dimanche ;
» Je loge en tel endroit, proche un tel carrefour. »
Le sobre Rat des champs, qui du bout d'une rave
Dînoit assez souvent, et ne dînoit pas mal,

Trouve l'autre dans la cave
D'un gros Fermier Général.
Huile, beurre, jambon, petit salé, fromage,
Tout y regorge de bien;
Et ce qui pour le maître est un grand avantage,
Cela ne coûte guere, ou, pour mieux dire, rien.
Nos deux Rats étant à même,
Avoient de quoi se soûler.
Mais un Chat, par malheur, s'étant mis à miauler,
Ils se crurent tous deux dans un danger extrême.
Le péril étant passé,
Ils revinrent à leur proie;
Mais leur repas à peine étoit recommencé
Qu'on revient troubler leur joie:
Tantôt c'est un sommelier,
Qui veut boire bouteille avec ses camarades,
Et tantôt un autre officier
Veut de l'huile pour ses salades.
Enfin, le pauvre Rat, qui dans son cher Hameau
Passoit ses heureux jours sans crainte et sans envie,
Las de voir qu'à chaque morceau
Il soit en danger de la vie,
Prend congé de son hôte, en lui disant ces mots;
« Vos mets ne me touchent guere:
» Peut-on faire bonne chere
» Où l'on n'a point de repos? »

Ne m'avoûras-tu pas que ce Rat fût fort sage
De vouloir promptement regagner son Village?
De quoi sert l'abondance au milieu du danger?

Il avoit force mets, et ne pouvoit manger.
Ton sort sera pareil, si tu prends une charge.

PIERROT.

Après ce que je sais, mordié ! je m'en gobarge !
Moi, donner de l'argent, je serois un grand fou,
Pour n'oser ni manger, ni dormir tout mon sou !
Pour ne boire jamais que du vin qu'on frélate!
Pour être jour et nuit comme un Chat sur ma patte !
Pour avoir des amis qui sont de vrais Judas!
Nenni, mordié ! nenni, je ne m'y frotte pas.
C'est avoir de l'esprit de donner une somme
Pour manger à son aise et dormir d'un bon somme;
Mais dépenser son bien pour acheter du mal,
Révérence parler, c'est être un animal.
Tenez, sans le plaisir que m'a fait votre Fable,
J'allois être assez sôt pour être Connétable.
Dieu sait comme à loisir je m'en mordrois les doigts !

ÉSOPE.

Adieu. Si tu le peux, sois sage une autre fois :
Sur-tout, ne prends jamais de fardeau qui t'assomme.

PIERROT.

Testidié ! que ce Rat étoit un habile homme !
Vous êtes vous et lui, tant plus j'ouvre les yeux,
De tous les animaux ceux que j'aime le mieux.
Plaquez-là votre main. Si vous me voulez suivre
Je m'offre de bon cœur de vous renvoyer ivre :
J'ai du vin frais percé, qu'on ne frélate point,
Dont je chamarerons le moule du pourpoint.
Venez.

ÉSOPE.

Adieu, Pierrot. Encore un coup, sois sage.

PIERROT.

Eh ! morgué ! que de joie auroit notre Village !
On n'a jamais tant ri que nous ririons tretous
De voir un margajat fagoté comme vous.
C'tapendant qu'à venir votre esprit se résoude,
Adieu : quand vous voudrez je hausserons le coude.
Si je vous y tenois je boirions à ravir.

SCENE VII.

LE MAITRE D'HOTEL, ÉSOPE, PIERROT.

LE MAÎTRE D'HÔTEL.

MONSIEUR, on vous attend, et l'on vient de servir.

ÉSOPE.

Allons.

PIERROT, *à Ésope.*

St, st ! un mot. Comme ami l'un de l'autre,
Buvez à ma santé, je vais boire à la vôtre ;
Et par six rouges bords, avalés de bon cœur,
Vous montrer que Pierrot est votre serviteur.

Fin du second Acte.

ACTE III.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LÉARQUE, EUPHROSINE, DORIS, *d'abord au fond du Théâtre.*

LÉARQUE, *à Euphrosine.*

Vous ne méritez pas les honnêtes manieres
Qui me font avec vous abaisser aux prieres.
Qu'Agénor soit aimé, qu'Esope soit haï,
N'importe; je suis pere, et veux être obéï.
A toutes vos raisons la mienne est préférable.

DORIS, *s'approchant, à Léarque.*

Oui, quand votre raison sera plus raisonnable.

LÉARQUE.

Démon, né pour me nuire, apprends moi d'où tu sors?
Je t'ai fait satisfaire, et t'ai mise dehors.
Je ne te veux plus voir diviser ma famille,
Et mettre mal ensemble et le pere et la fille.
Qui te peut, malgré moi, faire encor revenir?

DORIS.

Un sot zele pour vous qui ne sauroit finir.
Je m'en veux mal.

LÉARQUE.

Et moi, je veux mal à ton zele.

DORIS.

Je reviens en ce lieu moins pour vous que pour elle.

LÉARQUE.

Pour elle, ni pour moi, je ne t'y veux point voir.

DORIS.

Moi, je veux jusqu'au bout signaler mon devoir.
De quoi vous plaignez-vous que de mon zele extrême,
Qui vous veut obliger à rentrer en vous-même ?
Je suis au désespoir, et ce n'est pas à tort,
De voir tant de vertus faire naufrage au port.
Ce n'est point l'intérêt qui vers vous me rappele :
Reprenez votre argent, et laissez-moi mon zele ;
Laissez-moi le plaisir, sans en être jaloux,
D'avoir pour votre enfant plus d'amitié que vous.
Il ne s'est jamais vu fille mieux élevée,
Jeunesse si docile, et si bien cultivée ;
Son mérite naissant promettoit d'aller loin :
Pour tout dire en un mot, j'en avois pris le soin ;
Et je sens un chagrin qui me pénetre l'ame,
Quand une honnête fille est mal-honnête femme.
Voilà ce que souvent cause un pere têtu.

LÉARQUE.

Quoi ! ma fille étant femme aura moins de vertu ?

DORIS.

Qui que ce soit, Monsieur, qui soit femme d'Ésope,
Il n'est pas mal-aisé d'en tirer l'horoscope.

LÉARQUE.

Comment ?

DORIS.

Vous m'entendez. Quel besoin d'achever ?

LÉARQUE.

Qu'en arrivera-t-il ?

DORIS.

Qu'en peut-il arriver ?
Je vous mets en sa place, et je vous prends pour elle.
Si vous aviez vingt ans et que vous fussiez belle,
Et qu'un homme bien fait et bien aimé de vous,
Vous vît donner par force un magot pour époux,
Quand vous vous trouveriez un moment tête-à-tête,
Quelle vertu, Monsieur, ne feroit pas la bête ?
Ne nous entêtons point, et parlons de bon sens.
Quoi ! les gens les mieux faits ne seront pas exempts
D'une contagion qui devient si commune,
Et vous croyez qu'Ésope aura plus de fortune ?
Quelque femme qu'il ait, je le dis, en un mot,
Si ce n'est une sotte, il faut qu'il soit un sot.
J'en réponds.

LÉARQUE.

Apprends-moi, pernicieuse peste !
Si ta langue maudite a joué de son reste ?
As-tu fait ?

DORIS.

Oui.

LÉARQUE.

Sors donc, abominable esprit !

DORIS.

Je ne sortirai point sans congé par écrit.

Je prétends que l'on sache où mon zele m'emporte ;
Et par quelle raison vous voulez que je sorte.

LÉARQUE.

Parce que je le veux. Sors d'ici de ce pas.

DORIS.

Dussiez-vous me tuer, je n'en sortirai pas.
Donnez-moi vingt soufflets, c'est ce que je demande :
Choisissez quelle joue il vous plaît que je tende,
Me voilà prête à tout, hors à me séparer
D'une pauvre brebis qu'un loup veut dévorer.
Eh ! Monsieur, rappelez votre tendresse extrême,
Et laissez-moi....

LÉARQUE.

Demeure, et laisse-moi, toi-même.
(*A Euphrosine.*)
Quelque insolent discours que j'en aie essuyé,
Je vous la rends. Tantôt vous m'en avez prié ;
Mais à condition, c'est moi qui vous l'impose,
Que pour l'amour de moi vous ferez quelque chose.
Ésope, qui demain doit être votre époux,
N'est qu'à demi content s'il ne vous tient de vous :
Il vous doit venir voir, assuré par moi-même
Que vous serez sensible à cet honneur extrême,
Et qu'en fille bien née, et qui sait son devoir,
Vous aurez du plaisir à le bien recevoir.
Faites-moi dire vrai : le voilà qui s'avance.

SCENE II.

ÉSOPE, LÉARQUE, EUPHROSINE, DORIS.

LÉARQUE.

MA fille vous attend avec impatience,
(*A Doris.*)
Monsieur. Suis-moi, Doris, et laissons-les tous deux
Exprimer leur tendresse, et parler de leurs feux.
(*Léarque et Doris sortent.*)

SCENE III.

ÉSOPE, EUPHROSINE.

(*Ils font une petite scene muette, et sont quelque tems sans se parler.*)

ÉSOPE.

BEAUTÉ, qui dans mon cœur lancez plus d'une fleche,
La conversation me paroît un peu seche.
On dit que les amans, pour ne se rien céler,
Au défaut de la voix ont les yeux pour parler;
Et nous, pour éviter le chemin ordinaire,
Nous nous faisons entendre à force de nous taire.
Honorez, s'il se peut, objet charmant et doux,

D'un regard plus benin votre futur époux.
Tel que vous me voyez, trente beautés me briguent ;
Elles n'ont point d'attraits qu'elles ne me prodiguent :
Pour toute autre que vous j'ai le cœur engourdi,
Et vous me préférez un petit étourdi !

EUPHROSINE.

S'il étoit devant vous, ce que son air inspire
Sans doute suffiroit pour vous faire dédire.

ÉSOPE.

Un petit fat !

EUPHROSINE.

Monsieur....

ÉSOPE.

Un petit freluquet,
De qui tout le mérite est un peu de caquet !

EUPHROSINE.

Je vais, pour repousser l'affront que vous lui faites,
Le peindre tel qu'il est, et vous tel que vous êtes.
Vous me direz après qui doit plaire à mes yeux.

ÉSOPE.

Non, naturellement je suis peu curieux.
Ne bougez. Sans orgueil on ne se fait point peindre.

EUPHROSINE.

Ce n'est pas un malheur que vous ayiez à craindre.
Si l'on vous avoit peint, vous verriez, d'un coup-d'œil,
Que vous auriez grand tort d'en avoir de l'orgueil.

ÉSOPE, *bas.*

La petite friponne a des raisons piquantes,
Qui pourtant dans le fond ne sont pas trop méchantes :
Voyons si de son sexe on aime constamment.

(*Haut.*)
Vous me préférez donc votre insipide amant?
Votre colifichet, plein de fard et de gomme?
Qui pour toutes vertus est un beau petit homme,
Et qui bornant ses soins à s'orner le dehors,
A l'esprit mal bâti, plus que je n'ai le corps?

EUPHROSINE.

Pour la derniere fois, épargnez ce que j'aime!
Ce que vous offensez m'est plus cher que moi-même.
Si vous continuez ces mots injurieux,
J'en sais de plus piquans qui vous conviendront mieux:
Un si juste courroux n'aura point de limites.

ÉSOPE.

Parlons net. L'aimez-vous autant que vous le dites?

EUPHROSINE.

Si je l'aime!

ÉSOPE.

Écoutez; l'hymen dure long-tems:
Quand il fait un heureux il fait vingt mécontens.
Vous êtes dans un âge où le cœur foible et tendre,
Par un objet qui plaît est facile à surprendre;
Mais quand c'est pour toujours qu'on se doit engager
L'exemple que voici doit y faire songer.

L'ALOUETTE ET LE PAPILLON,

FABLE.

Autrefois une Alouette,
Qu'aimoit un riche Coucou,
Epousa, par amourette,
Un fort beau Papillon, qui n'avoit pas un sou.

Outre beaucoup d'indigence,
Il avoit tant d'inconstance
Qu'il muguettoit les fleurs, et les poussoit à bout.
Rien ne pouvoit fixer ni ses vœux, ni sa flamme;
Cependant sa pauvre femme
Avoit disette de tout.
Elle connut bientôt, quoique trop tard pour elle,
Que lorsqu'on veut s'unir pour jusques au tombeau,
Un époux inconstant et beau
N'en vaut pas un laid et fidele.

Dans l'âge où me voilà, je ne suis pas si fou
Que je ne sache bien que je suis le Coucou:
Je suis laid, mais enfin je fais une figure
Qui me venge du tort que m'a fait la nature;
Et quoi que mon rival vous promette aujourd'hui,
Vous serez plus heureuse avec moi qu'avec lui.
Pesez ce que je dis, sans aigreur, ni rancune.

EUPHROSINE.

Il est vrai qu'avec vous j'aurois plus de fortune;
Mais lorsqu'à l'amour seul un cœur est destiné,
Quand il a ce qu'il aime, est-il infortuné?
Ne désunissez point deux cœurs faits l'un pour l'autre:
Il est d'autres objets bien plus dignes du vôtre;
La grandeur que je fuis sera plus de leur goût,
Et mon cher Agenor me tiendra lieu de tout.
Je mourrois de douleur s'il m'étoit infidele;
Mais pour le devenir il a l'ame trop belle:
Le plus grand des chagrins que nous puissions avoir,
C'est d'être l'un et l'autre un moment sans nous voir.

Vous donnez des leçons que tout le monde admire ;
Pratiquez le premier ce qu'on vous entend dire :
De deux jeunes amans ne troublez point la paix,
Et ne vous signalez qu'à force de bienfaits.
Quel plaisir aurez-vous de me voir malheureuse ?

ÉSOPE.

Qu'une fille a d'esprit quand elle est amoureuse !
On ne peut s'exprimer en des termes plus doux.
Vous n'avez pas eu peur de me rendre jaloux.
En parlant d'Agenor vous aviez des extases,
Et l'amour vous aidoit à bien tourner vos phrases.
Monsieur le Gouverneur, que je vais bientôt voir,
Ne balancera point à faire son devoir.
Je vous ai près de lui déja rendu service ;
Je vous promets encore un aussi bon office.
Vous verrez quel amant vous sera réservé.

EUPHROSINE.

Et moi,..qui vous connois pour un fourbe achevé,
Moi qui de votre fraude ai sujet de me plaindre,
Moi, qui ne sais qu'aimer, et qui ne sais point feindre,
Je vous déclare ici qu'Agenor a ma foi,
Que je suis toute à lui, comme il est tout à moi ;
Que toute la grandeur où le Roi vous appelle
N'aura pas le pouvoir de me rendre infidelle ;
Et que si de mon pere on aigrit le courroux,
J'épouserai la mort plus volontiers que vous.
Vous m'épouvantez plus qu'elle ne m'épouvante.
Adieu.

(*Elle sort.*)

SCENE IV.

ÉSOPE, *seul.*

Qui le croiroit? une fille constante!
Quel prodige!

SCENE V.

M. DOUCET, ÉSOPE.

M. DOUCET.

Monsieur, sur un avis certain
Que vous devez ici vous marier demain,
Je viens vous supplier de m'accorder la grace
D'empêcher de mourir votre future race,
Et de ressusciter vos ayeux qui sont morts.

ÉSOPE.

Quoi! vous faites rentrer les ames dans les corps?
Il faut qu'apparemment vous sachiez la magie.

M. DOUCET.

Non, Monsieur; mais j'excelle en généalogie.
J'anoblis, en payant, d'opulens roturiers,
Comme de bons marchands, et de gros financiers.
Je leur fais des ayeux de quinze ou seize races,
Dont le diable auroit peine à démêler les traces.

L'or, la gueule, l'argent, le sinople et l'azur
Me font mettre en éclat l'homme le plus obscur.
L'un sur son écusson porte un casque sans grille,
Dont le pere autrefois a porté la mandille ;
L'autre prend un lambel, en cadet important,
Dont on a vu l'ayeul Gentilhomme exploitant.
Enfin ma renommée exposée aux satyres,
Par tant de roturiers dont j'ai fait des Messires,
Pour tenir désormais des chemins différens,
Je consacre mon art aux véritables Grands,
A la vertu guerriere, à la haute naissance,
Et c'est avec plaisir par vous que je commence.
Le sang dont vous sortez trouve si peu d'égal...

ÉSOPE.

Monsieur le blasonneur vous me connoissez mal.
Je ne sais d'où je sors, ni quel étoit mon pere.

M. DOUCET

A qui manque d'ayeux j'ai le secret d'en faire ;
Et pour deux mille écus pour le prix de mon soin,
Je vous ferai venir des ayeux de si loin,
Aux grandes actions toujours l'ame occupée,
Que la vérité même y seroit atrapée.
Jugez de mon savoir par les soins que j'ai pris :
Le fils d'un maréchal est devenu Marquis.

ÉSOPE.

Vous avez, je l'avoue, un talent admirable ;
Mais rien n'est beau pour moi qui ne soit véritable :
Quand on me croiroit noble à faire du fracas
Pourrois-je me cacher que je ne le suis pas,
Dites ?

M. DOUCET.

Si l'on avoit cette délicatesse,
Adieu plus des trois quarts de ce qu'on croit Noblesse.
Il n'en est presque point, à vous parler sans fard,
Qui n'ait pour faire preuve eu besoin de mon art.
Je sais de gros seigneurs qui seroient dans la crasse
Sans la révision que je fis de leur race,
Où je substituai, tant mon art est divin,
Trois Maréchaux de Camps pour trois marchands de vin.
Si pour votre noblesse il vous manque des titres,
Il faudra recourir à quelques vieilles vitres,
Où nous ferons entrer d'une adroite façon
Une devise antique avec votre écusson.
Vingt douteuses maisons qui sont dans la province,
Pour se mettre à l'abri des recherches du Prince,
Avec cette industrie ont trouvé le moyen
De prouver leur noblesse admirablement bien.
Vous serez noble assez, si vous paroissez l'être.

ÉSOPE.

Et comment, s'il vous plaît, le pourrai-je paroître?
Ai-je un extérieur qui puisse faire voir...

M. DOUCET.

Je vous trouve l'air noble autant qu'on peut l'avoir.

ÉSOPE.

A moi?

M. DOUCET.

Sur votre front certain éclat qui brille
Montre que vous venez d'une illustre famille.

ÉSOPE.

Il est vrai, j'ai l'air grand! l'aspect noble!

M. DOUCET.

M. DOUCET.

Beaucoup!

ÉSOPE.

Et ma taille? Tenez, voyez-moi plus d'un coup:
Comment la trouvez-vous? Parlez avec franchise.

M. DOUCET.

Petite; mais bien faite.

ÉSOPE.

Et ma bosse:

M. DOUCET.

Bien prise;
Et qui vous sied si bien....

ÉSOPE.

Il faut en vérité
Pour tant de flatterie être bien effronté!
Je sais certaine Fable, où le bon sens abonde,
Qui vient sur vous et moi le plus juste du monde.

LE CORBEAU ET LE RENARD,

FABLE.

Un oiseau laid (c'est moi) qu'on nomme le Corbeau,
Tenant en son bec un fromage,
Un Renard fin (c'est vous), pour lui tendre un paneau,
Le salue humblement, et lui tient ce langage:
» Que vous êtes un bel oiseau!
» Mon Dieu, l'agréable plumage!
» Je crois que votre ramage
» Est, pour le moins, aussi beau,
» Et qu'on ne sauroit voir un plus parfait ouvrage.
« Si l'on vous entendoit frédonner quelques airs

» On enverroit l'Aigle paître,
» Et les habitans des airs
» Vous accepteroient pour maître. »
Le crédule Corbeau, qui se laisse entêter,
A la tentation facilement succombe :
Il ouvre le bec pour chanter,
Et d'abord le fromage tombe.
Pendant qu'il en soupire, et de rage et d'ennui,
L'autre gobe la proie, et se moque de lui.

Voilà comme à-peu-près, en marchant sur sa piste,
Feroit à mon égard le Généalogiste,
Si de sa flatterie il m'avoit infecté,
Et que de son venin mon cœur fût empesté.
Je dis ce mot exprès, car il n'est point de peste
Qui soit plus dangereuse, et qui soit plus funeste
Que l'appât decevant, le poison séducteur
Que répand chaque jour la bouche d'un flatteur.

M. DOUCET.

Il est vrai qu'un flatteur est un monstre effroyable.

ÉSOPE.

Eh ! pourquoi l'es-tu donc, adulateur au diable ?
Pourquoi, dis ?

M. DOUCET.

Je le suis à mon corps défendant :
Si je ne l'étois pas je serois imprudent.
C'est par ce seul endroit que les Grands s'amadouent ;
Ils ne souffrent près d'eux que des gens qui les louent ;
Ils veulent qu'on appelle, et n'en sont point confus,
Leurs défauts qualités, et leurs vices vertus.

A qui veut s'avancer c'est la plus sûre route.
Puisque c'est leur plaisir qu'est-ce que cela coûte?
Et quand ils ont des mets suivant leurs appétits,
Qui doit-on en blâmer des Grands ou des petits?

ÉSOPE.

S'il n'étoit des flatteurs, que le diable fait naître,
Les Grands qui sont flattés se passeroient de l'être;
Et faute d'encenseurs pour les défauts qu'ils ont,
Ils s'accoutumeroient à se voir tels qu'ils sont.
Ils verroient bien souvent, par leur esprit aride,
Qu'un Noble sans science est un cheval sans bride,
Qui n'étant retenu ni par mords, ni par frein,
S'abandonne à sa fougue et prend un mauvais train.
Mais pour empoisonner un jeune gentilhomme,
Que divertit la chasse, et que l'étude assomme,
On lui met dans l'esprit que rien n'est si galant
Que l'innocent plaisir de tirer en volant,
Que d'un Noble effectif c'est la pente secrete,
Que c'est pour les pédans que la science est faite;
Et pour toutes vertus, par la suite des ans,
Il chasse, il boit, il joue et bat des paysans.
Ce Noble, enséveli dans un fond de province,
A charge à sa patrie, inutile à son Prince,
Sans l'état malheureux où les flatteurs l'ont mis,
Feroit grace aux perdreaux, et peur aux ennemis.
Par une indignité, qu'on peut nommer atroce,
Vous m'avez flatté, moi, jusqu'à louer ma bosse:
Il faut être Corbeau pour donner là-dedans.

M. DOUCET.

J'ai cru que vous aviez la foiblesse des Grands.

J'en sais de contrefaits, bien plus que vous ne l'êtes,
Que je vois applaudir sur leurs tailles bien faites.
Vingt petits près d'un Grand sont vingt approbateurs.

ÉSOPE.

Moi, qui ne flatte point, et qui hais les flatteurs,
J'ai, pour vous obliger, un service à vous rendre.

M. DOUCET.

Oh !....

ÉSOPE.

Je vous avertis que vous vous ferez pendre.

M. DOUCET.

Moi, Monsieur ?

ÉSOPE.

Oui, vous-même, en propre original.

M. DOUCET.

J'oblige tout le monde, et ne fais point de mal.

ÉSOPE.

Ces blasons frauduleux, ajoutés à des vitres,
Contre les droits du Roi sont autant de faux titres;
Et l'intervalle est bref de faussaire à pendu.

M. DOUCET.

Monsieur, peut-être ailleurs êtes-vous attendu :
Je ne vous retiens point, c'est assez que j'obtienne...

ÉSOPE.

Non; mais vous craignez, vous, que je ne vous retienne.

M. DOUCET.

Si vous saviez, Monsieur, jusqu'à quel point je suis....

ÉSOPE.

Allez, je fais du mal le plus tard que je puis.
Retirez-vous.

(*M. Doucet sort.*)

SCENE VI.

AMINTE, ÉSOPE.

AMINTE.

MONSIEUR, vous voyez une mere
A qui l'on fait souffrir une douleur amere.
Je ne saurois parler, tant je suis hors de moi.
De grace, vengez-moi, mon cher Monsieur !

ÉSOPE.

De quoi?
Qu'est-ce qu'on vous a fait ? expliquez-vous.

AMINTE.

Je n'ose.

ÉSOPE.

A-t-on pris votre bien ?

AMINTE.

Ce seroit peu de chose.
Le bien n'est pas d'un prix à causer ma douleur.

ÉSOPE.

A-t-on furtivement attaqué votre honneur ?
Répondez.

AMINTE.

Je ne puis, et cela doit suffire.
C'est vous en dire trop que de n'oser rien dire.

ÉSOPE.

J'ai l'esprit un peu dur ; parlez-moi sans façon.

AMINTE.

Losque l'on se marie à quoi s'amuse-t-on ?
Je n'avois pour tout fruit de la foi conjugale
Qu'une fille; mais belle à n'avoir point d'égale :
Elle étoit à quinze ans l'objet de mille vœux.
Que c'est pour une fille un âge dangereux !
La mienne d'un jeune homme éperdûment aimée,
A l'aimer à son tour s'étant accoutumée,
Quelques soins qu'on eût pris de la bien élever,
A consenti sans peine à se faire enlever.
Dépêchez un Prévôt avec tout son cortége :
Déja le ravisseur a peut-être... Que sais-je ?
Ils s'aiment tendrement, ils sont seuls, sans témoins.
Je tremble...

ÉSOPE.

A dire vrai, l'on trembleroit à moins.
Mais parlons de sang froid. Votre fille enlevée,
Est-ce une vérité qu'on vous ait bien prouvée ?
Il me seroit fâcheux d'agir en étourdi.

AMINTE.

Je suis sûre, Monsieur, de ce que je vous di.
Faut-il d'autres témoins que ma douleur extrême ?

ÉSOPE.

Il est bon, s'il vous plaît, que j'en sois sûr moi-même.
Qui l'a vue enlever ? Où l'a-t-on prise ? quand ?

AMINTE.

Je n'en n'ai qu'un témoin ; mais il est convaincant :
On ne peut contre lui donner aucun reproche.
Pour l'avoir toujours prêt, je le porte en ma poche.

Voyez, par ce billet, que je mets dans vos mains,
Si j'ai lieu de douter du malheur que je crains.
Lisez.

ÉSOPE, *lit.*

» Je suis aimée, et j'aime ;
» C'est, je crois, vous en dire assez :
» Personne mieux que vous ne connoît par soi-même
» Ce que c'est que deux cœurs que l'amour a blessés.
» Trois fois de vos amans épousant la fortune
» Vous les avez suivis, en tous lieux, à leur choix :
» Et qui s'est, comme vous, fait enlever trois fois
» Doit bien me le pardonner une. »

Diantre !

AMINTE.

Eh ! bien, ce billet parle-t-il clairement ?
Etes-vous éclairci de la chose ?

ÉSOPE.

Oui vraiment.
Je trouve ce billet assez intelligible.

AMINTE.

A ma juste douleur soyez donc plus sensible.

ÉSOPE.

Vous, contre votre fille ayez moins de courroux :
Elle n'est point coupable.

AMINTE.

Elle ?

ÉSOPE.

Non.

AMINTE.

Qui donc ?

ÉSOPE.

Vous.

L'ÉCREVISSE ET SA FILLE,

FABLE.

L'Écrevisse une fois s'étant mis dans la tête
Que sa fille avoit tort d'aller à reculons,
Elle en eut sur le champ cette réponse honnête :
« Ma mere, nous nous ressemblons.
» J'ai pris pour façon de vivre
» La façon dont vous vivez :
» Allez droit, si vous pouvez,
» Je tâcherai de vous suivre. »

Que pouvoit l'Ecrevisse opposer à cela ?
Ce qui touche une fille est la mere qu'elle a.
Combien en voyons-nous de tous rangs, de tous âges,
Qui veulent, comme vous, que leurs filles soient sages,
Et qui dans les plaisirs donnant jusqu'à l'excès,
Semblent avoir fait vœu de ne l'être jamais ?
L'exemple d'une mere, en qui la vertu brille,
Est la grande leçon dont profite une fille.
Qu'est-ce qu'a fait la vôtre en fuyant la vertu
Que suivre le chemin que vous aviez battu ?
Si vous l'eussiez guidée en une bonne voie,
Elle vous y suivroit avec bien plus de joie.
Aussi, loin de vous plaindre et de vous appuyer,
C'est vous que de son crime on devroit châtier :

On ne sauroit causer de douleurs assez amples
A qui perd ses enfans par de mauvais exemples.

AMINTE.

Et qui prend dans son sort plus d'intérêt que moi?
Le danger qu'elle court me cause tant d'effroi
Que je souhaiterois, avec un zele extrême,
Au péril de mes jours l'en retirer moi-même.
La friponne! à son âge en savoir déja tant!

ÉSOPE.

Quand on est fils de maître on est bientôt savant.
Pouvez-vous, dites-moi, la blâmer d'aucun vice,
Sans avoir plus de tort que n'en eut l'Ecrevisse?

AMINTE.

J'ai pu la marier, et ne l'ai pas voulu.

ÉSOPE.

Vous eussiez bien mieux fait; elle eût bien mieux valu:
Ses desirs satisfaits n'auroient eu rien à faire.

AMINTE.

Mais vous ne songez pas que je serois grand'mere.
Je ne le cele point, je mourrois de dépit
Si quelqu'un m'appeloit de ce nom décrepit.
Grand'mere! moi, bons Dieux! que personne n'accuse
D'avoir sur le visage aucun appas qui s'use!
Moi, qui, graces au Ciel, ai le teint aussi frais,
Aussi beau....

ÉSOPE.

Je crois bien, vous le faites exprès:
Dans ce qu'on voit de vous rien ne s'offre du vôtre,
Et votre vrai visage est caché sous un autre.
La belle instruction que votre fille avoit!

Elle vous a rendu ce qu'elle vous devoit.
Mere qui met du fard pour paroître plus belle
Mérite assurément une fille comme elle.
Voilà tout le secours que vous aurez de moi.
Adieu.

AMINTE.

De ces hauteurs j'irai me plaindre au Roi.
Il verra mon placet, et sa justice extrême....

ÉSOPE.

Je vais, si vous voulez, vous le dicter moi-même.

« Sire, Dame.... vous même y mettrez votre nom,
» Vous remontre humblement que tant qu'elle fut belle
» Elle fut à l'Amour si soumise et fidelle
» Que jamais à son ordre elle ne disoit non;
» Que de cet heureux tems l'ame encor toute pleine,
» Plus elle eut de plaisir, plus elle aura de peine
» A renoncer si tôt à des charmes si doux;
» Qu'avant que de son sort le triste cours s'acheve,
» Il vous plaise ordonner à quelqu'un qu'il l'enleve.
» Elle continuera ses prieres pour vous. »

Vous n'avez, que je crois, autre chose à lui dire?
Si vous le souhaitez, je m'en vais vous l'écrire.
Voyez.

AMINTE.

Adieu, Monsieur, dans mon juste courroux
J'aurai plus de raison de Crésus que de vous.

(*Elle sort.*)

SCENE VII.

ÉSOPE, *seul.*

Que de femmes comme elle injustement se flattent,
Et.... Mais du Gouverneur les enfans s'entrebattent.
Ecoutons le sujet de leurs petits débats.

SCENE VIII.

AGATHON, CLÉONICE, ÉSOPE.

AGATHON.

Oui, je le veux avoir.

CLÉONICE.

Non, vous ne l'aurez pas.

AGATHON.

Si de notre querelle on apprend quelque chose,
Nous aurons le fouet, et vous en serez cause.

CLÉONICE.

N'importe.

ÉSOPE.

Qu'avez-vous, les beaux enfans?

AGATHON.

Monsieur,
C'est ce petit miroir que veut avoir ma sœur.
Dès que j'ai quelque chose elle en est envieuse;

Si je la contredis, elle fait la pleureuse;
Et lorsqu'on nous entend je suis si malheureux
Qu'ayant tort elle seule on nous fouette tous deux.
N'est-il pas vrai, Monsieur, que cela n'est pas juste?

CLÉONICE.

Monsieur, si vous saviez comme il me tarabuste!
Il est malicieux comme un petit dragon;
Il ne me laisse rien de ce que j'ai de bon.
Le miroir qu'il a pris, dont la glace est si belle,
Est à moi seule.

AGATHON.

A vous? Non pas, Mademoiselle,
S'il vous plaît.

CLÉONICE.

A qui donc!

AGATHON.

C'est à nous deux qu'il est.

CLÉONICE.

Vous me pardonnerez, vous-même, s'il vous plaît.
Dès quand j'étois enfant, ma sœur me le conserve;
Et c'est elle aujourd'hui qui veut que je m'en serve.

AGATHON.

Elle m'a dit à moi, pendant notre dîné,
Que c'étoit à nous deux qu'elle l'avoit donné:
Je m'y veux mirer.

CLÉONICE.

Vous? Vraiment je vous admire!
Il n'est rien de si beau qu'un garçon qui se mire.
Fi!

AGATHON,

AGATHON.

Pourquoi fi ?

CLÉONICE.

Pourquoi ? Fi ! vous dis-je.

AGATHON.

Pourtant

On dit que mon visage est assez ragoûtant.
Si je vous ressemblois, et que je me mirasse,
Quand je me serois vu je casserois la glace.

CLÉONICE.

Vous croyez donc, mon frere, avoir beaucoup d'appas?

AGATHON.

Et pourquoi, s'il est vrai, ne le croirai-je pas ?

CLÉONICE.

S'il pouvoit vous venir la petite vérole!
Tenez, ma grande sœur me garde une pistole
Pour avoir du ruban plus beau que celui-là,
Et je la donnerois volontiers pour cela.
Plus vous deviendriez laid, plus je serois joyeuse.

AGATHON.

Vous qui ne craignez rien, vous êtes bien heureuse.

CLÉONICE, *à Esope.*

Ne vous ai-je pas dit que c'étoit un dragon ?
Si je ne suis pas belle, est-ce ma faute ?

ÉSOPE.

Non.

Je vous trouve tous deux un charmant petit couple ;
Mais il faut l'un pour l'autre avoir l'esprit plus souple.
Aimez bien votre frere.... Et vous, bien votre sœur.
Me le promettez-vous, mes enfans ?

Si je la contredis, elle fait la pleureuse;
Et lorsqu'on nous entend je suis si malheureux
Qu'ayant tort elle seule on nous fouette tous deux.
N'est-il pas vrai, Monsieur, que cela n'est pas juste?

CLÉONICE.

Monsieur, si vous saviez comme il me tarabuste!
Il est malicieux comme un petit dragon;
Il ne me laisse rien de ce que j'ai de bon.
Le miroir qu'il a pris, dont la glace est si belle,
Est à moi seule.

AGATHON.

A vous? Non pas, Mademoiselle,
S'il vous plaît.

CLÉONICE.

A qui donc!

AGATHON.

C'est à nous deux qu'il est.

CLÉONICE.

Vous me pardonnerez, vous-même, s'il vous plaît.
Dès quand j'étois enfant, ma sœur me le conserve;
Et c'est elle aujourd'hui qui veut que je m'en serve.

AGATHON.

Elle m'a dit à moi, pendant notre dîné,
Que c'étoit à nous deux qu'elle l'avoit donné:
Je m'y veux mirer.

CLÉONICE.

Vous? Vraiment je vous admire!
Il n'est rien de si beau qu'un garçon qui se mire.
Fi!

AGATHON.

AGATHON.

Pourquoi fi ?

CLÉONICE.

Pourquoi ? Fi ! vous dis-je.

AGATHON.

Pourtant
On dit que mon visage est assez ragoûtant.
Si je vous ressemblois, et que je me mirasse,
Quand je me serois vu je casserois la glace.

CLÉONICE.

Vous croyez donc, mon frere, avoir beaucoup d'appas?

AGATHON.

Et pourquoi, s'il est vrai, ne le croirai-je pas ?

CLÉONICE.

S'il pouvoit vous venir la petite vérole!
Tenez, ma grande sœur me garde une pistole
Pour avoir du ruban plus beau que celui-là,
Et je la donnerois volontiers pour cela.
Plus vous deviendriez laid, plus je serois joyeuse.

AGATHON.

Vous qui ne craignez rien, vous êtes bien heureuse.

CLÉONICE, *à Esope.*

Ne vous ai-je pas dit que c'étoit un dragon ?
Si je ne suis pas belle, est-ce ma faute ?

ÉSOPE.

Non.
Je vous trouve tous deux un charmant petit couple ;
Mais il faut l'un pour l'autre avoir l'esprit plus souple.
Aimez bien votre frere.... Et vous, bien votre sœur.
Me le promettez-vous, mes enfans ?

AGATHON et CLÉONICE, *ensemble.*

Oui, Monsieur.

ÉSOPE.

Ecoutez bien tous deux ce que je vais vous dire.
Il faut que fort souvent ce beau garçon se mire;
Mais plus dans le miroir il se verra d'appas,
Plus il doit prendre garde à ne les salir pas;
Des Dieux qui l'ont fait naître il gâteroit l'image.
Il faut quand on est beau qu'on soit encor plus sage.

(*A Agathon.*)

Entendez-vous, mon fils?

AGATHON.

Oui, Monsieur, j'entends bien.
Je vous rends grace.

ÉSOPE, *à Cléonice.*

Et vous (car je ne cele rien),
Vous, pour qui la nature a paru plus cruelle,
Mirez-vous; mais pour voir que vous n'êtes pas belle.
Si vous manquez d'attraits pour plaire et pour charmer,
Amassez des vertus qui vous fassent aimer;
Et par une conduite exempte de murmure,
Réparez la rigueur dont usa la nature.
Beaucoup de modestie et beaucoup de bonté
Ont des charmes plus grands que n'en a la beauté.
Souvenez-vous en bien, ma petite mignone,

CLÉONICE.

Oui, Monsieur. Grace au Ciel, j'ai la mémoire bonne.

UNE VOIX, *de derriere le Théatre.*

Agathon! Cléonice!

AGATHON.

On nous appelle.

CLÉONICE.

Eh! bien,

Nous serons querellés.

AGATHON.

Querellés? ce n'est rien.

Nous craignons, vous et moi, quelque chose de pire.

ÉSOPE.

Pour vous sauver de tout, je vais vous reconduire;
Et si la gouvernante ose nous raisonner
Vous verrez de quel air je m'en vais la mener.

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

AGENOR, DORIS.

DORIS.

N'ALLEZ pas sottement, pardonnez-moi ce terme,
(Mais dans votre dessein je vous trouve si ferme,
J'apprehende si fort quelque coup de travers
Que je ne prends pas garde aux mots dont je me sers)
N'allez pas exciter la douleur d'Euphrosine.

AGENOR.

Quoi ! son pere me perd, Ésope m'assassine,
A me percer le cœur je les vois disposés,
Et pendant ce tems-là j'aurai les bras croisés ?
Je veux bien me contraindre à l'égard de son pere,
Conserver du respect jusques dans ma colere,
Et sans être emporté, ni paroître brutal
Montrer qu'il me préfere un indigne rival;
Mais pour Ésope, non. Quoi que j'en puisse craindre,
Je ne lui promets pas de pouvoir me contraindre.
Je prétends lui parler; et s'il en est besoin,
Aller jusqu'à l'insulte, et peut-être plus loin.
Mon ardeur outragée est ce que je consulte.

DORIS.

Et que peut-on lui faire au-delà de l'insulte?
Fût-il, plus qu'il ne l'est, votre ennemi mortel,
Je vous crois trop bon sens pour lui faire un appel.
Ésope sur le pré seroit un beau spectacle !
Eloignons son hymen, formons-y quelque obstacle ;
C'est à quoi maintenant il s'agit de penser,
Et non, par vos éclats, à le faire avancer.
Monsieur le Gouverneur est dans sa galerie:
Voyez-le, parlez lui, sa fille vous en prie.
Il est seul. Son grand vice est d'être un peu têtu ;
Mais vous ne serez pas éconduit et battu.
Tâchez à remuer ses entrailles de pere:
S'il ne rompt cet hymen, faites qu'il le differe.
J'aurois, si j'étois homme, ou du moins je le croi,
Plus de virilité que je ne vous en voi.
Courez. Quand le tems presse, il est bon qu'on galope.
Allez le voir.

AGENOR.

J'y vais; et de là voir Ésope.
Pour peu qu'il soit contraire à mes intentions,
Je sens à le brusquer des dispositions.
Je sais tout ce qu'il est, et tout ce qu'il peut être,
Mais de mon désespoir je ne suis pas le maître.

DORIS.

Gardez-vous....

AGENOR.

Je ferai tout ce que je te di.

DORIS.

Eh ! mon Dieu ? croyez-moi, point de coup d'étourdi !
De quoi sert la raison, à moins qu'on ne raisonne.....
Je vois venir quelqu'un. Songez à vous.

(*Agenor sort.*)

SCENE II.

ALBIONE, DORIS

ALBIONE.

MA Bonne,
Je viens près d'Euphrosine implorer votre appui :
Bientôt femme d'Ésope, elle peut tout sur lui.

DORIS.

L'infaillible moyen de tout obtenir d'elle,
C'est de lui bien vanter sa conquête nouvelle.

ALBIONE.

Ésope m'a mandé de l'attendre en ce lieu,
En sortant d'avec lui, j'irai la voir.

DORIS.

Adieu.
Je vais la disposer à remplir votre attente.
Ésope vient.

(*Elle sort.*)

SCENE III.

ÉSOPE, ALBIONE.

ALBIONE.

Monsieur, je suis votre servante :
Ce n'est point compliment, c'est pure vérité.

ÉSOPE.

Je vous en garantis autant de mon côté.
Il ne tiendra qu'à vous de me mettre à l'épreuve,
Madame.

ALBIONE.

Savez-vous, Monsieur, que je suis veuve ?

ÉSOPE.

Non, vraiment.

ALBIONE.

Je le suis depuis près de cinq ans.
Et défunt mon mari m'a laissé quatre enfans.

ÉSOPE.

A voir cet air brillant, et ce riche équipage,
Vous allez convoler en second mariage ?
Apparemment quelqu'un de vos yeux est blessé ?

ALBIONE.

Pardonnez-moi, Monsieur, mon bon tems est passé.

ÉSOPE.

Tant pis !

ALBIONE.

La propreté de tout tems fut permise;

Et si vous me voyez passablement bien mise,
Il ne faut pas, Monsieur, vous en émerveiller
L'époux dont je suis veuve étant mort Conseiller,
Je suis dans un étage à paroître plus grande,
Ou qu'une Procureuse, ou bien qu'une Marchande.
Rien ne m'est plus fâcheux que de m'encanailler.

ÉSOPE.

Et de quel acabit étoit-il Conseiller ?
Etoit-ce en robe longue, en robe courte, en botte ?

ALBIONE.

Non, Monsieur, il étoit Conseiller Garde-note.

ÉSOPE,

La peste ! N'est-ce pas ce que vulgairement
On dit Tabellion, ou Notaire autrement ?

ALBIONE.

Oui, Monsieur.

ÉSOPE.

Vertubleu ! c'est un grade sublime.

ALBIONE.

J'ai fait ce que j'ai pu pour le mettre en estime.
Conseillere à la Cour, Présidente à Mortier
Faisoient moins de fracas que moi dans mon quartier.
Voyant à mon époux une somme assez grosse,
Je voulus avoir chaise, et puis après carrosse;
Et tous les chevaux noirs n'ayant pas de grands airs,
J'en eus de pommelés comme les Ducs et Pairs.
Pour mon appartement cinq chambres parquetées,
A force de miroirs sembloient être enchantées;
Et ce qui m'en plaisoit, on n'y pouvoit marcher
Que l'on ne se mirât encor dans le plancher.

Ayant vu par hasard, dont je fus bien contente,
De gros chenets d'argent chez une Présidente,
Je priai mon mari de m'en donner d'égaux,
Et quatre jours après j'en eus de bien plus beaux.
Je fus même à la foire, où j'eus la hardiesse,
Voyant un cabinet qu'aimoit une Duchesse,
Pendant qu'à marchander elle se dépeçoit,
De le prendre à sa barbe au prix qu'on le laissoit.
Pour ne pas abuser de votre patience,
On parloit en tous lieux de ma magnificence,
Quand pour un inventaire où mon mari courut,
Il s'échauffa si fort qu'en trois jours il mourut.

ÉSOPE.

Avez-vous achevé votre histoire modeste?

ALBIONE.

J'en ai dit tout le beau, j'en vais dire le reste.
Mon époux étant mort, ces miroirs, ces chenets,
Ces chevaux, ce carrosse, et ces beaux cabinets,
Tout cela s'en alla chez qui les voulut prendre:
Je perdis les deux tiers quand je les fis revendre.
Enfin pour nous tenir toujours sur le bon bout,
Je n'ai rien ménagé, j'ai presque vendu tout;
Si bien que ce matin ayant su qu'à des filles
Qui doivent leur naissance à d'honnêtes familles,
Crésus donne une dot pour les bien allier,
Je vous en offre deux prêtes à marier.
J'attends qu'en leur faveur votre bouche prononce:
Voilà ce qui m'amene.

ÉSOPE.

Et voici ma réponse.

LA GRENOUILLE ET LE BŒUF,

FABLE.

La Grenouille dans un pré
Voyant paître le Bœuf, considere sa taille;
Et la trouvant à son gré,
S'enfle, sue, et se travaille
Pour faire aller la sienne en un même degré.
Sa fille qui l'a voit faire
Lui remontre sagement
Qu'un dessein si téméraire
Va jusqu'à l'aveuglement,
Que l'appas qui la chatouille
Lui cache le péril de ce qu'elle entreprend,
Et que depuis le Bœuf jusques à la Grenouille,
C'est un intervalle trop grand.
Mais contre ces raisons son orgueil se souleve:
A s'enfler encor plus elle applique ses soins,
Fait de si grands efforts qu'à la fin elle creve;
Et sa témérité ne méritoit pas moins.

Voilà votre portrait, et celui de bien d'autres,
Qui n'ont pas des raisons meilleures que les vôtres.
Nous sommes dans un siecle où chacun veut s'enfler:
D'une vanité sotte on cherche à se gonfler.
La femme d'un Sergent ne sera pas honteuse
De porter des habits comme une Procureuse:
Celle du Procureur, pour avoir plus d'éclat,
Veut égaler au moins celle de l'Avocat;
Celle de l'Avocat est assez téméraire
Pour aller du même air que va la Conseillere;

Celle du Conseiller, par la même raison,
Avec la Présidente entre en comparaison;
Celle du Président, fiere de sa richesse,
A des gens à sa suite autant qu'une Duchesse;
Et je ne vois personne en sa condition
Qui ne veuille excéder sa situation.
Chacun, dis-je, chacun n'a ni repos, ni treve
Que comme la grenouille il ne s'enfle, et ne creve.
De-là vient le désordre et les crimes qu'on voit:
Pour soutenir ce faste, on fait plus qu'on ne doit.
Combien, de bonne foi d'iniquités atroces
Traînent des Procureurs qu'on roule en des carrosses?
Cet autre dans le sien, qu'on croit un bon Marchand,
En eût-il jamais eu, s'il n'eût été méchant?
Pour montrer au public, d'une façon galante,
Un Libraire étendu dans sa chaise roulante,
Combien, *incognito*, de livres défendus,
Dans l'arriere boutique ont-ils été vendus?
Combien un Financier pour être en équipage,
De zéros criminels remplit-il une page?
Combien au Parlement d'Avocats de grand poids,
Pour aller à grand train vont-ils contre les loix?
Pour avoir un carrosse, et que tout y réponde,
Combien un Médecin égorge t-il de monde?
Et pour ces beaux chenets, ces miroirs, ces chevaux,
Combien feu votre époux a t-il fait d'actes faux?

ALBIONE.

D'actes faux! Juste Ciel! quoi! d'un corps qu'on renomme....

ÉSOPE.

Il n'est rien de plus beau qu'un Notaire honnête homme,
Mais dans tous les grands corps on a vu de tout tems
Se glisser des fripons parmi d'honnêtes gens ;
Et quand feu votre époux auroit été faussaire,
Cela ne doit blesser aucun autre Notaire.
Si le bien qu'il avoit eût été mieux gagné,
Il en eût su le prix, et l'auroit épargné.
Les bienfaits de Crésus ne sont point pour vos filles;
Ce sont pour des enfans de meilleures familles
Que les procès, la guerre, ou d'autres accidens
Ont rendus malheureux, et non pas impudens.
Enfin, je crois savoir ce que le Roi desire;
Et je n'ai là-dessus autre chose à vous dire.
Serviteur.

ALBIONE.

Savez-vous, petit homme tortu,
Qui n'avez l'air au plus que d'un singe vêtu....

ÉSOPE.

Votre esprit sur ce point peut se donner carriere :
Je vous offre en laideur une belle matiere;
Mais j'ai cela de bon, parmi bien du mauvais,
Que les gens sans raison ne m'offensent jamais.
Vous croirez m'insulter, et vous me ferez rire.

ALBIONE.

Pour vous faire enrager, loin de vouloir rien dire,
Je veux d'un si sot homme oublier jusqu'au nom.
Adieu.

(*Elle sort.*)

SCENE IV.

SCENE IV.

ÉSOPE, *seul.*

Je suis défait d'une étrange guenon !
Qu'heureux est le mari dont la femme humble et sage
Eleve les enfans, et regle le ménage;
Mais qu'il est malheureux, lorsque mal à propos....

SCENE V.

AGÉNOR, ÉSOPE.

AGÉNOR.

Je vous cherche par-tout pour vous dire deux mots.

ÉSOPE.

Eh ! bien, je suis trouvé : qu'avez-vous à me dire ?

AGÉNOR.

Qu'on me nomme Agénor, et ce mot doit suffire.
Vous m'entendez, je crois ?

ÉSOPE.

Oui, j'entends votre nom.

AGÉNOR.

Et vous n'entendez pas ce qui m'amene ?

ÉSOPE.

Non.

AGÉNOR.

Je vais, puisqu'il le faut, tâcher à vous l'apprendre,
Monsieur Ésope.

ÉSOPE.

Et moi tâcher à vous entendre,
Monsieur Agénor.

AGÉNOR.

J'aime; et vous aimez aussi:
C'est l'unique sujet qui me conduit ici.
Je sais ce que tous deux le Ciel nous a fait naître:
Comme je me connois, songez à vous connoître;
Je prétends d'Euphrosine être le seul captif.

ÉSOPE.

Moi, je veux abaisser ce ton impératif:
Il vous sied mal. Je veux vous rendre honnête, affable,
Et, pour y réussir, vous apprendre une Fable.
Écoutez bien.

AGÉNOR.

De grace, évitons ce fatras:
De si fades raisons ne m'accommodent pas.
Je ne me repais point de ces vaines paroles.

ÉSOPE.

Un jour...

AGÉNOR.

Encore un coup, point de contes frivoles.
C'est un amusement qui n'est bon qu'à des foux.

ÉSOPE.

Ecoutez celui-ci; je le crois bon pour vous.

AGÉNOR.

Je vous ai déja dit, et je vous le répete,

Qu'une prompte réponse est ce que je souhaite.
Songez plus d'une fois qu'on me nomme Agénor.

ÉSOPE.

Je vous ai répondu, comme je fais encor,
Que vous parlez d'un air, s'il faut que je le nomme,
Qui sent le fanfaron plus que le gentilhomme;
Et, pour vous faire prendre un ton plus adouci,
Je veux vous réciter la Fable que voici.

AGÉNOR.

Dépêchez donc.

ÉSOPE.

LE CUISINIER ET LE CIGNE.

FABLE.

Un jour un Cuisinier insigne,
Qui buvoit quelquefois un peu plus fort que jeu,
Pour mettre la marmite au feu,
Pensant tuer une Oie, alloit tuer un Cigne.
On ne s'est jamais vu dans un danger plus grand;
Déja le bras levé s'apprêtoit à descendre,
Quand l'oiseau lui fait entendre
Une voix qui le surprend.
Jamais au bord du Méandre,
Aucun Cigne en expirant,
N'a célébré sa mort d'une façon plus tendre.
Ses chants ne furent pas vains:
Malgré l'humeur assassine
De l'Ecuyer de cuisine,
Le fer lui tomba des mains.
» Bien vous en prend, dit-il, d'avoir un tel ramage,

„ Je vous méconnoissois, si vous n'eussiez chanté. „
Ainsi la douceur du langage
Est, dans l'occasion, de grande utilité :
Il semble que le Ciel en ait fait l'appanage
Des personnes de qualité ;
Et dans un grand Seigneur de la brutalité
Marque une noblesse sauvage.

C'est à vous maintenant à vous faire raison :
Il faut être le Cigne, ou bien être l'Oison.
Choisissez.

AGÉNOR.

C'est un choix qui n'est pas difficile :
Je n'ai jamais reçu de leçon plus utile ;
Et pour vous faire voir que j'en veux profiter,
Je vous prie un moment de vouloir m'écouter.
J'aime depuis deux ans, d'une ardeur tendre et pure,
Ce qu'ont fait de plus beau le Ciel et la nature :
Vous savez s'il est vrai, vous qui dans un seul jour
Pour les mêmes appas avez pris tant d'amour.
Si dans si peu de tems votre amour est extrême,
Quel doit être le mien ? Jugez en par vous-même ;
Et s'il faut n'aimer plus, dites, de bonne foi,
Quel est le plus à plaindre, ou de vous, ou de moi ?
La raison sur vos sens garde un si grand empire
Que d'abord qu'elle parle ils n'osent la dédire,
Et pour m'oser flatter d'un si puissant effort
Ma raison est trop foible, et mon amour trop fort.
Par-tout où vous passez vous répandez des graces :
Les cœurs de tout le peuple accompagnent vos traces ;
Faut-il que deux amans soient les seuls entre tous

Qui refusent leurs voix aux vœux qu'on fait pour vous?
Faites-vous un effort dont vous seul êtes digne:
Faites...

ÉSOPE.

Voilà parler en véritable Cigne.
Voilà dans son malheur se plaindre noblement.
Certes, je suis fâché d'aimer si fortement:
Je sens je ne sais quoi me reprocher dans l'ame
Que j'ai tort de troubler une si belle flamme;
Mais enfin, je suis homme, et quoique mal bâti,
Je sens ce qu'en ma place un autre auroit senti.
L'amour que vous avez, quelque fort qu'il éclate,
N'a de plus que le mien qu'une plus vieille date;
Et puisqu'il faut, sans fard, nous expliquer ici,
Ce que vous ne pouvez, je ne le puis aussi.
J'en suis fâché.

AGÉNOR.

Monsieur, songez, je vous supplie,
A l'effort que je fais lorsque je m'humilie.
Mon cœur, qui jusqu'ici n'avoit jamais rampé...

ÉSOPE.

Vous allez faire l'Oie, ou je suis bien trompé.

AGÉNOR.

J'ai peur de faire pis dans mon désordre extrême,
Si vous vous obstinez à m'ôter ce que j'aime.
Il m'est bien plus aisé de renoncer au jour
Qu'à l'adorable objet pour qui j'ai tant d'amour.
Après une si juste et si douce espérance...

ÉSOPE.

Et savez-vous aimer avec persévérance?

Peut-être que l'amour, que vous croyez constant,
Est de ces feux folets qu'on ne voit qu'un instant.
Vos tranquilles desirs ne trouvant plus d'amorce
Le feu dont vous brûlez perdra toute sa force;
Et ce qui fut l'objet de vos tendres amours
Deviendra votre peine au bout de quinze jours.
Il n'est gueres d'amour que l'hymen n'assassine.

AGÉNOR.

Moi, je pourrois cesser d'adorer Euphrosine!
Si l'hymen de ma flamme interrompoit le cours,
J'y voudrois renoncer pour l'adorer toujours.
Non, non, sur mon amour le tems n'a point d'empire:
Mon sort est d'en avoir jusqu'à ce que j'expire;
Et si dans le tombeau tout ne finissoit pas,
J'aimerois Euphrosine au-delà du trépas.
Il n'est rien qu'à ma flamme aisément je n'immole.

ÉSOPE.

Mille qui l'ont promis ont manqué de parole.

AGÉNOR.

Si l'on m'en voit manquer que le Ciel en courroux
Puisse lancer sur moi ses plus rigoureux coups;
Et pour faire un serment, dont je frémis moi-même,
Je consens que jamais Euphrosine ne m'aime.
Mon amour pour changer a fait un trop beau choix.

ÉSOPE.

Adieu. Nous nous verrons encore une autre fois...
Quelqu'un vient.

AGÉNOR.

Ciel! je sors; mais plein d'inquiétude.

Je ne puis demeurer dans cette incertitude ;
Et quel que soit mon sort, dans une heure d'ici
Je me rendrai chez vous pour en être éclairci.
(*Il sort.*)

SCENE VI.

M. FURET, ÉSOPE.

M. FURET.

JE viens de vos bontés implorer une grace,
Monsieur.

ÉSOPE.

Qu'est-ce ? parlez : que faut-il que je fasse ?

M. FURET.

Crésus dans son Royaume a fort peu de sujets
A qui, sans vanité, soient mieux dus ses bienfaits.

ÉSOPE.

Qu'avez-vous fait pour lui ? voyons, je rends justice.

M. FURET.

On ne peut faire plus pour lui rendre service.
Si les sujets du Roi m'avoient tous ressemblé
Jamais aucun Etat n'eût été mieux peuplé :
Ses voisins trembleroient ; et pour de foibles sommes,
Il auroit toujours prêts quatre ou cinq cens mille hommes.
J'ai quatorze garçons, tous aussi grands que moi,
Et qui sont tous quatorze au service du Roi.
Assez brave autrefois, et ma femme assez belle,

Nous voulûmes au Roi témoigner notre zele:
Pour bien faire ma cour je ne ménageai rien ;
Et ma femme eut un zele aussi grand que le mien.
Nous montrer bons sujets étoit notre délice.

ÉSOPE.

Quatorze enfans !

M. FURET.

Quatorze.

ÉSOPE.

Et tous dans le service ?
Jamais envers l'Etat on n'en n'a mieux usé ;
Il faut que vous soyiez un gentilhomme aisé :
Tant d'enfans au service ont besoin d'une somme
Qui doit faire suer le plus gros Gentilhomme.

M. FURET.

Monsieur, je ne suis pas Gentilhomme.

ÉSOPE.

Tant mieux :
Je n'en connois aucun qui soit pécunieux.
La noblesse et l'argent sont brouillés, ce me semble,
A ne pouvoir jamais se bien remettre ensemble.
Qu'êtes-vous ?

M. FURET.

J'ai l'honneur d'être un vieil Officier.

ÉSOPE.

Vous vous nommez ?

M. FURET.

Furet.

ÉSOPE.

Et vous êtes ?

M. FURET.

Huissier.

Pour le repos de l'ame il n'est que cet office.

ÉSOPE.

Huissier! Et vous avez tant d'enfans au service,
Vous vous mocquez. Portez vos mensonges ailleurs.

M. FURET.

J'en ai fait sept Huissiers, et quatre Procureurs;
Un qui de la patrouille est l'Archer le plus brave;
Un Contrôleur d'exploits, et l'autre Rat-de-cave.
Onze et trois font quatorze, en tout pays, je croi.

ÉSOPE.

Ils font belle figure au service du Roi!
Au diable vos enfans, tant ils m'ont fait de peine!
Je croyois que le moindre étoit un Capitaine;
Et je trouve en mon compte une si grande erreur
Que le plus honnête homme à peine est Procureur.
Le bel honneur au Roi d'avoir à son service
Le précis, l'élixir de toute la malice.

M. FURET.

Crésus, dont j'ai sur moi la déclaration,
Quand on a douze enfans donne une pension:
J'en ai quatorze, et tous d'une tige féconde.

ÉSOPE.

C'en est trop des trois quarts, pour le repos du monde.
Il est vrai que Crésus, juste en toutes ses loix,
Pour se faire des bras qui soutiennent ses droits,
Veut que de ses bienfaits on honore les peres;
Mais le cas, à mon sens, ne vous regarde gueres.
Avoir beaucoup d'enfans pour marcher sur vos pas,

C'est donner à l'État des mains, et non des bras;
Je ne vois là pour vous nulle chose à prétendre :
Le Roi ne donne rien à qui sait si bien prendre.

M. FURET.

J'ai fait quatorze enfans sur la foi des édits :
Pour le bien de l'État, j'ai la goutte.

ÉSOPE.

Tant pis.

LES COLOMBES ET LE VAUTOUR,

FABLE.

Un jour les Colombes craintives
Sachant que le Vautour vouloit se marier,
Se mirent si fort à crier
Que le vent, jusqu'au Ciel, porta leurs voix plaintives :
« Si lui seul nous désole, et nous mange aujourd'hui,
» Disoit en son langage une Colombe habile,
» Quel lieu nous servira d'asyle
» Contre un nombre d'enfans aussi méchans que lui? »

S'il suffit d'un Huissier pour vuider une bourse,
Qui pourra contre sept avoir quelque ressource ?
Croyez-moi, je vous prie, épargnez-vous l'affront
De vous vanter ailleurs d'avoir été fécond :
C'est un malheur public qu'un Huissier si fertile.
Loin qu'au bien de l'Etat votre hymen soit utile,
De quantité de gens le sort seroit plus doux
Si jadis votre mere eût avorté de vous.
Je fais profession d'être franc et sincere;
Vous le voyez ?

M. FURET.

Monsieur, si c'étoit à refaire
Crésus, tout Roi qu'il est, auroit tort aujourd'hui
S'il attendoit de moi ce que j'ai fait pour lui.
Il s'en manque beaucoup, quoique sujet fidele,
Que pour peupler l'Etat je n'aie un si grand zele.
Quand de quatorze enfans on me doit la façon,
Un droit si bien acquis devient une chanson.
Si j'avois présumé travailler sans salaire,
Douze que j'ai de trop seroient encore à faire ;
Et je vous réponds bien que s'ils n'étoient pas faits,
Ils seroient en danger de ne l'être jamais.
Adieu.

(Il sort.)

SCENE VII.

ÉSOPE, *seul.*

MONSIEUR Furet s'en va l'ame offensée
De sa fécondité si mal récompensée ;
Mais l'argent de Crésus seroit mal employé
Si de cette besogne il étoit mieux payé.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

EUPHROSINE, DORIS.

EUPHROSINE.

Doris, tu me fais faire une étrange figure :
Ma raison y répugne, et mon cœur en murmure.
Quoi ! tu veux que d'Ésope implorant la bonté,
Lui qui m'est odieux, lui que j'ai maltraité ;
Tu veux, dis-je....

DORIS.

Qui, moi ? je ne veux rien, Madame,
Je consens volontiers que vous soyiez sa femme ;
Et que demain, sans faute, il vous donne la main.

EUPHROSINE.

Lui, Doris ? Ah ! plutôt....

DORIS.

Tout est prêt pour demain,
Parens, amis, festin ; et Monsieur votre pere
Appréhende si fort qu'Ésope ne differe
Que si hâter la chose étoit en son pouvoir
Ce qu'il fera demain, il le feroit ce soir.
J'ai rêvé, consulté, déployé tout mon zele,

Donné

Donné la question à ma pauvre cervelle,
Et je n'ai point trouvé de remede plus prompt
Qui pût de cet hymen vous épargner l'affront.
Il faut absolument voir Ésope vous-même :
Pour vous tout accorder il suffit qu'il vous aime.
Je ne vois que lui seul dont on puisse espérer
D'adoucir votre peine, ou de la différer.
Dites-lui qu'un seul jour est un trop foible espace
Pour chasser Agénor et le mettre en sa place,
Et demandez du tems pour vous accoutumer
A le voir, à l'entendre, et peut-être à l'aimer.
S'il vous en veut donner la grace est assez grande.

EUPHROSINE.

Mais je m'engage à lui, si j'obtiens ma demande.
S'il m'accorde du tems, prends-tu garde à cela?
Je deviens sa conquête au bout de ce tems-là.
La crainte que j'en ai me rend toute interdite.

DORIS.

N'eussiez-vous d'autre espoir que dans la mort subite,
Outre qu'on voit souvent d'heureux coups du hasard,
Vous deviendrez sa femme au moins un peu plus tard.
C'est quelque chose.

EUPHROSINE.

Hélas! que cet espoir est fade?

DORIS.

S'il étoit seulement si peu que rien malade!
J'ai, comme vous savez, un habile cousin,
Homme de conscience, et savant Médecin,
Qui l'enverroit bientôt *ad patres.*

EUPHROSINE.

Quelle attente !

DORIS.

Je fais ce que je puis, j'imagine, j'invente,
Je promene par-tout mon esprit et mes yeux ;
En un mot, comme en cent, je ne puis faire mieux.
Et, pour tout dire, enfin, je fais plus, ce me semble,
Qu'Agénor, ni que vous, ni que tous deux ensemble.
Pour sortir d'un tel pas on se démene encor.

EUPHROSINE.

Que veux-tu que je fasse, et que fasse Agénor.
Nous mettons tout en œuvre, et tout nous est contraire :
Agénor est encore aux genoux de mon pere ;
Et pendant que peut-être on méprise ses vœux
Je viens chercher Ésope et fais ce que tu veux.
Tu fais beaucoup pour nous, je le sais bien.

DORIS.

J'enrage !
Je voudrois de bon cœur faire encor davantage :
J'ai du zele de reste, il me faudroit du tems.

EUPHROSINE.

Celui que je viens voir sait-il que je l'attens ?

DORIS.

Oui, Madame, il le sait.

EUPHROSINE.

Et que ne vient-il vîte ?
Du chagrin que j'aurai je voudrois être quitte.

DORIS.

Quelques gens à sa porte attendoient à le voir ;
Mais pour tarder long-tems il sait trop son devoir,
Et dans l'empressement de dire qu'il vous aime....
Tenez, je crois l'entendre.... En effet, c'est lui-même.

SCENE II.

ÉSOPE, EUPHROSINE, DORIS.

ÉSOPE.

JE viens vous faire excuse, et vous crier merci
De ce que, malgré moi, vous m'attendez ici.
Voyez si par mes soins, et par quelque service
Je puis de cette faute adoucir l'injustice.
Je voudrois que déja nous fussions à demain,
Pour avoir le plaisir de vous donner la main.
Ne vous semble-t-il pas, si vous y prenez garde,
Que le jour se prolonge et que la nuit retarde?
Vous ne répondez rien.

DORIS.

Il est vrai; mais, Monsieur,
On ne peut, à son âge, avoir trop de pudeur.
Elle vient vous prier d'une petite grace.

ÉSOPE, *à Euphrosine.*

Commandez, je suis prêt : que faut-il que je fasse?

DORIS, *à Euphrosine.*

Dites donc quel dessein conduit ici vos pas.
Expliquez-vous.

EUPHROSINE, *à Esope.*

Monsieur.... je ne vous aime pas;
Si je parle autrement, il faudra que j'impose.

ÉSOPE.

J'en avois entrevu quelque petite chose;
Mais, comme assez souvent on aime à se flatter,
Sans ce nouvel aveu j'en aurois pu douter.
Je vous suis obligé de ce qu'il vous en coûte
Pour me tirer de peine, et pour m'ôter de doute.
Jusqu'au nœud conjugal je fais peu de progrès;
Mais ce qu'on perd devant, on le recouvre après.
L'hymen sait embellir les sujets qu'il assemble;
Et je serai mieux fait quand nous serons ensemble.

EUPHROSINE.

Dussiez-vous m'exposer au plus affreux trépas,
Je n'épouserai point ce que je n'aime pas.
Je vous en fais le juge, et vous en crois vous-même.
Pourquoi m'épousez-vous?

ÉSOPE.

Parce que je vous aime.

EUPHROSINE.

Eh! bien, Monsieur, eh! bien, puisqu'il en est ainsi,
Accordez-moi le tems de vous aimer aussi.
Puis-je venir à bout, quelque effort que je fasse,
D'oublier Agénor, de vous mettre en sa place;
D'immoler au devoir un si parfait amour;
Le puis-je, dites-moi, dans l'espace d'un jour?

Je ne refuse point de tâcher à le faire ;
Mais pour y réussir le tems est nécessaire.
Quand deux cœurs sont unis par des liens si forts
On ne les brise point sans d'extrêmes efforts.
A ma juste priere ayez l'ame sensible :
Si je ne les romps pas, j'y ferai mon possible.
Sur vous seul désormais tous mes sens occupés...

ÉSOPE.

Levez un peu les yeux.

EUPHROSINE.

Moi ?

ÉSOPE.

Oui. Vous me trompez.
Ce langage est trop doux pour être véritable,
Et dans si peu de tems on n'est point si traitable.
Je pénetre aisément dans votre intention.

DORIS.

Oh ! Monsieur, là-dessus, je suis sa caution.
J'ai le cœur sur la langue, et jamais je n'affecte...

ÉSOPE.

Tout franc, la caution m'est encor plus suspecte.
Je veux bien toutefois, pour contenter vos vœux,
Différer notre hymen, et d'un jour et de deux.
Je vous trouve si belle, et ma flamme est si forte
Que je puis en mourir de chagrin ; mais n'importe.

DORIS., *à part.*

Plût aux Dieux !

ÉSOPE.

Plaît-il ?

DORIS.

Quoi?

ÉSOPE.

Vous invoquez les Cieux?

DORIS.

Je dis que de la mort vous préservent les Dieux....
Quelle perte!

ÉSOPE.

Vraiment, je vous suis redevable!

EUPHROSINE.

Un jour ou deux, Monsieur, êtes-vous raisonnable?
Pour un effort si grand, est-ce un terme assez long?

ÉSOPE.

Et quel tems, s'il vous plaît, me demandez-vous donc?
Voyons.

EUPHROSINE.

Un an ou deux. Je ne puis moins prétendre;
Je suis jeune....

ÉSOPE.

Et moi vieux. Je ne saurois attendre.
Avant qu'il soit deux ans, ridicule et barbon,
Je voudrois bien savoir à quoi je serai bon?
Qui me fuit maintenant, qui soupire, qui pleure,
En auroit dans deux ans une raison meilleure.
Différer de deux jours est tout ce que je puis;
Encore est-ce beaucoup dans l'état où je suis.
Si vous saviez....

EUPHROSINE.

De grace, ayez plus de tendresse!
Peut-on rien refuser aux vœux d'une Maîtresse?

ÉSOPE.

Je suis sourd.

EUPHROSINE.

Eh ! Monsieur, ne vous prévalez pas
De ce qu'à vos desirs mon pere tend les bras :
Songez que vous m'aimez, et que je vous en prie.

ÉSOPE.

Arrêtez-vous.... Je sens que j'ai l'ame attendrie.

DORIS, *à Euphrosine.*

Continuez, Madame, attendrissez encor.

ÉSOPE, *à Euphrosine.*

Amenez votre pere, et qu'on cherche Agénor.
Je vous donne du tems, j'ai cette complaisance;
Mais, enfin, c'est un pacte où je veux leur présence,
Afin qu'au bout du terme on en use si bien....

EUPHROSINE.

Ah ! Monsieur, Agénor n'en fera jamais rien.
Lui, me céder !

ÉSOPE.

Je veux qu'il vienne, et qu'il s'oblige...

EUPHROSINE.

Il ne le fera point; je le sais bien, vous dis-je.
Quand je l'en presserois je le ferois en vain.

ÉSOPE.

Si vous ne l'amenez soyez prête à demain....
Quelqu'un entre.

EUPHROSINE, *à Doris.*

Ah Doris ! c'en est fait, je suis morte !...
Sortons.

DORIS, *bas.*

Maudit gobin ! que le diable t'emporte !
Voilà pour Euphrosine un amant bien tourné !
(*Elles sortent.*)

SCENE III.

PIERROT, COLINETTE, *ayant un enfant dans ses bras;* ÉSOPE.

PIERROT.

PALSANDIÉ ! je reviens, je ne suis pas damné.
J'amene un orphelin, qui n'a pere, ni mere,
Et que je fais nourrir par notre ménagere.
Il est gras comme un moine : il tette tout son sou.

ÉSOPE.

Un bel enfant !

PIERROT.

Ma femme est, pardié ! belle étou.
Voyez.

ÉSOPE.

Elle est jolie, et paroît bien instruite.
Pour un homme si grand, elle est un peu petite.

PIERROT.

De méchante denrée, et de mince valeur,
Tant moins que l'on en a, tant plus c'est le meilleur.

ESOPE.

Il faut s'aimer, bien vivre, et l'hymen, en revanche...

PIERROT.

Je vivons, pardié ! bien. J'ons ce soir une éclanche
Aussi belle....

ÉSOPE.

Jamais ne vous querellez-vous ?

COLINETTE.

Non, Monsieur, Dieu marci, Pierrot est assez doux.
Il est, quand il s'y boute, un tantinet ivrogne ;
Mais tenez, pour le reste il va droit en besogne :
Il n'a dans tout son corps, pas un endroit malin.

ÉSOPE.

Et vous nourrissez donc ce petit orphelin.

COLINETTE.

Oui, Monsieur.

ÉSOPE.

Vos enfans l'aiment-ils ?

COLINETTE.

Pour les nôtres,
Ils sont devenus morts ; mais j'en referons d'autres :
Pierrot est jeune.

ÉSOPE.

Eh ! bien, à quoi vous suis-je bon ?

(*A Pierrot.*)

Qui te fait revenir ; est-ce ta charge ?

PIERROT.

Oh ! non.
Si je venons vous voir, c'est pour ce petit drille,
Qui, s'il pouvoit parler, vous diroit qu'on le pille.
Comme il est mon neveu, j'sommes un peu parens.

Il avoit de bon bien, pour huit ou neuf cents francs;
Mais j'avons pour Seigneur certain grand escogrife,
Qui de tous les Seigneurs a la meilleure griffe,
Et qui d'un petit pré voulant en faire un grand,
Enchassit dans le sien le bien de cet enfant.

(*A Colinette.*)

Tu sais cela par cœur, jase un peu Colinette:
Dis ce que c'est.

COLINETTE.

Monsieur, l'orphelin qui me tette
Est un petit marmot que j'avons par emprunt:
Avant qu'il fût venu son pere étoit défunt.
Dès qu'on l'eut débardé ce fut une vipere:
Sa mere le fessit, lui défesit sa mere;
Et son trépassement lui laissit quelque bien
Que ce vilain Monsieur a bouté dans le sien.
Il dit, bredi breda (mais on ne le croit guere),
Qu'il prêtit de l'argent à défunt son grand-pere;
Et quand je lui montrons que cela ne se peut,
Pour nous farmer la bouche, il nous dit, qu'il le veut.
Nos meilleures raisons sont pour lui des vetilles:
Plus je trouvons de trous, plus il a de chevilles;
Et, comme il est le maître et qu'il a du crédit,
D'une seule menace, il nous abasourdit.
Un bichon contre un dogue a peine à se défendre.
Si vous n'y boutez ordre il est homme à tout prendre.
Quand je l'allis prier d'un peu mieux en agir
Il me disit des mots qui me firent rougir;
Et comme je suis douce, et qu'il a bonne gueule....

(*A Pierrot.*)
Tiens, Piarrot, de mes jours, je n'y vas toute seule.
Un loup dans un troupiau n'est pas plus mal-faisant.

PIERROT.

Rien n'ést, mordié ! pour lui, trop chaud, ni trop
pesant.
Comme il est le Seigneur, quelque chose qu'il prenne,
Il dit pour ses raisons que c'est un droit d'aubaine.
Tous les jours de sa poche il tire un droit nouviau :
Qu'on prenne une écrevisse, ou qu'on tue un moiniau,
Il fait, tout sur le champ, dans sa furie extrême,
Un biau procès de Dieu, fût-ce à son pere même.
Il prend à toutes mains, et de toutes façons :
Il vendroit, s'il pouvoit, l'air dont je jouissons.
Il nous dîme nos choux, nos poiriaux, nos citrouilles.

COLINETTE.

Les fossés du châtiau sont tous pleins de grenouilles,
Qui, par méchanceté, lui font un si grand bruit,
Qu'il ne dort pas un brin tant que dure la nuit.
Par un papier qu'il a, grifonné d'un Notaire,
Il veut, bon gré, malgré, que je les faisions taire,
Et faute jusqu'ici d'empêcher leur cancan
Chaque maison du bourg paye un écu par an.
C'est un dogue affamé, qui toujouts mord ou ronge....
Empêcher des crapauds de crier ! le pouvons-je ?
Dites-moi.

ÉSOPE.

De tout tems le foible eut toujours tort.
Le plus cruel des droits est le droit du plus fort.

Il faut que le plus foible ait dans son infortune,
Pour fléchir le plus fort, trente raisons contre une:
Encore, assez souvent, celles qu'il peut avoir,
Servent-elles de peu, comme vous allez voir.

LE LOUP ET L'AGNEAU,

FABLE.

Un Loup se trouvant à boire,
Où buvoit un jeune Agneau,
Eut d'abord l'ame assez noire
Pour lui vouloir faire accroire
Qu'il avoit troublé son eau:
« Qui te rend si téméraire ? »
Lui dit ce traître, en courroux.
L'Agneau, qui justement craint sa dent sanguinaire,
Prenant, pour le toucher, un ton flatteur et doux:
« Eh ! comment, Monseigneur, cela se peut-il faire ?
» Je me suis, par respect, mis au-dessous de vous. »
« J'ai toujours sur le cœur une vieille querelle, »
Répondit la bête cruelle,
« Où tu te déclaras mon mortel ennemi:
» Depuis six mois entiers j'en cherche la vengeance. »
« Je n'ai, répond l'Agneau, que deux mois et demi:
» Comment pouvois-je alors vous faire quelque offense ? »
« Ta mere, qui me hait, et qui ne sait pourquoi,
» Hier, par deux mâtins, me fit long-tems poursuivre. »
« Ma mere cessa de vivre,
» Quand elle accoucha de moi: »

» C'est

» C'est donc ton pere ? » Mon pere
» Du Boucher inhumain a senti la fureur. »
« C'est donc ta sœur, ou ton frere. »
« Je n'ai ni frere, ni sœur. »
« Oh ! bien, qui que ce soit, il faut que je me venge :
» Je suis las d'écouter tout ce que tu me dis. »
Lors, sans plus de raison, il l'égorge et le mange.

Force grands font de même à l'égard des petits ;
N'est-il pas vrai ?

COLINETTE, *à Pierrot.*

Piarrot, le joli petit conte !

PIERROT.

Eh ! fi ! mordié ! le Loup devroit mourir de honte :
L'Agneau buvoit à part, et ne lui disoit mot.

ÉSOPE.

Ma pauvre Colinette, et mon pauvre Pierrot,
Voilà comme, à-peu-près, par le commun usage,
Font envers leurs vassaux les Seigneurs de village.
Quand d'un bois, ou d'un champ il leur plaît un morceau,
Des Agneaux malheureux troublent toujours leur eau ;
Et pour peu qu'on résiste aux raisons qu'ils se forgent,
Non contens de les tondre, on voit qu'ils les égorgent.
Il sera bientôt nuit, et vous êtes de loin ;
Adieu. De cet enfant, ayez beaucoup de soin.
Je ne partirai point sans lui rendre justice.

PIERROT.

Ecoutez, je savons comme on paye un sarvice :
Si vous en usez bien, à biau jeu biau retour.

COLINETTE.

N'allez point nous bailler d'ieau-bénite de Cour.
On dit qu'en ce lieu-là l'on fait semblant qu'on s'aime,
Et que promettre et rien, c'est quasiment de même.

ÉSOPE.

Allez, je suis sincere, et le suis en tout lieu.

PIERROT.

Adieu; je vous quittons: voici du monde.

ÉSOPE.

Adieu.

PIERROT, *à part.*

Mordié! plus je le vois moins je devine comme
On a mis tant d'esprit dans un si vilain homme.

(*Pierrot et Colinette sortent avec l'enfant.*)

SCENE IV.

DEUX COMÉDIENS, ÉSOPE.

LE PREMIER COMÉDIEN.

MONSIEUR (car par la ville on dit publiquement
Que vous ne voulez pas qu'on vous traite autrement),
Choisis par notre corps, nous faisons nos délices
De venir vous offrir ses très-humbles services.
Le soin de vos plaisirs conduit ici nos pas.

ÉSOPE.

Etranger en ce lieu, je ne vous connois pas.

Qu'êtes-vous, s'il vous plaît ? Votre mine est si haute,
Que peut-être en parlant ferois-je quelque faute.

LE II. COMÉDIEN.

Comédiens. Bientôt nous vous serons connus.

ESOPE.

Comédiens ! Oh ! oh ! soyez les biens venus :
Vous donnez des plaisirs dont je suis idolâtre.
Eh ! bien, qu'est-ce, Messieurs ? comment va le Théâtre ?
Combien dans votre Troupe êtes-vous d'Acteurs ?

LE I. COMÉDIEN.

Trop.
Lorsque moins on y pense il en vient au galop.

ESOPE.

Tant mieux : à bien jouer le grand nombre s'excite.

LE II. COMÉDIEN.

Tant pis ; car plus on est, plus la part est petite.

ESOPE.

La Scène est plus rempjie, et chacun prend des soins....

LE I. COMÉDIEN.

La Scene est plus remplie, et la bourse l'est moins.
Pour peu qu'en ce métier on ait le vent en poupe,
Quinze Acteurs, bien choisis, font une bonne troupe ;
Suivant leur caractere ils ont tous de l'emploi :
Pour bien jouer son rôle on ne s'attend qu'à soi ;
Mais quand on est beaucoup d'un même caractere,
Un Auteur en suspens ne sait ce qu'il doit faire ;
Sur qui que ce puisse être où s'arrête son choix,
Pour en contenter un il en chagrine trois ;
Et s'il faut m'expliquer à dessein qu'on m'entende,
C'est un petit chaos qu'une Troupe si grande.

ESOPE.

Avez-vous des Auteurs dans cette ville-ci?

LE II. COMÉDIEN.

Oui, Monsieur.

ESOPE.

Bons?

LE II. COMÉDIEN.

Eh! eh....

ESOPE.

J'entends. Couci, couci.
Malheur à qui s'en mêle, et n'en est pas capable!
S'il n'a l'art de charmer il n'est point excusable:
Le sévere Auditeur pour un mot de travers
Ne fait miséricorde à pas un de ses vers:
Il est si délicat que pour le satisfaire
Il faut du merveilleux ou bien du nécessaire.
Qu'on n'ait point de pain blanc on en mange du bis,
De velours ou de serge on se fait des habits,
Parce qu'en quelque état que le destin nous range,
Il faut absolument qu'on s'habille et qu'on mange;
Mais, du consentement de cent peuples divers,
Rien n'est moins nécessaire au monde que des vers,
Et par cette raison, qui me semble équitable,
Les passablement bons ne valent pas le diable.

LE II. COMÉDIEN.

Nous représenterons quand vous nous viendrez voir
L'Ouvrage le plus beau que nous puissions avoir.
A vous bien divertir toute la Troupe aspire.
Quel jour choisissez-vous?....

ESOPE.

Je ne puis vous le dire.

LE II. COMÉDIEN.

De grace....

ESOPE.

Je ne sais quand j'aurai le loisir.

LE I. COMÉDIEN.

Un jour dans la semaine est facile à choisir :
Il nous est important d'avoir votre réponse.

ESOPE.

Pourquoi ?

LE I. COMÉDIEN.

Par la raison qu'il faut qu'on vous annonce.
Quand vous nous viendrez voir plus de monde y viendra
Que tout vaste qu'il est notre hôtel n'en tiendra ;
Et comme un vrai Phénix unique en votre espece,
Ce sera pour vous voir plus que pour voir la Piece.
J'en suis sûr.

ESOPE.

C'est-à-dire, à parler nettement,
Que c'est moi qui serai le divertissement ;
Et pour aller au but où votre Troupe aspire,
Vous tirerez l'argent, et moi je ferai rire.
Je veux de m'annoncer vous épargner le soin ;
C'est un honneur trop grand, et dont je suis trop loin :
Il n'est que pour les gens du plus sublime étage,
Et qui n'est rien du tout doit au moins être sage.
Nous avons en passant déchiffré les Auteurs,
Parlons un peu de vous. Etes-vous bons Acteurs ?
Je dis, en général, sans désigner personne.

LE II. COMÉDIEN.

Oui, Monsieur, notre Troupe est vraiment assez bonne.
Non qu'on soit tous égaux, ne croyez pas cela;
Les uns sont merveilleux, et les autres....

ÉSOPE.

Là, là.
Je vous entends. La Troupe en public étalée,
Est, à dire entre nous, marchandise mêlée.
Ne vous figurez point qu'en ne faisant pas bien,
Vous soyiez épargnés, vous qui n'épargnez rien:
Pour reprendre avec fruit les sottises des autres,
Il faut avoir le soin de bien cacher les vôtres,
Et ne pas follement s'exposer à l'ennui
De montrer ses défauts en jouant ceux d'autrui.
Donnez-vous au public force Pieces nouvelles?

LE I. COMÉDIEN.

Tous les mois.

ÉSOPE.

Ou du moins qu'on fait passer pour telles.
Depuis neuf ou dix ans, et cela n'est pas beau,
Vos nouveautés, dit-on, n'ont plus rien de nouveau.
Qu'on annonce une Piece on promet des merveilles,
Qui de chaque Auditeur charmeront les oreilles;
Et quand pendant un mois on l'a prônée ainsi
On rencontre souvent ce qu'on va voir ici.

LA MONTAGNE QUI ACCOUCHE,

FABLE.

Le bruit courut un jour qu'une haute Montagne
Dans une heure accoucheroit:

Chacun se mit en campagne,
Pour voir l'enfant qu'elle auroit.
Mais ce colosse affreux, dont l'orgueilleuse tête
Alloit jusques au Ciel défier la tempête,
Et de tous les passans rendoit les yeux surpris,
Trompant des Spectateurs l'ardeur impatiente,
Après une longue attente,
Accoucha d'une Souris.

Vous ne pouvez nier, tous Acteurs que vous êtes,
Que ce que je dis là ne soit ce que vous faites.
Qui de vous, je vous prie, est le complimenteur?

LE I. COMÉDIEN.

C'est moi, Monsieur.

ÉSOPE.

C'est vous?

LE I. COMÉDIEN.

Moi-même.

ÉSOPE.

Ergo, menteur.
Celui qui fait l'annonce, et qui taille et qui coupe,
Est ordinairement le menteur de la Troûpe.
Il vaut mieux louer moins, et ne pas tant mentir.
A vous voir, toutefois, je veux bien consentir.
Mais quand j'irai chez vous jouez, s'il est possible,
Ce que dans votre Troupe on a de plus risible:
Pour me laisser douter, fait comme je me voi,
Si l'on rit de la Piecè ou si l'on rit de moi.
Il n'est point où je suis de Tragique où l'on pleure,
Jouez-vous tous les jours?

LE II. COMÉDIEN.

Oui, Monsieur.

ÉSOPE.

A quelle heure?

LE I. COMÉDIEN.

Dans une heure au plus tard nous allons commencer.

ESOPE.

Voilà le vrai moyen de ne pas m'annoncer.
Messieurs, pour aujourd'hui je retiens une loge.

LE I. COMÉDIEN.

On n'aura pas le tems de faire votre éloge.

ESOPE.

Et m'en peut-on faire un à moins qu'il ne soit faux
Que l'on n'ait pas le tems de compter mes défauts.
Cela suffit.

LE II. COMÉDIEN.

Eh! quoi, vous êtes inflexible?

ESOPE.

A vous servir ailleurs je ferai mon possible.
Adieu.... Je vois des gens, que j'ai mis en courroux,
Que je veux débaucher pour les mener chez vous.

(*Les deux Comédiens sortent.*)

SCENE V et derniere.

LÉARQUE, EUPHROSINE, AGÉNOR, DORIS, ÉSOPE.

ÉSOPE.

O çа, je suis ravi de nous voir tous ensemble :
Parlons de bonne-foi sur ce qui nous assemble.
Monsieur le Gouverneur, quel est votre dessein ?

LÉARQUE.

De vous donner ma fille.

ÉSOPE.

Et quand ?

LÉARQUE.

Demain.

EUPHROSINE.

Demain !
Mon pere à mon égard, montrez-vous moins sévere :
Monsieur en use mieux, il consent qu'on differe ;
Ma priere le touche et rien ne vous émeut !

ÉSOPE.

Eh ! bien donc, à demain, puisque Monsieur le veut.

AGÉNOR.

Ne vous en flattez point, si vous n'avez envie
De m'arracher ensemble Euphrosine et la vie.
Je vois où je m'expose, et sais votre crédit ;
Il n'est rien là-dessus que je ne me sois dit :
Crésus ne voit, n'entend, n'agit que par vous-même ;

Mais qu'ai-je à redouter si je perds ce que j'aime?
Et que peut-il me faire, avec tout son pouvoir,
Qui soit pis que ma rage et que mon désespoir?
Monsieur le Gouverneur m'a promis Euphrosine;
Et ce n'est plus à lui le bien qu'il vous destine.
J'ai reçu sa parole, et je m'y suis fié.

LEARQUE.

Il est vrai, mais Monsieur est privilégié.

ÉSOPE.

Voyons donc, s'il vous plaît, quel est mon privilége.
Suis-je plus beau, mieux fait, noble, riche, enfin, qu'ai-je?
Parlez.

LÉARQUE.

N'êtes-vous pas favori de Crésus?

ÉSOPE.

Peut-être que demain je ne le serai plus;
Et comme la faveur n'est qu'un éclair qui brille,
Qui passe rarement dans la même famille,
Elle a quand elle change un retour si cuisant
Que la faveur passée est un malheur présent.
Agénor est bien fait, et votre fille est belle;
L'un est né Gentilhomme, et l'autre Demoiselle.
J'ai fait de leur amour un sévere examen:
Ce sont les plus beaux feux que puisse unir l'hymen;
Et je n'ai feint d'aimer et de nuire à leur flamme
Que pour approfondir ce qu'ils avoient dans l'ame.
Il me feroit beau voir, chargé comme un Atlas,
Faire le soupirant pour de jeunes appas!

Le seul âge inégal rend l'hymen misérable,
Et si vous en doutez, écoutez cette Fable.

L'HOMME, ET LES DEUX FEMMES,

FABLE.

Un Homme des plus insensés,
A quarante-cinq ans, le cœur rempli de flammes,
S'avisa d'épouser deux Femmes :
Pour le faire enrager une c'étoit assez.
L'une avoit soixante ans, et l'autre vingt et quatre :
Toutes deux à l'envi le vouloient à leur goût;
Et souvent c'étoit à se battre
A qui mieux en viendroit à bout.
Pour le faire à leur badinage
L'une et l'autre n'oublioit rien :
La vieille souhaitoit qu'il parût de son âge,
La jeune auroit voulu qu'il eût été du sien.
Tous les matins, sous un prétexte honnête
De montrer leur amour par de petits devoirs,
Chacune, en le peignant, arrachoit de sa tête,
L'une les cheveux blancs, l'autre les cheveux noirs.
Enfin, chauve et pelé, sa présence importune
Le rendit par-tout odieux.
Pour combler un hymen de joie et de fortune,
Il faut l'assortir un peu mieux :
Il étoit trop jeune pour l'une,
Et pour l'autre il étoit trop vieux.

Monsieur le Gouverneur, vous me devez entendre.

LÉARQUE.

J'accepte avec plaisir Agénor pour mon gendre :
Votre approbation en augmente le prix.

AGÉNOR.

Je ne puis dire un mot, tant vous m'avez surpris !
Monsieur, c'est justement que chacun vous renomme :
Je doute que la terre ait un plus honnête homme.

EUPHROSINE, *à Esope.*

Vous voyez mes raisons pour ne vous point aimer ;
Mais je n'en ai pas moins pour vous bien estimer :
Je m'en fais un devoir que rien ne peut enfreindre.

ESOPE, *à Doris.*

Vous, qui du chat-huant n'avez plus rien à craindre....

DORIS.

Oh ! Monsieur, contre moi n'ayez point de courroux ;
Tout le monde eût pensé ce que j'ai dit de vous.

ESOPE.

Fort bien ! c'est s'excuser d'une belle maniere !
N'importe, oublions tout : rendons la joie entiere.
(*Aux deux amans.*)
Loin de mettre un obstacle à vos justes desirs,
Je veux faire aux chagrins succéder les plaisirs :
C'est en ami sincere à quoi je m'étudie.
Commençons dès ce soir par voir la Comédie ;
Et pendant la faveur dont m'honore le Roi
Qu'aucun, avec raison, ne se plaigne de moi.

F I N.

